Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

ALPHONSE KARR

— ŒUVRES COMPLÈTES —

NOTES DE VOYAGE
D'UN
CASANIER

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

NOTES DE VOYAGE

D'UN CASANIER

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALPHONSE KARR

Publiées dans la collection Michel Lévy

AGATHE ET CÉCILE . . . . . . 1 vol.
LE CHEMIN LE PLUS COURT . . . . . . 1 —
CLOTILDE . . . . . . 1 —
CLOVIS GOSSELIN . . . . . . 1 —
LA FAMILLE ALAIN . . . . . . 1 —
LES FEMMES . . . . . . 1 —
ENCORE LES FEMMES . . . . . . 1 —
FEU BRESSIER . . . . . . 1 —
LES FLEURS . . . . . . 1 —
GENEVIÈVE . . . . . . 1 —
LES GUÊPES . . . . . . 6 —
UNE HEURE TROP TARD . . . . . . 1 —
HISTOIRE DE ROSE ET DE JEAN DUCHEMIN . . . . . . 1 —
HORTENSE . . . . . . 1 —
MENUS PROPOS . . . . . . 1 —
MIDI A QUATORZE HEURES . . . . . . 1 —
LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE . . . . . . 1 —
LA PÉNÉLOPE NORMANDE . . . . . . 1 —
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS . . . . . . 1 —
POUR NE PAS ÊTRE TREIZE . . . . . . 1 —
PROMENADES AUTOUR DE MON JARDIN . . . . . . 1 —
RAOUL . . . . . . 1 —
ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES . . . . . . 1 —
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE . . . . . . 1 —
SOUS LES ORANGERS . . . . . . 1 —
SOUS LES TILLEULS . . . . . . 1 —
TROIS CENTS PAGES . . . . . . 1 —
VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN . . . . . . 1 —

ŒUVRES NOUVELLES D'ALPHONSE KARR

Format grand in-18

L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX . . . . . . 1 vol.
LE CREDO DU JARDINIER . . . . . . 1 —
LES DENTS DU DRAGON . . . . . . 1 —
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR . . . . . . 1 —
DE LOIN ET DE PRÈS . . . . . . 1 —
DIEU ET DIABLE . . . . . . 1 —
EN FUMANT . . . . . . 1 —
FA DIÈZE . . . . . . 1 —
LES GAIETÉS ROMAINES . . . . . . 1 —
LETTRES ÉCRITES DE MON JARDIN . . . . . . 1 —
LA MAISON CLOSE . . . . . . 1 —
NOTES DE VOYAGE D'UN CASANIER . . . . . . 1 —
ON DEMANDE UN TYRAN . . . . . . 1 —
PLUS ÇA CHANGE . . . . . . 1 —
.. PLUS C'EST LA MÊME CHOSE . . . . . . 1 —
LA PROMENADE DES ANGLAIS . . . . . . 1 —
PROMENADES AU BORD DE LA MER . . . . . . 1 —
LA QUEUE D'OR . . . . . . 1 —
SUR LA PLAGE . . . . . . 1 —

NOTES DE VOYAGE

D'UN

CASANIER

PAR

ALPHONSE KARR



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1877

A MADAME ANNA DE BÉSOBRASOFF

NÉE DE SOUKHOSANETH

Permettez-moi, madame, de vous dédier ce livre qui, déjà, en réalité, vous appartient.

Je hais les voyages, et je n'aurais probablement jamais vu les beaux pays et les belles choses dont parlent ces notes, si, à l'attrait que les uns et les autres ont pour tout le monde, ne s'était joint pour moi le charmant honneur de vous accompagner, ou l'espoir de nous rencontrer.

ALPHONSE KARR

NOTES DE VOYAGE

D'UN CASANIER

I

Partenza. — La ronde des enfants. — Une marmite cassée. — *Alassio.* — Un secret à l'usage des voyageurs. — *Savone.* — *Albisola.* — Joie et pauvreté.

1872.

La première fois qu'il m'arriva de quitter Paris pour faire un voyage de quelque durée, je partis anxieux et triste; il me semblait que je m'arrachais violemment du milieu de mes amis; je crus qu'eux, de leur côté, ressentiraient un vif chagrin, puis m'oublieraient. A mon tour, je m'aperçus qu'on avait fait mieux : on n'avait pas eu de chagrin et on

ne m'avait pas oublié, on ne s'était pas aperçu de mon départ ni de mon absence.

La vie est comme une de ces grandes danses en rond qu'exécutent les enfants dans les jardins publics et où ils se tiennent tous par la main. Celui qui veut sortir du rond réunit les mains de ses deux voisins de droite et de gauche, en retirant les siennes, et le rond continue sans qu'on ait rompu la mesure un seul instant.

Plus tard, il veut rentrer en danse, il sépare deux mains unies, en prend une de chaque côté, et la ronde continue sans s'être jamais arrêtée.

Ce n'est pas tout : on se fait du voyage et de l'absence un autre épouvantail : « Que va-t-il se passer? Je ne saurai rien, je ne serai au courant de rien. »

Un jour que je sortais de chez moi, je vis près de ma porte deux vieilles femmes qui causaient; toutes deux revenaient évidemment du marché; elles avaient au bras des paniers pleins, d'où débordaient des légumes.

L'une disait à l'autre :

— Ma marmite est cassée.

J'allai faire un assez grand nombre de courses; je parlai et j'entendis parler de beaucoup de choses;

je rencontrai une vingtaine de personnes, je regardai l'étalage de plusieurs boutiques; puis enfin, je rentrai chez moi.

Les deux vieilles femmes étaient encore devant ma porte, et l'une disait :

— Cette marmite-là avait dû vous coûter au moins trente sous?

— Trente-cinq sous, répondit l'autre.

— Alors c'était une fameuse marmite!

Il en est presque toujours de même des affaires et de la politique. On parle et on agit en rond; beaucoup de mouvement et peu de chemin.

Les deux vieilles femmes, quand je vais revenir, en seront encore à chercher qui est-ce qui a cassé la marmite.

Depuis ce temps, c'est avec une grande sérénité d'esprit que je m'absente, quoique, en réalité, j'aime peu les voyages, et qu'il me faille un intérêt plus vif que la curiosité pour me décider à « démarrer ».

Aussitôt qu'on a passé la frontière, et qu'on entre en Italie, — du moins quand on est sorti des « stations d'hiver, » des villes à étrangers, — on est frappé d'un double aspect, qui, si on ne l'avait pas vu, semblerait incompatible : c'est l'air à la fois misérable et heureux des habitations et des habitants.

Des masures bâties avec les petites pierres qu'on a trouvées dans la terre en labourant le champ, et cette même terre rouge et compacte délayée avec de l'eau ; mais des vignes couvrant et ornant ces masures de leurs pampres verts et joyeux ; sur toutes les fenêtres des giroflées et de magnifiques œillets qui retombent de leur vase à un ou deux mètres et tapissent gaiement les murailles de leur feuillage glauque et de leurs fleurs rouges ou roses.

Devant la maison, des berceaux, des tonnelles de vigne dont l'épaisse verdure répand une fraîche obscurité.

Des enfants nus se roulant dans l'herbe et sur le sable; les femmes et les filles les pieds nus et vêtues d'une chemise sans manches et d'un mauvais jupon, mais de couleur éclatante; de beaux cheveux nattés dans lesquels sont fichées les fleurs écarlates de la grenade ou les fleurs blanches et parfumées du jasmin.

Presque jamais on ne voit travailler ces paysans; les oliviers, les orangers, les citronniers se contentent d'une fumure tous les deux ans; les mûriers sont trop heureux de donner leurs feuilles pour nourrir les vers à soie (magnans) et les paysans, non-seulement les Italiens, mais aussi les Provençaux, sont

convaincus qu'un mûrier dont on n'arracherait pas les feuilles tomberait malade, — probablement de chagrin et d'humiliation.

Ce matin, ces énormes mûriers étaient chargés de femmes qui les dépouillaient en chantant. Les « éducations » de vers à soie qui réussissent le mieux sont celles qui ont lieu par petites quantités chez les paysans, qui consacrent à leurs magnans leur plus belle chambre, tandis que les importants établissements qu'on a élevés à grands frais sont loin de présenter des résultats aussi avantageux et surtout aussi certains.

Quand on connaît le pays, cette joyeuse pauvreté s'explique facilement : les Italiens ont peu de besoins, et ces besoins sont faciles à satisfaire; ils boivent peu de vin, et d'ailleurs le vin coûte deux ou trois sous le litre; des fèves, des tomates, de l'ail, — des pâtes accommodées avec du fromage, — très-peu de viande, laquelle est, du reste, à bon marché. — Quant aux habitations, cela a peu d'importance; on mange dehors huit mois de l'année, on couche dehors pendant quatre mois; et puis chacun ne voit que des gens aussi pauvres que lui : pas de tristesse, pas d'envie.

C'est là la vraie richesse pour un peuple : peu de

besoins faciles à satisfaire; la vie matérielle à bon marché.

On s'est lourdement trompé, on se trompe lourdement quand on croit qu'un peuple comme le peuple de France est devenu riche et surtout heureux, parce que les ouvriers et les ouvrières, les paysans et les paysannes s'habillent en messieurs et en dames, — parce qu'ils ont augmenté, il est vrai, le prix du travail et le prix de la journée, mais dans une proportion qui est loin d'atteindre l'augmentation des besoins, et qui exige un labeur acharné, qui est arrivé à supprimer le dimanche.

On est plus riche en mangeant du pain, du fromage de chèvre et des fruits et en buvant de l'eau, le tout acquis avec peu de travail et point du tout de soucis, qu'en mangeant des faisans truffés et buvant du château-yquem qui coûte une bataille, un travail fiévreux, et des nuits sans sommeil.

Cet aspect heureux est rendu plus frappant parce qu'on vient de voir les *stations d'hiver*, les *villes à étrangers*, comme je le disais tout à l'heure, parce que les habitants de ces villes sont ardents, inquiets, essoufflés, haletants, ne tenant pas leur vie du ciel et de la terre comme les paysans, mais l'attendant des caprices de gens qui demeurent à cinq ou six

cents lieues de là; livrés aux anxiétés d'un commerce aléatoire, sans cesse en relations avec des gens très-riches, ils deviennent tristes, par la comparaison, envieux, haineux; aux prises avec les difficultés d'une vie matérielle que leur industrie même tend à rendre plus chère tous les jours, ils se laissent en même temps gagner, entraîner par l'exemple; ils veulent imiter de loin et à grand'peine et à grand risque, le luxe qui frappe leurs regards; leurs besoins s'accroissent tous les jours.

Alassio.

Me voici en route, reconduisant le plus loin et le plus lentement possible des amis qui me quittent pour longtemps. Une séparation est toujours triste; elle l'est encore plus que de coutume à des époques aussi troublées que celle où nous vivons; quel est en France aujourd'hui l'homme qui peut dire : « Je serai dans un an à tel endroit; je serai ceci ou cela dans six mois, dans trois mois, demain? »

J'ai quitté Saint-Raphaël hier matin; quelques heures après, je traversais Nice pour gagner la frontière d'Italie; à Nice, on faisait courir les bruits

les plus étranges, mais aussi les plus contradictoires.

Je parlais un jour de mon intention de faire fortune en gageant vingt sous contre toute nouvelle répandue; mais, si on peut supposer hardiment que toute nouvelle est fausse, il est juste également de dire qu'il n'en est aucune, quelque absurde, quelque énorme, quelque criminelle qu'elle soit, dont on puisse dire qu'elle est impossible; le jeu qui se joue est un jeu de hasard — entre gens décidés à tricher; — les partis se battent pour arborer leur drapeau sur un navire qui coule.

J'ai souvent remarqué que, dans un départ la séparation est plus triste pour celui qui reste que pour celui qui s'en va; supposons l'affection aussi égale de part et d'autre que vous le voudrez, supposez la séparation de Nisus et d'Euryale, de Damon et de Pythias, de Pylade et d'Oreste.

(Remarquons, en passant, que l'histoire ni le roman n'ont conservé l'amitié de deux femmes.)

Eh bien, celui qui part songe un peu malgré lui à l'endroit où il va, aux gens et aux lieux qu'il va voir, certains soins nécessaires absorbent une partie de son attention; a-t-il oublié ceci ou cela? a-

t-on télégraphié à tel hôtel où il doit s'arrêter en route ?

Celui qui reste, au contraire, appartient tout entier à l'ami qui part et à la séparation, il va retrouver partout le vide laissé par l'absent, la table où ils ont mangé ensemble, la chaise où il s'asseyait, la promenade où ils ont causé avec tant de liberté et d'abandon ; il le retrouve partout et il le retrouve absent.

Comme je suis peu voyageur par goût, j'ai presque toujours eu, dans les séparations, à jouer le rôle de sacrifié, le rôle d'abandonné, le rôle de celui qui reste ; j'ai fini par en avoir peur et par essayer de m'insurger contre l'égoïsme des *partants*, et d'intervertir les rôles ou du moins de rendre la partie égale. — Je reconduis les partants ; d'abord cela prolonge le temps que je passe avec eux ; puis, quand il faut enfin qu'on se sépare, c'est moi qui m'en vais ; je les laisse dans une ville quelconque, un terrain neutre, qu'ils quitteront quelques heures après mon départ, une ville où nous n'avons pas, du reste, assez vécu ensemble pour que notre souvenir aux uns ni aux autres s'y soit incrusté.

Me voici à Alassio, un joli petit bourg qui

ressemble assez à Saint-Raphaël, mais auquel il manque un charme que possède l'autre : c'est la forêt descendant jusqu'à la mer. — Alassio est bâti tout à fait sur la plage; l'hôtel — le seul, je crois — où je suis est entouré d'une large terrasse d'où l'on voit la mer comme si on était sur un navire; tout près, derrière la ville, s'élève presque à pic une haute montagne boisée. Alassio était autrefois une des étapes les plus fréquentées des voyageurs allant en Italie par la Corniche, mais le chemin de fer aujourd'hui ne s'y arrête qu'à certains trains; Alassio a repris le calme et la solitude; tout le monde dort en ce moment, et, au lieu de jouir du soleil levant sur la mer, dont la suave couleur bleue semble s'éveiller sous les premières lueurs du jour, au lieu de jouir de la poétique harmonie des vagues qui viennent doucement et régulièrement, comme une respiration de la mer, se briser sur le sable, je suis obligé de me demander : « Que se passe-t-il à Versailles et à Paris? A quel jeu impie ou déshonnête joue-t-on la paix, la liberté, la fortune, le présent, l'avenir de notre malheureux pays? à qui la pose? qui en ce moment agite dans le cornet des dés pipés? qui fait *sauter la coupe*, ou prépare une *portée?* » Je ne saurai

rien que dans quelques jours, car les journaux que je vais trouver sur ma route sont ceux que j'ai laissés hier à Saint-Raphaël et à Nice, et qui voyagent en même temps que moi; ce n'est que lorsque je m'arrêterai qu'un journal plus récent, parti après moi, pourra me rejoindre et que je serai rattrapé par mes lettres.

A une lieue de Savone, près d'Albisola, j'ai vu au centre d'un grand jardin appartenant, je crois, aujourd'hui, à un avocat, un palais dont trois salons qui se suivent sont, des choses faites de main d'homme, la plus ravissante que je connaisse : ces salons sont tous les trois très-élevés et voûtés; l'un est le salon du printemps, le second le salon de l'été, le troisième le salon de l'automne.

Dans le premier, sculptés en demi-relief et peints, partent du sol des arbres et des plantes grimpantes qui vont se rejoindre et s'enlacer au plafond ; des oiseaux, des nids, des fleurs et des groupes d'enfants nus sont parsemés dans le feuillage.

Dans le salon de l'été, ce sont d'autres arbres et d'autres oiseaux, des moissons, des épis mêlés de coquelicots, de bleuets et de glaïeuls, — des enfants qui se baignent, — ou grimpent aux cerisier chargés de leurs fruits rouges.

Le salon de l'automne est tout revêtu de vignes lourdes de grappes noires ou ambrées, — des grives, des merles et cent autres oiseaux viennent picorer, et disputer les fruits aux enfants.

Toutes ces sculptures, très-bien dessinées et fidèlement peintes, ont en outre un charme particulier d'irrégularité : certaines branches, certaines fleurs, certains oiseaux, cessent d'être appliqués à la muraille, s'en écartent ou retombent des plafonds sans symétrie, quelques grandes glaces auxquelles les branchages feuillus qui les entourent et les masquent en partie donnent une forme irrégulière, reflétant et répétant et les objets et elles-mêmes, donnent à ces salles des lointains, des lumières voilées et une immense étendue.

II

Gènes. — Il sacro catino. — Le plat d'émeraude. — *L'Acqua Sola.* — Invasion de la bière. — Manière de voir Gênes. — *Vintimiglia. — Milan. — Il Duomo. — Les Milanaises. — Arona.* — Les Anglais. — Dans le nez de saint Charles Borromée. — Je prêche.

Gênes, 28 mai.

Il sacro catino, — conservé à Gênes dans l'église de Saint-Laurent, — « le plat sacré » est, dit-on, d'une seule émeraude. — Il fut donné par la reine de Saba à Salomon, — ensuite, Hérode l'employa pour présenter la tête de saint Jean-Baptiste à Hérodiade; puis on servit dessus l'Agneau pascal que Jésus-Christ mangea avec ses disciples; puis, beaucoup plus tard, les Juifs prêtèrent à la république de Gênes de grosses sommes sur cette émeraude.

Plus tard encore, lorsqu'on emporta le *sacro catino* à Paris, en 1809, il fut reconnu pour n'être que du verre fondu.

Aussi on le rendit loyalement en 1815.

On comprit alors la loi édictée en 1476 qui punissait de mort quiconque oserait le toucher avec une matière dure, et la sollicitude des moines qui l'offraient à la vénération des fidèles.

C'est le secret de toutes les lois qui défendent l'examen et la critique.

Mais on comprit moins la confiance des juifs qui avaient prêté sur ce gage médiocre.

Cependant, en y réfléchissant un peu, on comprendra que ce n'est pas sur la valeur réelle de l'émeraude, mais sur le mensonge des moines que les juifs avaient prêté ; à peu près comme certains usuriers prêtent à un jeune homme de famille sur un billet auquel ils lui font ajouter une fausse signature qui l'enverrait aux galères s'il ne payait pas.

Pour ne pas retirer leur gage, il eût fallu que les Génois se couvrissent de honte en avouant que le *sacro catino* n'était qu'un plat de verre et un mensonge.

En admettant la tradition, on se demande com-

ment ce plat, conservé si longtemps, a pu passer de Salomon à Hérode, et d'Hérode à Jésus-Christ.

On se demande encore sur quels documents, sur quelles preuves on a pu fonder cette légende.

Mais ce que nous devons reconnaître, — c'est que, à l'occasion, et dans un moment de détresse, les Génois ont su se servir de leurs bibelots, même faux, avec plus d'intelligence que nous ne savons, en France, nous servir des fameux diamants de la couronne.

Mais, qui sait? ils sont peut-être aussi en verre! ils ont peut-être été volés, vendus, mis en gage depuis longtemps, et remplacés par une fausse représentation.

Autrement, il est impossible de comprendre comment on ne s'est pas rendu à mon premier conseil de les mettre en loterie pour libérer le territoire, — au lieu de surcharger le pays d'impôts insensés, qui vont être suivis d'un emprunt qui sera nécessairement suivi de nouveaux impôts pour payer les intérêts de l'emprunt, etc., etc.

Tandis que, probablement, personne n'a été ni plus triste ni plus pauvre à Gênes pendant les six années où on a été privé du *sacro catino*, par les Français, ni pendant le temps, dont je ne sais pas

la durée, qu'il a été aux mains des juifs. — Je ne sais pas non plus en quoi les Génois auraient été plus riches ou plus heureux, si le *sacro catino* avait été réellement une émeraude au lieu d'être du verre fondu.

De même que je ne vois pas en quoi le bonheur des Français ait été augmenté, ni leurs misères diminuées, par la possession de ces fameuses pierreries, — que personne ne voit jamais, — qui n'existent peut-être plus, — ou sont comme si elles n'existaient pas.

L'aspect de Gênes n'a guère changé ; — toujours des rues de palais, mais si étroites, qu'il est impossible de se mettre à l'angle nécessaire pour voir ces édifices splendides, — beaucoup de ces palais devenus des auberges; — puis, derrière ces rues de marbre, dont chaque maison est un chef-d'œuvre, un entassement confus de masures et de taudis où ne pénètrent ni le soleil ni la lumière.

Un grand mouvement, une grande agitation, surtout aux alentours du port.

Un défaut de cette magnifique ville est qu'elle sent le fromage; — en effet, dans une seule petite rue, je viens de compter quatre églises, cinq per-

ruquiers, et huit marchands de fromages et de charcuterie.

Tous les soirs, la ville entière est en fête : tout le monde sort en toilette et monte à la belle promenade de l'*Acqua-Sola*, où l'on se promène en écoutant la musique militaire. — A neuf heures, la musique s'en va, et la population quitte l'*Acqua-Sola* pour se répandre dans de nombreux cafés en plein air, sous des arbres touffus, platanes, marronniers, citronniers et orangers, — où l'on prend des glaces (*graniti*), à cinq sols, pendant que d'autres orchestres se font entendre.

Cela dure, — ma foi, je n'en sais rien, — je suis parti du café d'Italie, hier, à dix heures et demie, et non-seulement personne ne songeait à s'en aller, mais on continuait à arriver de toutes parts.

Tout en marchant par les rues, je me disais :

— On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou l'outrecuidance de maître Gambetta, ou la patience de l'Assemblée :

Quant à mon ami Freycinet, il n'a pas besoin d'être défendu.

Ce n'est pas l'avis du général d'Aurelles de Paladines ni de beaucoup d'autres. — Cela rappelle une réponse télégraphique du même maître Gambetta

à je ne sais plus quel général qui demandait à se justifier devant un conseil de guerre :

« Il n'y a pas besoin de conseil de guerre, vous avez mon estime, cela doit vous suffire. »

Donc, maître Gambetta, qui ne répond jamais aux questions qui l'embarrassent, ne défend pas M. Freycinet, qui, étant son ami, n'a pas besoin d'être défendu ; — mais Cavelier, dit Pipe-en-Bois, avait besoin, lui, d'être défendu, puisqu'il a été condamné ; il était aussi l'ami du Génois, il était même un ami beaucoup plus ancien. — Il priait son ami de le défendre, et maître Gambetta l'a lâchement abandonné.

Maître Gambetta, déclarant que M. Freycinet, son ami, n'a pas besoin d'être défendu, me rappelle ce personnage qui entrait gratuitement à tous les théâtres par le procédé que voici : — il invitait n'importe qui, et se présentait avec lui au contrôle ; là, il disait avec aplomb : « Laissez passer monsieur ! » — Et il passait derrière lui.

Ce matin, je suis tombé sur un journal italien, qui m'a appris, sans m'étonner, que don Carlos, qui devait vaincre ou mourir, n'est pas mort, pas plus que les membres du gouvernement de la défense, pas plus que maître Gambetta, qui, outre son

serment solidaire, avait fait un « pacte » particulier « avec la mort ».

On ne meurt plus, — mais on est bien farceur.

Je signalerai comme révolution, que les Génois, qui, en 1852, lorsque je suis venu pour la première fois ici, après le coup d'État, — se contentaient de glaces, — boivent aujourd'hui de la bière. — Ça manque de couleur locale.

Ah! la couleur locale! c'est une harmonie! elle s'en va de partout, elle s'efface partout.

Les Génoises me donnent tristement un exemple de plus de ces combats incessants que livrent les femmes contre la beauté et les charmes que la Providence leur avait donnés. — Les hommes ne sont guère mieux; — le temps est arrivé pour Dieu, je crois devoir l'en avertir, de créer un troisième sexe que les deux autres puissent aimer décemment.

Le *pezzo* ou *mezzaro* est un grand voile de gaze ou de mousseline blanche, tombant de la tête aux pieds, — qui donnait autrefois aux Génoises une sorte de grâce noble et sévère. — En 1852 encore, les dames sortaient le matin en pezzo; le pezzo est aujourd'hui à peu près abandonné. — C'était seu-

lement après deux heures de l'après-midi qu'elles s'affublaient des modes françaises.

Aujourd'hui, vous voyez dans la *via Balbi*, la *via Nuova* et la *via Nuovissima*, — des boutiques et des magasins de cheveux comme je n'en ai vu nulle part. — Notez que les Génoises ont été douées par les fées des plus opulentes et des plus magnifiques chevelures.

Mais, un ridicule arrivant de Paris, elles ont cru devoir l'adopter religieusement et l'exagérer comme tous les imitateurs. — Les Génoises pauvres ont vendu des forêts de cheveux aux Génoises riches qui en avaient déjà une forêt, — alors on porte sur la tête la valeur de quatre ou cinq chevelures ordinaires. — Comme le secret en est connu, on ne prend plus ça pour des cheveux, mais pour des trophées semblables aux chevelures qu'enlèvent les Mohicans à leurs ennemis scalpés ; — scalpés, non plus avec le couteau de fer, mais avec le couteau d'argent.

Or, des faux cheveux, ajoutés à pas ou peu de cheveux, ça fait une chevelure à Paris.

Mais trop de cheveux ajoutés à trop de cheveux, ça fait à Gênes un tas, un monticule, une colline ; puis, là-dessus, elles posent ou elles font poser,

car les bras ne sont pas assez longs pour atteindre à ce sommet, un chapeau ou plutôt la *charge* d'un chapeau français.

Quant à celles qui portent encore le pezzo, et le nombre en diminue chaque jour, c'est également une caricature; ce long voile se plaçait sur la tête coiffée de cheveux plats, en bandeau, avec une énorme tresse tombant à la grecque, derrière la tête, dont il indiquait la forme.

Aujourd'hui, ça se juche sur une pyramide; — c'était un voile, c'est une tente.

J'ai trouvé les Génoises enlaidies; — le gros mot est lâché, je ne le retire pas; — est-ce parce je suis vieilli? — est-ce qu'alors je me contentais de prétextes et qu'aujourd'hui je veux des raisons pour admirer?

J'ai, par exemple, retrouvé le même plaisir dans un procédé que je recommande aux voyageurs.

Sortir le matin au hasard et me perdre dans les rues, en prenant de préférence les ruelles, — les *vico*, les *salita* les plus imprévus, les plus impraticables, — ceux où il semble que personne n'a jamais passé.

C'est ainsi qu'on jouit de cette ville magnifique et étrange, de cette ville si *autre*.

Vous marchez entre deux rangs de palais de marbre, vous avisez à gauche ou à droite un passage étroit que vous pourriez barrer en étendant les bras, c'est presque un souterrain, c'est un puits long, très-haut, vous voyez le ciel comme une tache bleue; — le soleil n'y descend au fond qu'un seul jour dans l'année pendant dix minutes; — ce sont des masures non recrépies de sept à huit étages; — de ces rues, quelques-unes vont en montant comme des collines, d'autres descendent comme des précipices; — elles sont tortueuses ou subitement coupées à angle droit; — de temps en temps, un pont traverse la rue et réunit deux masures. Jamais on n'a rectifié ni aplani le sol, — on a bâti là où on se trouvait; — si les trois rues Balbi, Nuova et Nuovissima sont des rues de palais et ont l'air d'une ville de Rois, à droite et à gauche, ce n'est plus du tout une ville, c'est une forêt de maisons éparpillées et entassées, — on les a élevées tant qu'elles ont pu tenir; — architecture des châteaux de cartes des enfants; — d'ailleurs, si une tombait, elle ne tomberait pas dans la rue, elle s'appuyerait sur la maison d'en face qui en est à une toise.

De temps en temps, dans ces *fourrés*, où deux

hommes qui se croisent se touchent du coude, vous entendez un grand bruit, — c'est une charrette pesamment chargée attelée de huit hommes dont quatre tirent, et quatre se font porter ou traîner.

Partout du reste la vie grouillante, l'animation, l'activité d'une fourmilière intelligente.

Puis, dans un de ces détroits misérables, pauvres, sombres, souvent infects, vous voyez une splendide boutique d'*orefice* ou bijoutier, ou mieux orfévre, à côté d'une marchande de poissons frits.

Les *orefici* ont leur rue, — mais quelques-uns cependant se sont éparpillés.

Ces boutiques imprévues me rappellent un vaudeville où Odry, racontant son odyssée, disait : « Comme je traversais la forêt Noire, le site me plut, je m'y fis écrivain public, » et je me prends à craindre que, comme Odry, les marchands n'y fassent pas leurs affaires.

Après cela, — à leur aspect, l'inquiétude disparaît; — ils ouvrent leurs boutiques le matin et les ferment le soir; — mais ils paraissent complétement indifférents à la vente; — ils causent entre voisins, et si, par hasard, un chaland égaré s'arrête devant la boutique, ils attendent pour lui répondre que leur conversation avec le voisin soit finie.

Il en est de même et des plus riches magasins et des porteurs d'éventaires ou boutiques sur le ventre; — ceux-ci généralement pour ne pas s'ennuyer se promènent deux à deux presque toujours, mais pas toujours, d'industrie différente, — un marchand d'éventails et un marchand d'allumettes, par exemple, ils jasent entre eux, et de temps en temps, de loin en loin, un crie : « Des éventails! »

L'autre, un peu après, crie: « Des allumettes!» mais sans ardeur, comme s'ils s'acquittaient d'un devoir gratuit; — ce calme se comprend de la part de gens qui ne mourront pas de faim pourvu que, à la fin de la journée, ils aient gagné quatre sous de quatre centimes — ou quatre palanques de cinq centimes.

Mais ce ne sont pas les seules surprises que vous procurera mon système de me perdre dans la ville.

Quelquefois — un de ces « vico », une de ces « salita » s'élargit subitement et forme une sorte de petite place sur laquelle s'élève une magnifique église de marbre, pleine de chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture.

Ce matin, dans une des plus étroites et des plus sales de ces ruelles, j'ai vu, chez un serrurier, un magnifique ange de marbre blanc sculpté.

Au milieu du *vico Tavarone*, — au-dessus de la porte d'un bouge où je n'aurais consenti à entrer à aucun prix, — un petit et adorable carré de marbre blanc, représentant en ronde bosse une des plus ravissantes Vierges à l'enfant que j'aie jamais vues.

Dans un autre « vico », au-dessus d'une petite porte occupée par une fruitière, — une plaque de marbre blanc vous dit que cette maison est un hommage public à André Doria, sauveur de la patrie.

A la fois forêt et magasin d'antiquités.

Puis, les maisons étant dans une partie de la ville appuyées sur des montagnes qu'elles cachent, parce que les maisons sont plus hautes que les montagnes, — vous voyez un jardin au septième ou huitième étage.

Milan.

A l'instant précis où vous franchissez la ligne qui sépare la France de l'Italie, vous êtes vieilli de près d'une heure, — et c'est l'horloge des chemins de fer qui vous en avertit.

Jusqu'à Vintimiglia, vous avez l'heure de Paris, qui est en retard de vingt minutes sur Nice; —

mais alors vous prenez l'heure de Rome, qui, elle, est à son tour en avance de vingt minutes; — de sorte que, en quittant le département des Alpes-Maritimes, à midi vingt minutes, vous ne mettez le pied en Italie qu'à une heure, en n'ayant cependant fait qu'un pas.

Sur les chemins de fer français, comme il n'est permis de fumer nulle part, on fume partout; — la plupart des voyageurs se contentent de demander en tirant leur étui à cigares, et presque sans attendre la réponse, une permission qu'on n'ose presque jamais leur refuser, même quand il y a des femmes.

En Italie, et dans plusieurs autres pays, il y a des compartiments réservés aux fumeurs, qui n'ont alors aucune raison de s'installer ailleurs.

C'est un exemple qu'il serait urgent d'imiter en France.

Pour ceux qui ne fument pas, en effet, l'odeur du tabac remplace désavantageusement les parfums des champs, des prés et des bois. — Refuser cependant son consentement à une permission qu'on vous demande pour la forme, c'est se mettre en hostilité, pour tout le temps du voyage, avec ses compagnons. — Je n'ose guère le faire, et, si cela m'est arrivé trois ou quatre fois en ma vie, c'est

que j'accompagnais des femmes que la fumée incommodait; mais alors il faut être prêt à une querelle, et à écraser le cigare sur la figure de celui qui s'obstinerait à fumer, ou répondrait une impertinence.

A cette question, que ceux qui la font croient suffisamment polie : « La fumée incommode-t-elle madame? » presque toutes les femmes se hâtent de répondre : « Non, monsieur! » pour éviter que l'homme qui les accompagne ne se fasse une affaire. Celui-ci est obligé d'intercepter la question pour faire la réponse, ou mieux de ne pas l'attendre et de saisir le moment où un premier geste dénonce l'intention de fumer pour manifester son étonnement, — et, au besoin, exprimer son veto formel, et cela vous tient quelquefois dans un état violent qui nuit singulièrement à vos distractions, à l'absence de préoccupations et aux plaisirs que l'on demande au voyage.

Cet inconvénient serait évité en instituant, sur les chemins de fer français, des wagons réservés aux fumeurs.

Un autre exemple à imiter : des bandes d'étoffe au crochet sont étendues à la hauteur de la tête des voyageurs et je les ai toujours vues propres,—

ce qui prouve qu'on les change, — ce qui épargne d'appuyer sa tête sur les traces des pommades variées dont s'imprègnent les voitures qui n'ont pas ces housses[1].

S'il y a encore des voleurs de grande route en Italie, il faut que ce soient des gens bien bêtes ou bien amis du danger, puisqu'on peut exercer cette industrie impunément et sous la protection des lois, en remplaçant le costume traditionnel du sombrero, de la veste brune, de la ceinture rouge armée de pistolets, par un tablier plus ou moins blanc, et un bonnet de coton, en tenant un buffet dans les gares. — Aucun contrôle n'est exercé, ni sur la qualité, ni sur la propreté, ni sur le prix des denrées imposées aux voyageurs, sous peine de la vie, car il n'y a aucune concurrence, et il faut se soumettre ou mourir de faim et de soif.

Naturellement, j'ai visité la cathédrale de Milan, *il Duomo*. Je ne vous en ferai pas une description qui est dans tous les guides, c'est une immense église de marbre avec un peuple de statues; — monument à la fois confus et diffus, qui, malgré sa beauté et sa richesse, est loin de produire l'im-

1. Ce conseil a été suivi en France sur la ligne P. L. M.

pression mystique et religieuse de nos églises normandes et de Notre-Dame de Paris.

C'est grand comme une grande place publique, et ça a quelques-uns des inconvénients d'une place publique. — Pendant qu'on dit la messe à un autel, bien loin de là, dans les autres parties de l'église on se promène, on cause, on rit. J'ai vu, de mes yeux vu, une mère portant un petit enfant qui pleurait, mettre son enfant accroupi derrière une des cinquante-deux énormes colonnes de granit gris et rose, qui soutiennent la voûte et le relever... soulagé. — Il y avait si loin pour sortir!

Je me suis demandé ce que peut être là une messe de minuit.

Une idée heureuse que j'ai retrouvée dans plusieurs églises italiennes, c'est que les vitraux les plus élevés sont entièrement en verre jaune tandis que les autres sont de couleurs variées comme partout.

La lumière, tamisée par ces verres de couleur d'or, produit toujours l'effet d'un soleil ardent sur le haut de l'édifice.

Par contraste avec l'immensité de la cathédrale, beaucoup de choses paraissent trop petites ; — je ne parle pas des hommes, qui ne sauraient se faire ni paraître trop petits dans la maison de Dieu, mais

des flambeaux, des lumières, des divers ornements qui semblent mesquins.

Lorsque j'entrai « au Duomo », c'était précisément le jour de la Fête-Dieu, et l'heure d'une procession autour de l'église. — Pour meubler et remplir à un certain point ce vaste vaisseau, il y a d'abord le clergé, qui m'a paru très-nombreux, mais on y a ajouté plus de deux cents comparses et figurants que j'ai vus procéder à leur toilette ou déguisement; ils entrent dans l'église vêtus de redingotes, d'habits ou de vestes et d'un chapeau ou d'une casquette ; puis, dans deux ou trois chapelles dont ils s'emparent, ils se déshabillent, font un paquet de leurs hardes qu'ils enferment et nouent dans un mouchoir, et ils rangent les paquets sur les autels ou sur les chaises; — cela me rappelait un peu les « bains à quatre sous », sur la Seine.

L'habit, la cravate, le gilet et le chapeau ôtés, ils endossent une sorte de chemise blanche, et, pardessus la chemise, un camail rouge; par-dessous, on voit passer les pantalons gris, noirs, verts ou bleus et des bottes crottées.

Puis ils courent se mettre à la suite de la procession; là, je vis passer des croix, des chandeliers, des bannières et toute sorte d'ornements et

d'ustensiles très-riches; — c'est surtout sur le dos d'une trentaine de prêtres que s'étale le plus grand luxe, — des sortes de carricks d'or appelés, je crois, chasubles, sont si lourds à force de broderies précieuses, qu'il semble qu'ils aient peine à les porter, et que ce n'est pas seulement pour la pompe que ces vêtements somptueux sont soutenus à droite et à gauche par des enfants de chœur ou par des prêtres d'ordre inférieur.

On s'étonne toujours de voir afficher ces richesses et ce luxe par des gens qui se prétendent les disciples et les successeurs d'un Dieu qui a vécu et est mort pauvre, « n'ayant pas une pierre pour reposer sa tête », mangeant au hasard ce qu'il trouvait, et n'ayant eu, pendant toute sa vie, qu'une seule et même robe tissée par sa mère.

En voyant ce clergé si nombreux dans l'église, en rencontrant dans les rues, — à Gênes surtout, — tant de moines noirs, bruns, gris, blancs, bleus, etc., j'ai pensé qu'il y a là une armée entière qui n'est « d'aucune utilité ni d'aucun agrément en paix ni en guerre »; qu'il est tout à fait injuste, qu'il sera, je l'espère, tout à fait impossible d'exempter du service militaire quand il sera personnel et obligatoire pour tous, — et que l'armée ne sera

plus une force aveugle au service de l'ambition ou de la vanité d'un prince, mais la réunion de tous les citoyens armés pour la défense de la patrie. — Seuls, ils ne laissent derrière eux ni veuves ni orphelins, et ils ont, en entrant dans l'Église, renoncé à leur père, à leur mère, à leurs frères et à leurs sœurs, et ils prétendent être sûrs de monter tout droit après leur mort dans le séjour d'une éternelle félicité; — voilà bien des raisons pour marcher intrépidement au combat.

Les Milanaises ont conservé leur voile noir sur la tête beaucoup plus que les Génoises leur voile blanc; — cependant, il ne manque pas aux églises et dans les rues de caricatures des modes françaises.

On ne pense pas assez qu'un costume national est une harmonie avec les mœurs d'un pays, avec sa végétation, sa lumière, son soleil, ses monuments, — que les altérations ou les changements apportés à ce costume sont une dissonance choquante.

Mais il suffit qu'une couturière ou une femme à la mode, ayant à cacher un défaut ou à faire valoir un agrément, imagine, à Paris, n'importe quel affublement, pour que cette nouveauté soit à l'instant même, avec une rapidité électrique, adoptée par toutes les femmes du monde entier.

Les hommes ne sont pas plus sensés; — notre hideux, ridicule, incommode et inutile chapeau en tuyau de poêle règne partout en despote. — Quand je suis allé à Gênes, en 1852, les hommes portaient encore le matin un chapeau de feutre, mou, à larges bords, coiffure à la fois belle et utile; — par exemple, à midi juste, on ôtait ce chapeau pour le remplacer par le tuyau de poêle.

Aujourd'hui, il a tout à fait disparu : — le chapeau du matin ne diffère de celui de l'après-midi que parce qu'il a le fond bombé et arrondi.

Il paraît que le prince Humbert, l'héritier présomptif du royaume d'Italie a adopté une façon de saluer, qui consiste à saisir le chapeau, à l'élever un peu au-dessus de la tête, et à le porter au bout du bras étendu dans toute sa longueur, — puis le ramener au-dessus de la tête par un mouvement semblable, roide et saccadé, — cette façon de saluer a été adoptée par toute la jeunesse élégante.

Longtemps avant nous, les Italiens ont admis le papier-monnaie; non-seulement il y a le papier de la banque nationale, mais il y a le papier local de telle ou telle ville n'ayant pas cours hors de cette ville, ce qui est un grand ennui. — Autre inconvénient de ce système monétaire que nous n'avons pas

encore eu le temps de constater en France, mais qui n'est que trop manifeste en Italie, c'est le point d'extrême saleté où arrivent ces morceaux de papier, après avoir dormi dans un certain nombre de poches et passé par un certain nombre de mains.

Je crois qu'il est temps qu'on invente à Paris un petit meuble ou outil qui ne tardera pas à être à la mode partout.

C'est une pince à papier-monnaie.

Nous avons déjà la pince à sucre, qui est assez inutile, puisque en plongeant la main dans un sucrier on ne touche que les morceaux qu'on prend, — tandis qu'il ne sera pas sans utilité et sans agrément de ne pas toucher avec la main le papier-monnaie parvenu à un certain âge et à un certain point de maturité.

Chaque fois qu'il m'est arrivé de voyager, j'ai rapporté cette impression qu'une loi devrait obliger les jeunes Français à voyager, et à s'éloigner de leur pays pendant un an, pour le leur faire apprécier et aimer pendant le reste de leur vie.

Arona.

Il faut cependant un peu parler des Anglais; certes j'en ai connu, j'en connais même encore qui

sont des modèles exquis de politesse, de savoir-vivre et de distinction. Il en est pour qui j'ai depuis longues années une vraie amitié; — mais on doit avouer qu'un grand nombre des Anglais en voyage se montrent si présomptueux, si égoïstes, si froidement et si hautement impertinents, et on en rencontre tant partout, — qu'on est obligé de reconnaître qu'il y a vraiment trop d'Anglais dans la nature, — et qu'il n'en reste pas assez pour l'*ornement* des îles Britanniques.

Dans les hôtels, dans les monuments que l'on visite, ils parlent haut, s'arrogent des privilèges, s'emparent des meilleures places, — passent devant les femmes, entrent, sortent sans saluer; — semblent ignorer la présenee et l'existence même des habitants des autres pays; — un des inconvénients de cette rusticité est qu'on se sent obligé de la réprimer de temps en temps par une rusticité pareille, — ce qui, malgré la douceur naturelle de mon caractère, a dû m'arriver plus d'une fois.

Vous regardez un tableau : l'Anglais — et par l'Anglais il faut presque toujours entendre une famille et une tribu d'Anglais — vient s'interposer entre le tableau et vous; il est à peu près impossible, je crois, — j'avoue que je n'ai pas essayé, — de

s'empêcher de s'interposer à son tour et de se remettre devant eux au risque de leur marcher sur les pieds.

L'autre matin, à Gênes, j'entre dans la salle à manger de l'hôtel d'*Italie;* — il y avait à table un demi-quarteron de ces insulaires des deux sexes, — les hommes le chapeau vissé sur la tête; — naturellement je salue en entrant; aucun des hommes ne fait mine de s'en apercevoir; je dis à haute voix : « Il est bien entendu que je n'ai salué que les femmes. » Et je reste un moment debout, regardant en face un des hommes, — il détourne les yeux et reprend de la viande.

Assez parlé des Anglais.

Hier, à Arona, comme je me reposais tranquillement dans le nez de saint Charles Borromée, il me revint à l'esprit, je ne sais par quelle transition que, peu de jours avant mon départ de France... Mais commençons par parler un peu de saint Charles Borromée et de sa statue.

Ce colosse, érigé en 1624 par le cardinal Federico Borromeo, a coûté un million et cent mille livres milanaises; la statue est creuse et on peut monter jusque dans la tête par des échelles et une sorte d'escalier intérieur.

Piedestallo.	metri	11	70
Statua.	»	23	40
Giro della testa.	»	6	50
Larghezza del fronte. . .	»	2	30
Altezza del naso.	»	»	85
Larghezza.	»	»	33
Larghezza della bocca. . .	»	»	75
Larghezza degl'occhi . . .	»	»	50
Giro del pollice.	»	1	»

ecc., ecc.

Un effet étrange d'optique et une juste punition de cette coûteuse puérilité, c'est que le colosse, placé au haut d'un monticule, perd pour les yeux son seul mérite, son énormité.

Même en connaissant les dimensions de la statue, il est impossible aux yeux de les retrouver; je suis convaincu qu'une personne non avertie, à qui on demanderait quelle est la hauteur du saint, la grosseur de sa tête et celle de son pouce, etc., guidée par le jugement des yeux, n'arriverait pas toujours au dixième de la réalité, — on ne voit qu'une très-grosse statue, — non-seulement on ne voit pas, on ne devine pas, mais on ne comprend pas qu'on est en présence d'un colosse.

Placée moins isolée, au milieu des arbres qu'elle dépasserait, elle serait mieux jugée ; — peut-être,

faut-il aussi attribuer en partie cette erreur des yeux à une parfaite proportion.

Certains hasards cependant peuvent donner quelques lueurs; ainsi une tourterelle qui vint se poser sur la tête du saint pendant que je regardais, passant devant un de ses yeux, il fut visible pour moi qu'un oiseau beaucoup plus gros qu'elle entrerait dans cet œil les ailes déployées.

Au sortir du saint, dans les entrailles duquel tant de touristes ont passé, ceux qui louent et tiennent les échelles vous invitent à visiter une chapelle délabrée, mal tenue, malpropre, dans laquelle sont « les reliques ».

Je m'étonne toujours de ce culte païen pour « les reliques », d'une religion qui professe pour le corps une sorte de mépris haineux, le traite de pourriture, de proie destinée aux vers, de loque, de guenille, etc. — Ses saints les plus révérés s'étant fait un devoir et un plaisir de le torturer par toute sorte d'imaginations extravagantes qu'ils supposent combler l'Être suprême d'une éternelle joie.

Mais ce qui n'est pas moins curieux, c'est de voir le sans-façon, l'indécence même avec laquelle beaucoup de prêtres et de moines traitent les objets

qu'ils proposent et imposent même à la vénération des fidèles.

Ainsi, un des *cicerons* me dit que tous les matins un prêtre vient dire une messe dans cette chapelle.

Il est plus que probable que cette messe a été autrefois fondée et largement payée par les membres de la famille Borromée; mais comme on sent que, dans cette chapelle, — jamais balayée, — le prêtre de corvée vient vite bâcler, marmotter et bredouiller la petite messe, — payée d'avance, et s'en retourne en hâte!

En effet, c'est dans des armoires non fermées que sont le masque moulé sur nature de saint Charles mort, du linge qui a étanché le sang quand on l'a embaumé; — un morceau d'une de ses robes; — un de ses os; — qu'on aura prélevé; — et autres bibelots catholiques; — le guide empoigne les choses vous les montre et les refourre dans les armoires.

J'étais donc assis paisiblement dans le nez de saint Charles, lorsque je me rappelai, dis-je, je ne sais comment, qu'à quelques jours de là, dans les loisirs forcés d'un retard de chemin de fer, entre Nice et Saint-Raphaël, j'avais avisé un journal qui m'était inconnu, mais avait l'air de désirer vivement et d'es-

sayer de se vendre trois sous à quelque passant ingénu. Je pris ce journal et le parcourus.

Vers la troisième page, je vis qu'il était question de moi; — un « écrivain » que je suppose jeune, à cause de sa haine contre ceux qu'il croit ne l'être plus, qui, se disant républicain et ne donnant aucune preuve de son assertion ni aucun moyen de vérification puisqu'il ne signait même pas son article, — semblait s'être imposé le devoir de procéder à mon exécution.

Il me traitait de « réactionnaire, d'acrobate, de clown, de pitre », — me reprochait de « railler les républicains » et surtout d'écrire encore et d'écrire trop longtemps.

Je ne me rappelle pas si je haussai les épaules mais je me rappelle que je n'y pensai plus; — hier, je ne sais si ma situation dans le nez d'un si grand saint, me fit participer à ce que M. Veuillot appellerait « l'odeur de ses vertus » et de son humilité; toujours est-il que je me souvins du jeune homme et que je m'amusai à répondre à cette catilinaire qui pourrait commencer, car c'est le fond de la question, par : « *Quousque tandem*... jusques à quand, Jean-Alphonse, *abutere*, abuseras-tu du papier blanc, dont il n'y a pas trop pour

nous. » — Et, à travers les narines de saint Charles, d'un ton peut-être un peu nasillard, je laissai tomber ces paroles d'à peu près 35 mètres de haut (en ajoutant la hauteur du piédestal à la hauteur de de la statue), — mais pas de si haut cependant que m'avait parlé mon exécuteur, juché tout au haut de son innocente vanité.

Si vous appelez « réactionnaire », mon jeune ami, d'être tout à fait opposé à l'assassinat des otages, à l'incendie de Paris, aux usurpations des tribuns de brasserie, aux inepties et aux rapacités des gens qui n'ont jamais étudié que les effets de queue de billard, et les arcanes du bésigue et du domino à quatre ; — et qui veulent gouverner la France et surtout émarger ; — si vous appelez « réactionnaire » de ne pas vouloir que des avocats ignorants et poussant à l'excès le soin de conserver leur précieuse personne envoient à la faim, au froid et à la mort des malheureux sans vêtements, sans souliers, sans vivres et sans armes, en ne partageant aucune de leurs souffrances, aucuns de leurs dangers ; — de ne pas souffrir que Me Gambetta, plus que Louis Bonaparte, jettent sans cesse cette belle et riche France dans les aventures et les extravagances, — vous avez raison,

mon jeune ami, je suis réactionnaire et b.....ment réactionnaire pour parler comme votre ami Vermesch et votre autre l'ancien père Duchêne.

Je « raille les républicains », si vous appelez républicains les susdits tribuns d'estaminet, hommes d'État des choppes, politiques du petit verre et du pousse-café, ambitieux vulgaires, bavards, dangereux, parce qu'ils réservent leur éloquence pour les balcons de cabaret et les gueuletons, n'épargnant ni la fortune ni le sang de la France pour arriver au petit bien-être de leurs rêves envieux ; — incendiant la patrie pour y faire cuire la côtelette de leur déjeuner ; — c'est-à-dire les plus grands ennemis de la république, ceux qui fournissent de si bons arguments à ses adversaires ; — je me rappelle à ce sujet que, en 1848, dès le mois de mars, j'écrivais à Lamartine dans les *Guêpes* d'alors :

« Il est déjà temps de défendre la République contre M. Ledru-Rollin. »

Si vous appelez ces gens-là républicains, — attendu que, moi, j'aime la république, — j'avoue que je les raille, — que je les ai raillés depuis que je tiens une plume, que j'ai même contre eux trouvé des formules de moquerie qui sont restées consacrées et ont pris place dans les dictionnaires,

— j'avoue que je les raillerai encore, et que je ferai rire beaucoup d'honnêtes gens à leurs dépens et que je désabuserai beaucoup de gens crédules. — Je suis heureux, mon jeune ami, que, dans la douce ignorance et la touchante naïveté de votre âge, vous n'ayez pas eu la force d'âme qu'ont vos maîtres de ne rien dire, — de ne pas avouer les piqûres et de feindre une magnifique indifférence. — Il est doux d'entendre quelquefois crier : *Aïe! aïe! aïe!* par ceux qu'on frappe.

Je raille, — c'est-à-dire je pique; — c'est, en effet, des piqûres qu'il faut à ces grands hommes de baudruche gonflés de vanité.

Je pique, — mais je l'ai écrit, il y a longtemps, et en vers encore, — vous voyez que je ne me gêne pas :

J'ai divisé le glaive en des milliers d'épingles,
. . . .
. . . . J'ai bien soin que leur peau
Ait son compte, et reçoive en détail tout le glaive.

Comptez et sondez les piqûres, mon jeune ami, et vous verrez que le glaive y est.

Vous m'appelez « vieux clown essoufflé »; — d'abord, le dire, ça ne le prouve pas, et il est même probable que, si c'était vrai, je ne vous inspire-

rais pas cette « grande colère », et que vous ne prendriez pas la peine de l'imprimer ; quant à la forme, mon jeune ami, permettez-moi de vous dire qu'il vaudrait peut-être mieux, dans votre intérêt, parler d'un autre ton à des gens dont vous essayez de suivre les traces peut-être d'un peu loin, à des gens qu'il n'est pas prouvé encore tout à fait que vous atteigniez *jamais.*

Qu'en même temps que vous les appelez « vieux », cela devrait vous rappeler qu'il est, à leur égard, un degré de déférence, de respect même qui sied bien aux jeunes gens, — et qui sied surtout aux jeunes écrivains quand il s'agit de leurs aînés qui ont passé, qui passent peut-être encore pour avoir une certaine valeur acquise par l'étude, par le travail, et par certaines conditions du caractère.

Les vieux sont des amis qui s'en vont et qu'il faut
Conduire avec un peu de tendre politesse.

(Les Roses jaunes.)

Mais je vous étonnerais peut-être, mon jeune ami, en vous disant que ceux que vous appelez « vieux » sont peut-être beaucoup plus jeunes que vous; que, s'il s'agissait de la marche à pied ou à cheval, d'être penchés sur les avirons d'une

barque, ou de lutter à la nage contre une mer en colère, il vous arriverait peut-être de ne pouvoir pas les suivre, eux les vieux, vous les jeunes.

Qu'ils ont encore plus de réelle et franche gaieté que la plupart d'entre vous.

Voit-on un homme aimable et doucement joyeux,
On dit: «Comme il est jeune!...» il faut qu'il soit bien vieux!

(Les mêmes *Roses jaunes*.)

Qu'il est d'autres qualités de la jeunesse qu'ils ont conservées à un assez haut degré: le désintéressement, l'indépendance, le mépris du danger, etc.; la résignation à vivre pauvres, lorsque la fortune leur a semblé ne pas valoir le prix qu'on en demandait; le dédain des places, des honneurs; le soin scrupuleux de n'écrire jamais une ligne sans la signer en toutes lettres, etc., etc.

Vous trouvez que j'écris trop longtemps.

Ce n'est pas quand les autres femmes lui disent qu'elle est devenue laide qu'une femme reconnaît qu'elle a en effet perdu sa beauté, c'est quand les hommes cessent de lui faire la cour.

De même, un écrivain n'a de raisons de cesser d'écrire que quand ça l'ennuie lui-même, ou quand il ne trouve plus de lecteurs.

Eh bien, mon jeune ami, je dois vous avouer que ça m'amuse encore beaucoup de piquer vos amis les pseudo-républicains, et de vous faire crier; et je vous assure que *les Guêpes* ont encore, et cela depuis bien longtemps, un nombre de lecteurs que je vous souhaite d'atteindre, et qui ferait vivre votre journal plus longtemps qu'il ne vivra.

Une autre raison que je pourrais mettre en ligne de compte pour continuer à écrire, c'est que je ne possède pas l'industrie de vos austères amis, soi-disant républicains, qui rendent la République si difficile, impossible peut-être à établir en France.

J'ai souvent admiré avec quelle rapidité, quelle fougue ils envahissaient les préfectures, les sous-préfectures, les places et les sinécures de toute sorte; — avec quelle vivacité d'imagination ils trouvaient des titres et des formules, quand toutes les places étaient prises, et des prétextes nouveaux pour émarger. — J'ai admiré, récemment encore, l'invention des « délégués à la défense », où se réfugiaient beaucoup des plus jeunes, réunissant ainsi le double avantage, et d'émarger et de ne pas marcher contre les Prussiens.

J'ai admiré aussi que, — entre deux révolutions, ils ont, pour la plupart, — je fais d'honorables

exceptions, mais ceux-là sont mes amis et ne sont pas les vôtres, — le moyen de vivre sans autre travail que le billard, le besigue et les dominos, dans une abondance de chopes, de bocks et de petits verres.

Comme je n'ai jamais occupé de place, pas même celle de garde champêtre, tout en ayant eu vingt amis ministres, parmi lesquels Lamartine et Cavaignac, un moment maîtres de la France; — comme je ne possède pas l'art ou plutôt l'industrie de faire d'aussi fortes économies sur les produits intermittents de l'austérité et du désintéressement, je vis de ma plume, comme j'en ai toujours vécu, et il faut absolument, mon jeune ami, que vous vous montriez doux à mon égard, et que vous me permettiez d'en vivre pendant les quelques jours qu'il me reste à dépenser, et que je crois vous et vos amis trop cléments et trop prudents pour essayer d'abréger.

Mais prenez patience, en songeant qu'il y a dans l'industrie de la presse, aujourd'hui, un tas de petits métiers que je ne fais pas, et où vous pouvez vous employer en attendant.

Si, par impossible, vous avez cru complaire à vos maîtres, en essayant de les venger, vous vous êtes

trompé, mon jeune ami : ils ne vous sauront nul gré d'avouer « les coups touchés » et les blessures, — et, quant à leur reconnaissance, rappelez-vous un de vos prédécesseurs, le malheureux Cavalier dit Pipe-en-Bois.

Cela dit, je ne me rappelle pas si je descendis de la statue par les mêmes échelles, — ou si le saint chatouillé, titillé d'un si long discours dans le nez, m'éternua.

Mais je suis aujourd'hui à Brescia et je pars tantôt pour Venise.

III

Brescia. — Souvenir de Napoléon Ier. — *Albergo del Gambero.* — Victor Hugo. — *Il Ticino.* — *Canova.*

Brescia.

Je l'ai déjà dit, il n'y a aucun danger que j'écrive un « voyage » de plus « en Italie », avec description des musées, des ruines, des tableaux, etc.

Tout cela, avec bien d'autres choses, se trouve dans les « Guides », et dans beaucoup de livres; et je dirai comme un philosophe : Ce n'est pas pour copier des livres que je me lève tous les jours si matin.

Je cause avec vous de ce qui se passe, je vous donne votre part des études, des réflexions que j'ai faites hier et ce matin, dans les loisirs de la retraite et d'une vie libre et isolée; — presque toujours à

Saint-Raphaël; — en ce moment, par hasard, à Gênes, à Milan, à Vérone, à Brescia, à Venise, etc. — C'est une correspondance au jour le jour, avec des amis, rien de plus, mais aussi rien de moins, c'est-à-dire franche, nette, et en dehors de toute influence, de toute ambition, n'ayant reçu, n'ayant à recevoir de personne ni bien ni mal; — n'aimant que le vrai, le grand, le beau, le juste, le bon, et l'aimant avec un enthousiasme souvent, hélas! « sans ouvrage »; — ne haïssant que le faux, le mesquin, l'injuste, le mauvais, l'absurde, mais le haïssant d'une vraie et robuste haine.

Nous voici à Brescia, à l'auberge de *l'Écrevisse*, — *albergo del Gambero;* — dans cet hôtel, un peu sauvage, et rappelant les *posada* d'Espagne, — je retrouve des traces de la légende napoléonienne bien inattendues, — quand on songe que c'est Napoléon Bonaparte qui, par le fameux traité de Campo-Formio, a livré Venise et tout son territoire, jusqu'à l'Adige, à l'Autriche. Dans les escaliers de l'auberge *del Gambero*, on voit Napoléon, reproduit vingt fois dans une suite de cadres : consul, empereur, etc., franchissant le mont Saint-Bernard, apparaissant après sa mort à sa femme et à son

fils, — en petite redingote, — en costume impérial, etc., etc.

Décidément, les hommes ne respectent et n'aiment que ceux qui leur font du mal. Il y a longtemps que j'ai modifié un vieux proverbe, en disant : « Aime bien qui est bien châtié. » — Voyez quelle place tiennent dans l'admiration des peuples les divers fléaux, les divers brigands qui ont successivement désolé la terre sous le nom de conquérants, et qui, sous le prétexte déjà criminel de vaincre et de soumettre des peuples étrangers, commencent par subjuguer leur propre peuple, l'écraser et en faire l'esclave de leur vanité, de leurs caprices et de leurs passions.

Voyez Napoléon III, monté sur le trône par un parjure et par un crime.

Victor Hugo qui avait, par ses beaux vers, contribué à la légende napoléonienne, qui avait aidé, par son journal *l'Événement*, à l'élection du « prince Louis » ; Victor Hugo, hôte assidu pendant quelque temps, avec ses fils, du palais de l'Élysée, — a depuis, dans un moment lucide, baptisé Napoléon III, d'un nom qui lui restera dans l'histoire, « Napoléon le Petit ».

Excessivement inférieur à son oncle sous tous

les rapports, il ne s'est élevé à son niveau que par la grandeur des désastres où il a jeté la France.

Eh bien, — en ce moment, — le gouvernement actuel de la France n'oserait soumettre au suffrage dit universel de la nation le choix de son successeur, dans la crainte de retrouver au scrutin une partie des sept millions d'aveugles, de fous, d'insensés et de niais qui ont par plusieurs fois acclamé le fils de la reine Hortense.

Toute la terre habitée aujourd'hui, du moins la partie sur laquelle nous marchons, est faite de poussière, de cendres et de détritus humains.

L'Italie a eu deux histoires complètes, deux histoires souveraines, et, au-dessus de la couche de cendre romaine, il en est une autre plus récente, mais aussi cendre, aussi poussière, aussi morte que l'autre; — l'Italie, en ce moment, essaie une troisième histoire.

A Brescia, en dérangeant la première, ou plutôt la dernière couche et la plus récente, on est arrivé à la couche romaine et on a exhumé tout un temple élevé par Vespasien. — Cette résurrection d'un âge du monde, pour ceux qui, comme moi, n'ont pas vu Herculanum et Pompéi, produit un moment d'enchantement.

Sur la route de Brescia à Vérone, et de Vérone à Venise, il semble que la campagne est en fête; — les champs sont couverts de longues lignes d'arbres, peupliers, saules, mûriers, liés entre eux par de grands et joyeux cordons, guirlandes et girandoles de vignes et de pampres.

Il est deux noms qui me persécutent depuis et même avant Brescia : un sculpteur et un fleuve, — Canova et *il Ticino* (le Tessin). Toute statue pour les cicerons est « da Canova », tout cours d'eau, toute inondation, et il y a à chaque instant des parties de plaines inondées, est « il Ticino ». — J'ai fini par demander à un de ces cicerons si un tableau qu'il me montrait était « da Canova », il m'a répondu froidement : « Signor, no; » et, en quittant l'auberge *del Gambero*, j'ai demandé, pour regagner le chemin de fer : « Une bonne voiture, une voiture de Canova! » — L'hôte n'a pas paru étonné.

IV

Venise. — Les *lagunes*. — Les faiseurs de romances. — Les gondoles. — La fête du *Statuto*. — Les *cicerons*. — Résignation. — Sainte Thérèse. — La chaudière n° 7. — Nouvelles de France. — Le suffrage universel.

Nous voici à Venise. On y entre aujourd'hui par une immense jetée récemment bâtie sur les lagunes; — quelques faiseurs de romans et de romances, trouvant le mot de « lagune » joli, l'ont employé à tout hasard, les derniers surtout comme rime à fortune et à lune :

.... lorsque la lune
Luit doucement dans la lagune, etc.

Les lagunes sont simplement le très-grand espace que la mer couvre et découvre à chaque marée et dans lequel sont pratiqués des canaux pour le passage des bateaux.

L'aspect de Venise est celui d'une ville inondée qui en aurait pris son parti. — Dans le grand canal et dans les petits canaux, dans les *rio*, les maisons sortent de l'eau comme ailleurs elles sortent des pavés ; — il semble que Venise n'a pas été faite exprès, — car la façade seulement des palais est dans l'eau, mais le reste est bâti sur la terre, et en reculant la construction d'un mètre ou deux, comme il y en a quelques exemples, la maison ou le palais se trouve séparé de la mer par une terrasse qui seule est dans l'eau et qu'on appelle *fondamenta;* — il semble que ces maisons et ces palais, bâtis d'abord sur une centaine d'îles sur le bord de l'eau, ont vu la portion de terre restant devant elles graduellement mangée par la mer, — et se sont un beau matin trouvées sans rivage.

Ce qui frappe d'abord à Venise, c'est qu'il semble qu'on reconnaît cette ville où on n'est jamais venu, dont on a vu tant de peintures et lu tant de descriptions; c'est ensuite l'absence complète de bruit ; — les rues dallées — *calle* — au nombre de plus de deux mille sont trop étroites pour le passage des voitures, qui sont totalement inconnues ; — les vraies rues, d'ailleurs, sont les canaux, et les voitures sont les bateaux et les gondoles; ce silence

n'est interrompu que par le son des cloches, qui sont magnifiquement bien timbrées et parfaitement d'accord; ça a été un régal pour moi, qui, depuis bientôt vingt ans, suis condamné au bruit strident des casseroles fêlées que les Niçois appellent leurs cloches.

Ce silence, interrompu aussi par les cris rares des marchands d'eau fraîche, des marchands de poissons et des marchandes de cerises, est si profond, que les gondoliers devant s'avertir par un signal chaque fois qu'ils approchent d'un détour ou d'un coude, où ils peuvent se rencontrer; — ce signal est un *hé! hé!* — suivi de *sia premi* ou *sia stali*, ou *sia di lungo*, pour avertir de prendre à gauche, à droite ou tout droit, et ce *signal* ne se donne pas par un grand cri, quoique les gondoliers, qui ont à s'avertir, ne se voient pas et ne soient pas dans le même *rio;* — mais est plutòt parlé que crié, et s'entend parfaitement à une grande distance. — Quant aux stances du *Tasse*, il n'en est nullement question — et je n'ai absolument entendu autre chose dite par les gondoliers que le *hé! hé!* — et les trois formules susdites; — sauf le cas où le gondolier de devant, désirant se reposer, vous arrête hypocritement devant un palais, sous

prétexte de vous en nommer le propriétaire.

Ces gondoliers sont, du reste, d'une adresse merveilleuse; — le plus souvent un seul homme placé sur le tillac de derrière, conduit la gondole avec un seul aviron non pas placé à l'arrière pour « godiller », mais posé de côté; — sans anneau, sans estrope pour le retenir, cet aviron devant être constamment libre pour l'allonger ou le raccourcir à volonté, le rapprocher ou l'éloigner du bateau. — Avec ce seul aviron, il avance, il recule, il tourne; — j'en ai d'abord été émerveillé, moi qui me pique de savoir manier un aviron; — je n'ai plus été qu'étonné, quand j'ai eu remarqué que cet aviron est posé sur un appui de bois, placé hors de l'axe du bateau; — ce qui laisse la chose encore admirable, mais la rend possible et intelligible.

Ils rament ou *nagent* debout, les pieds immobiles, la face tournée vers le chemin à faire et marchent devant eux et non en arrière.

Quoique la gondole à un seul rameur prenne un mouvement d'oscillation à chaque coup d'aviron, je ne tardai pas à la trouver plus agréable que celle à deux rameurs, — parce que le seul rameur, placé à l'arrière, vous étant caché par la *felze*, cabane du passager, il semble que la gondole

marche seule et par enchantement; — ajoutez que votre vue n'est pas interceptée et agacée par l'aspect du gondolier de devant — qui seul peut s'ériger en ciceron.

L'autre jour, c'était la fête du *Statuto;* — un grand bateau très-richement orné de dorures et de draperies traînant jusque dans l'eau et rappelant de loin le fameux Bucentaure, — chargé de très-bons musiciens, a parcouru le « canal grand » pendant toute la soirée et une partie de la nuit. Les gondoles, qui le précédaient, l'accompagnaient et le suivaient, étaient pressées comme ne l'est jamais une foule humaine; — quelques-unes même venaient en sens inverse. Eh bien, pendant plusieurs heures que j'ai passées sur une de ces gondoles, je n'ai pas vu un seul choc; — et la moitié, au moins, étaient conduites par un seul homme placé à l'arrière.

Je parlais tout à l'heure du ciceron; — quand nous prononçons ce mot à l'italienne, il semble que ce soit un adjectif; — mais, pour les Italiens, c'est proprement le nom de l'orateur romain, et quand ils veulent parler français, ils disent un « ciceron ».

Les cicerons doivent être nombreux dans une

ville de cent mille habitants, dont 40,000, dit-on, sont à la charité des autres; — et où un pareil nombre, peut-être, doit inventer pour vivre de petites industries souvent bizarres.

Il est évident que la misère et la charité ont été dès longtemps soigneusement cultivées comme moyen de domination par l'ancien gouvernement de la prétendue république de Venise; — et que la charité régulière n'avait pas pour but de détruire mais d'arroser cette misère; aussi les cicerons se disputent avidement les étrangers, les « forestieri » — et ils ne se tiennent pas pour satisfaits du premier « merci » qu'on répond à leur proposition de vous accompagner.

Si leur société présente incontestablement quelques avantages, elle a aussi ses inconvénients. Bien fou serait celui qui prétendrait voir tout ce qu'on prétend montrer à Venise; il est sage de faire un choix, et rien qu'en chefs-d'œuvre de premier ordre, en merveilles d'architecture, de peinture, de sculpture, en monuments historiques; — en laissant de côté ce qui n'est que beau; — il y a pour plus de quinze jours de promenades assidues.

Le ciceron — veut que vous regardiez tout, parce

qu'une *coupure* dans sa récitation le trouble et lui fait « perdre le fil ».

Les ruses des cicerons pour accaparer le client sont innombrables ; — si vous demandez un chemin dans la rue, sans vous en apercevoir, attiré par une figure bienveillante, avenante, prévenante, ayant l'air de deviner votre embarras, vous croyez vous être adressé au hasard, tandis que cet abord engageant n'est que le lard dans la souricière. — Hoffmann disait qu'en Allemagne, si, en sautant par la fenêtre, on tombe sur un passant, on ne risque guère de se tromper en disant : « Pardon, monsieur le conseiller! »

— Veuillez, monsieur, m'indiquer le chemin pour retourner à la place Saint-Marc.

— Très-volontiers, de plus je vais par là, je vais vous conduire.

— Mille fois trop bon, je ne voudrais pas vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas.

Disons, entre parenthèse, que les Vénitiens sont très-obligeants et que j'ai vu plus d'une fois un passant, sans aucune prétention ciceronienne ; — se détourner de son chemin pour me remettre dans le mien, — moi qui suis si ignare en géographie,

que ma fille Jeanne prétend que je m'égare dans Saint-Raphaël; — ce serait plus excusable et moins humiliant à Venise, — où, sur un espace assez restreint, il y a plus de deux mille petites rues s'enchevêtrant les unes dans les autres, et tournant en tous sens pour aboutir à quelqu'un des quatre cents ponts qui traversent les canaux et forment un véritable labyrinthe.

Revenons aux cicerons; — une fois que, de votre consentement, vous avez fait trois pas à côté de lui, vous êtes engagé, vous êtes sa proie, sa chose, sa denrée; il ne vous quittera plus, il faut vous résigner : C'est, je crois, tout ce qui reste de la tyrannie à Venise; — de temps en temps, il vous tire par la manche pour vous nommer un palais, une église; — une *calle*, une *corte*, une *lista*, une *ruga* ou *rughetta*, une *salizzada*, expressions qui servent à désigner diverses sortes de rues.

— Ah! voici San-Sangrisostomo (Saint-Jean-Chrysostome en dialecte vénitien); — visitons-le.

— Je n'ai pas le temps.

— C'est l'affaire d'un instant.

Et il vous pousse, vous tire et vous suit dans l'église.

Si vous entrez quelque part, — il vous attend à

la porte; — si dans une boutique, il entre avec vous, — il engage le marchand à vous bien traiter; — trouve moyen de vous rendre quelque petit service et de vous attacher à lui par la reconnaissance.

Ce matin, j'étais entré au palais des Doges; j'avais refusé ou éludé les offres bienveillantes d'une trentaine de cicerons; — je voulais n'admirer que ce qui me paraîtrait beau à moi-même et ne regarder que ce qui me plairait; je voulais surtout retrouver là autre chose encore que les merveilles des arts et de l'opulence; je voulais être seul.

Mais, — dans l'escalier des géants, je coudoie un vieillard, je m'excuse en mauvais italien.

— Monsieur, me répond-il en français, il n'y pas de mal. — Ces deux figures colossales en haut de l'escalier, représentent Mars et Neptune et sont l'ouvrage du *Sansovino*... — Pas par ici, signor, — non, *prenons* à gauche.

Je suis conquis, toute résistance est inutile; — il a réussi à se faire coudoyer, il se serait fait, au besoin, fouler aux pieds pour engager la conversation; il continue imperturbablement :

— Nous voici dans la salle du grand conseil; elle a cinquante-trois mètres de long! — N'allez pas

encore par là!... — Voici « la Gloire du paradis » *del Tintoretto;* non, pas là, venez ici!

Et il me prend par le bras; — me place sur une dalle désignée; — sur celle-là, pas sur une autre, c'est le vrai point pour bien voir; il va tirer un rideau par où se glisse un rayon incommode.

Il me laisse à peine le loisir de remarquer, en moi-même, combien les paradis ont été peu réussis par les poëtes, par les peintres et par les inventeurs de religions, à l'exception de Mahomet, qui, encore, n'a su imaginer qu'un paradis terrestre et voluptueux; — tandis que tous les autres en ont fait de mortellement ennuyeux et propres à en dégoûter à jamais, tandis qu'ils se sont montrés si ingénieux pour les tourments de l'enfer; — je me rappelle à ce sujet qu'un jésuite affirma que le feu éternel de l'enfer est éteint pendant vingt-quatre heures tous les cent ans, pour que les damnés ne s'y habituent pas. — Sainte Thérèse, cette Sapho chrétienne, physiquement amoureuse du Christ, prétendait être descendue dans l'enfer et disait, dans une de ses élucubrations érotiques :

— On n'y aime pas et ça pue.

Ajoutez la sottise des prêtres intolérants et des dévots qui déclarent condamnés aux flammes éter-

nelles presque tous les hommes de génie, de talent et d'esprit, et presque toutes les beautés célèbres.

Et on comprendra, on excusera, que la crainte de l'ennui pendant... toujours et de la mauvaise compagnie, ait fait, il y a quelque trente ans, imaginer à une société très-jeune alors et très-aimable, dont presque tous les membres sont morts aujourd'hui, en laissant un nom et une réputation, et savent à quoi s'en tenir, une coterie pour l'éternité, se donnant rendez-vous dans la septième chaudière à gauche en entrant chez Satan, — coterie très-exclusive, n'admettant que des hommes très-spirituels et des femmes très-jolies, discutant sérieusement et *blackboulant* souvent des candidats à la septième chaudière, — où l'on n'était admis que sur présentation de trois membres déjà reçus, et après un vote secret; j'ai vu des gens se fâcher sérieusement d'une exclusion prononcée contre eux, et des amis se brouiller pour un vote négatif.

— Croiriez-vous, disait-on, que ***, aimable garçon si vous voulez, mais de si peu d'esprit, ait la prétention d'entrer au n° 7?

— Pas possible!

— C'est cependant certain.

— Allons donc!

— Et madame ***!

— Qui, cette blonde filasse, si maigre?..

— Elle-même; elle a dit, hier soir : « Quand nous serons au n° 7... » Mais son amie, madame de ***, lui a répondu sèchement : « Ma chère, vous ne serez pas au n° 7; pourquoi seriez-vous au n° 7? »

En effet, pourquoi serait-elle au n° 7? Il y a des gens qui ne doutent de rien.

De temps en temps, je quitte brusquement mon cicerон, — je conserve un reste d'indépendance, — je ne regarde que les chefs-d'œuvre et les souvenirs, — il me suit en marmottant pour ne pas perdre son fil et me rattraper.

Un moment, en passant d'une salle à une autre, — il me parle de la décadence de Venise; — puis, de la difficulté d'y vivre. « Croiriez-vous, monsieur, me dit-il, qu'un poulet, un poulet pas bien gros, coûte aujourd'hui dix-huit sous, et qu'on n'a pas une livre de cerises (*marena*) à moins de trois centimes? La vie est horriblement chère, le commerce ne va plus; — j'étais négociant autrefois, j'avais une boutique au bas du pont de Rialto, — mais le malheur du temps m'a frappé, et je suis tombé ciceron. »

Je viens de lire *l'Italia*, un journal qui s'imprime à Rome.

Rien de nouveau en France; la marmite est toujours cassée et on essaie toujours de la raccommoder; les Français continuent à s'efforcer de se déshonorer les uns les autres, comme s'il n'y avait rien de plus pressé.

Un pays gouverné par le suffrage universel direct au scrutin de liste — est un pays gouverné par le sort des dés, par la boule de la roulette, par la dame de pique et le dix de carreau — dans les moments heureux et tranquilles.

Mais par la folie et par le crime, dans les moments de trouble et d'agitation.

C'est un ordre de choses où deux ignorants l'emportent sur un homme instruit, — deux imbéciles sur un homme sensé, — deux surnuméraires d'administration sur le ministre, — deux apprentis vétérinaires sur Hippocrate, — deux casseurs de cailloux sur leur ingénieur, — deux maréchaux ferrants sur un maréchal de France, — deux ivrognes sur un homme sobre et à jeun, — deux coquins sur un honnête homme, — deux poëtes de papillotes et de mirlitons sur Victor Hugo, — deux garçons de bureau sur M. Thiers, — deux gardes nationaux ou deux recrues d'hier, sur M. de Mac-Mahon, — deux guenons sur Vénus, — deux ânes sur

Gladiateur, — deux moineaux sur un faisan, — deux goujons sur un turbot, — deux cailloux sur un diamant, — deux .... crottins sur une rose.

C'est-à-dire, l'organisation la plus bête, la plus contre nature, la plus dangereuse qu'il soit possible d'imaginer.

Je vais transcrire une note assez curieuse que j'ai prise à propos de l'eau douce à Venise.

V

La question de l'eau. — Le palais des Doges. — La salle du Conseil. — Alexandre III et Barberousse. — Grandeur et décadence de Venise. — *Tiziano*. — Tintoretto. — Les envers de la grandeur.

Un entrepreneur reçoit 75,000 francs par an, pour tenir un niveau d'eau toujours le même dans tous les puits de Venise; — il y a 177 citernes publiques et près de 2,000 citernes particulières. Il est un de ces puits, — quelques autres aussi peut-être, — qui est toujours abondamment alimenté par l'eau des pluies, c'est celui du palais des Doges. — L'immense cour intérieure, toute voûtée, n'est qu'une citerne ou mieux qu'une sorte de lac recouvert où tombe en abondance l'eau reçue par les toitures si nombreuses et si étendues de l'édifice. — On puise l'eau par deux ouvertures en bronze,

ces deux puits, qui n'en font qu'un en réalité, sont, comme tous les puits de la ville, ouverts pendant deux heures le matin et deux heures l'après-midi, — temps pendant lequel chacun vient faire et renouveler sa provision ; — des femmes font le métier de marchandes d'eau; elles marchent les pieds nus, la tête couverte d'un chapeau d'homme à grands bords, qui leur sied assez bien, et portent sur l'épaule un bâton en forme d'arc, ayant à chaque extrémité un large seau de cuivre.

Des marchands d'eau également, ayant devant eux une petite table basse, crient et vendent de « l'acqua fresca », à laquelle ils mêlent ou quelques gouttes d'absinthe ou quelques gouttes de vinaigre; — ça coûte un centime.

Il y a un puits artésien; l'eau en est sulfureuse et un peu saumâtre, mais elle a désaltéré toute la ville pendant le siége de 1848.

Pour les autres puits, qui reçoivent également l'eau du ciel dans de vastes citernes, comme ils n'ont pas pour les alimenter des toitures comme celles du palais Ducal, ils ne pourraient traverser l'été et la sécheresse sans être épuisés.

Chaque puits est au centre d'une cour dallée plus ou moins grande, dans laquelle tombe l'eau de pluie

rassemblée par les toits, — des pentes peu sensibles à l'œil convergent vers le puits; — cette cour a une issue sur l'un des canaux; — quand l'entrepreneur voit un puits descendre au-dessous du niveau convenu, il amène de la Brenta un grand bateau dont le centre est plein d'eau; — il verse cette eau dans la cour, elle passe par de petits trous pratiqués dans les dalles, et va se rassembler dans le puits en traversant des couches de sable et de charbon qui la purifient.

Mais Ciceron s'impatiente, et m'attend dans la salle du Conseil, devant le tableau de *Palma le Jeune*, qui représente le pape Alexandre III mettant le pied sur la nuque de l'empereur Frédéric Barberousse, par suite de quoi ledit pape, pour récompenser Gênes de son appui, donne à la ville « l'empire des mers », et au doge la main de sa fille l'Adriatique, avec sa bénédiction pour dot.

Laissons Ciceron marmotter tout seul un moment, je ne veux vous dire que mon impression.

Non, jamais l'orgueil d'une nation ne s'est épanoui comme celui de Venise dans ce palais, où l'or, répandu à profusion, cesse d'être précieux par le voisinage des chefs-d'œuvre et des merveilles de peinture et de sculpture qu'il encadre partout, éta-

lées avec le peu d'économie qu'on mettrait à coller du papier peint à douze sous le rouleau, ou à badigeonner des murs à la chaux, — les plus splendides peintures du Titien, du Tintoret, de Véronèse, etc.

Des chefs-d'œuvre dans des encoignures ou dans des places obscures où on ne peut presque pas les voir, — mais on n'avait que des chefs-d'œuvre... que voulez-vous! et partout Venise glorieuse, triomphante, souveraine, divinisée, — donnant des chaînes ou les brisant, — protégeant ou renversant des trônes, — secouant ou abattant les rois et les califes, — rendant la justice aux nations, — punissant ou récompensant les empereurs, — recevant ou repoussant les supplications, — Venise tenant sa place dans les nuées au milieu des vertus, au milieu des dieux.

Partout les dépouilles des nations les plus lointaines, — partout les artistes les plus illustres, employés comme personne ne serait assez riche aujourd'hui pour faire travailler un vitrier, colleur de papier : — les plus grands peintres, les plus grands sculpteurs y ont dépensé leur vie entière.

Partout l'apothéose de Venise, — de Venise la puissante, la riche, la victorieuse, la terrible, l'implacable, la charmante . . . .

. . . .

Toute chose humaine a un envers; — la grandeur de Venise en a deux.

D'abord, celui qui est le sort naturel et inévitable de ces puissances fondées sur l'injustice, sur la force, sur la violence, le meurtre, l'incendie et les rapines. En un mot, ce qu'on appelle « la gloire des armes ».

Venise, donnée aux Autrichiens par Napoléon, dit le Grand; — puis, soixante ans plus tard, donnée au roi du Piémont par Napoléon, dit le Petit; Venise aujourd'hui devenue préfecture de deuxième classe, — ne vivant presque que des voyageurs que détroussent ses aubergistes, qu'importunent ses mendiants et qu'ennuient ses cicerons.

Les palais, autrefois regorgeant de richesses, ne conservant, malgré eux, que celles qui tiennent trop bien aux murailles, et ne peuvent se vendre, ce qui suffit pour les rendre encore magnifiques, et devenus presque tous des auberges ou des boutiques, deux entre autres achetés, restaurés, habités par de vieilles danseuses, — deux ou trois par des princes détrônés qui ont également fini leur rôle devant un public fatigué. — *Abyssus abyssum vocat*, — la ruine appelle la ruine.

A chaque instant, un mot évoque et vous fait voir un tableau qui n'est signé ni « Tiziano » ni « Tintoretto », mais est signé « Dieu », un tableau poignant, représentant soit de ces grandeurs qui ne montent que pour tomber de haut, de ces arcs de triomphe bâtis d'un mortier *gâché* avec le sang et les pleurs des peuples, et tombant en ruine dans une inondation de nouvelles larmes et d'un sang plus frais.

A chaque instant, un ciceron vous dit : « Voici le lion de Saint-Marc sur sa colonne; on l'avait emporté en France; puis on l'a rendu en 1815 à Venise... autrichienne.

» Ici était autre chose, sculpture ou tableau, que les Vénitiens avaient *pris* à Saint-Jean-d'Acre; — Bonaparte le leur a pris à son tour; — on l'a pris de nouveau à Paris, sous prétexte de le rapporter à Venise, mais ça s'est égaré en route; volé trois fois, ça a été filouté une quatrième.

» Voici le chef-d'œuvre du Titien, l'*Enlèvement d'Europe*, on l'a emporté à Paris, restauré, reverni, un peu gâté; — puis on l'a rapporté, quand ç'a été le tour de la France d'être vaincue et dépouillée. »

. . . .

Le second envers de la grandeur de Venise est contemporain de cette grandeur même, un peuple entier livré à la domination des chefs d'une prétendue république, par une misère entretenue, cultivée, — par une charité implacable et mesurée.

Une cruauté rendue nécessaire pour le maintien d'un pouvoir absurdement despotique : Le palais des Doges réuni aux prisons, aux cachots, aux lieux de torture et de supplices, par une sorte de sarcophage, de bière couverte, appelé *Pont des Soupirs* — sans oublier à l'entrée la fameuse *bouche* qui existe encore, sous la tête du lion qui est détruite, et où on jetait les dénonciations anonymes, de sorte que, par une affreuse « concentration » dont on ne trouverait l'analogie que dans nos usines modernes, — où le fer entre minerai et, sous l'influence d'un seul moteur, sort clef ou serrure, — la tyrannie d'un petit nombre s'exerçait à la mécanique ; — il n'y manquait que la vapeur.

Sans sortir, un ennemi politique ou particulier, un citoyen dangereux pour l'oligarchie vénitienne et son despotisme était dénoncé, jugé, emprisonné, torturé, *garrotté* (étranglé) et glissé par un trou dans une gondole qui allait le jeter dans l'Adriatique.

. . . .

Et on se demande de combien de misères se compose l'opulence de quelques-uns? et combien faut-il de faims inassouvies, pour que quelques-uns se donnent ces somptueux repas? — combien faut-il d'esclaves pour que quelques-uns soient puissants? — combien de meurtres et de crimes de tout genre pour que cette puissance dure quelque temps, avant de tomber à son tour?

J'étais petit enfant lorsque j'ai vu les revers de la France en 1815; néanmoins ce spectacle m'avait frappé, — et, à la fin de ma vie, il m'était infligé de voir la même histoire se reproduire après un intervalle prospère quoique agité.

Entre les deux désastres, j'ai eu le temps de voir dans l'histoire que c'était le sort commun et inexorable de cette « gloire » des conquérants, de cette « puissance » des gouvernements. — Il y a toujours, je ne parle que de l'Europe, que je connais, — il y a toujours une puissance dominante à qui tout réussit pendant une certaine époque, — et une puissance rivale qui s'élève pour la ruine de la première et qui deviendra pendant un certain laps de temps la puissance dominante à son tour, pour être à son tour écrasée par la puissance rivale; les autres États parient pour l'une ou pour l'autre.

— L'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Autriche, la Prusse, la France, ont joué successivement, et quelques-unes, la France surtout, à plusieurs reprises ces deux rôles. — C'est la Russie qui, en ce moment paraît se préparer à jouer contre la Prusse prépondérante, le rôle de la puissance rivale contre l'Allemagne; c'est un mouvement circulaire qui ne s'arrêtera que lorsque les peuples cesseront d'être assez bêtes pour permettre à leurs empereurs, rois, sultans, hospodars, czars, shahs ou présidents de décider de la paix ou de la guerre.

Ces grands conquérants, si chers aux nations, qu'ils laissent toujours ruinées, envahies, ravagées exsangues, — jouent le même rôle que les écuyers des cirques quand ils ont fait les cabrioles ordinaires, franchi les écharpes, crevé les cerceaux de papier, etc. : — ils accélèrent le galop du cheval sur lequel ils se tiennent debout, et le public applaudit ; — alors, poussés par l'ivresse des applaudissements et par la crainte de tomber, ce qui aurait lieu si le cheval s'arrêtait ou seulement ralentissait sa marche, ils le hâtent, le pressent, l'excitent de la voix et de la cravache. Le cheval et le cavalier sont penchés en dedans du cirque et ne sont maintenus que par l'extrême rapidité de la course.

— Quelque vertigineuse que soit cette course, si elle n'augmente pas encore de rapidité, le public, qui a d'abord applaudi, deviendra froid ; — le cavalier crie, piétine, zèbre son cheval dont les sabots frappent bruyamment la galerie de bois, — et toujours ainsi, — jusqu'à ce que l'écuyer tombe.

Prenez la comparaison, point par point, article par article, et vous verrez à quel point elle est juste.

VI

Les plombs. — Les puits. — Ce qui manque à Venise. — Rôle important que jouent un pot d'œillet et une vieille femme dans l'histoire de Venise. — La place Saint-Marc. — Le quai des Esclavons. — Deux mille cent quarante-neuf rues. — La chiesa dei Jesuiti. — Tableaux et chevaux revenus de Paris. — La guerre.

Certes, pour plusieurs raisons, mon voyage et mon séjour à Venise se classent au premier rang de mes plus charmants souvenirs, mais j'ai acquis de nouveau la conviction que les plus grandes merveilles des arts ne peuvent remplacer les richesses gratuites et vivantes de la nature; — la colonne la plus correcte, la plus hardie, faite du marbre le plus rare, sculptée, taillée, fouillée par le ciseau le plus habile, — excite de l'étonnement, de l'admiration, mais ne produit pas la sympathique sensation que cause un bel arbre vivant, avec son ombre

mouvante et fraîche, les nuances douces et harmonieuses de son feuillage, le bruit du vent dans ses branches, le bourdonnement des insectes et le chant des oiseaux auxquels il sert d'asile.

Aussi, mes chers enfants, malgré mon enchantement, je n'ai pas songé à vous plaindre, vous que j'ai laissés sous vos beaux marronniers.

Si j'étais emprisonné... — Dieu garde! comme disent les Provençaux; je suis capable de tous les crimes et de toutes les vertus pour éviter un pareil sort! — et que, par les grilles de ma prison, je ne dusse voir, pendant des mois, des années et peut-être toute ma vie, que ce qui pourrait être contenu dans le cadre de la fenêtre avare de ma prison, — certes, ce n'est pas le plus beau tableau du Titien ou de Paul Véronèse ou de Rubens; — ce n'est pas la plus belle statue de marbre de Praxitèle ou de Canova; — ce n'est pas le plus splendide bas-relief de n'importe qui, que je voudrais avoir devant les yeux: — ce serait un peu de mer, un peu de ciel, deux ou trois arbres sur le fond bleu; — si je ne devais voir qu'un morceau de muraille, ce ne serait pas une de ces murailles de marbre, si richement, si merveilleusement couvertes des chefs-d'œuvre de la

sculpture si communs ici, que je demanderais à la Providence, ce serait un vieux pan de mur ruiné, dans les fentes duquel végéteraient et fleuriraient des giroflées jaunes, des mufliers rouges, quelques pariétaires, quelques iris violets, quelques fougères, quelques mousses, quelques hépatiques, — sur les pierres usées duquel courraient et disparaîtraient des lézards, — où l'abeille maçonne et sa brillante ennemie, sa scintillante parasite *la chrysis*, à l'abdomen de rubis, au corselet d'émeraude, viendraient en bourdonnant faire leur nid.

Ici tout est en marbre, en or et en couleur — comme tout était en or pour le roi Midas ; — mais les ruines, et ce ne sont pas les ruines qui manquent, ne reçoivent pas du lierre, des ronces, des fleurs sauvages, cette dernière beauté et cette seconde jeunesse qui donnent tant de charme mélancolique aux ruines des autres pays.

Du marbre, du marbre, toujours du marbre, toujours des pierres revêtant, il est vrai, les formes les plus magnifiques, les plus splendides.

Ainsi — trois ou quatre fois entre deux palais — dans une de ces étroites et rares *calles* qui descendent sur les canaux et coupent de loin en loin, cette muraille, cette falaise de marbres et de chefs-

d'œuvre, — il arrive qu'une vieille vigne se hisse sur les deux palais qu'elle sépare et étend entre eux une tente verte, une tonnelle carrée; — c'est alors un spectacle ravissant, attendrissant, qui fait oublier pour un instant les murailles de marbre de droite et de gauche qui lui servent d'appui.

Il y a aussi dans le *Canal grande* — un ou deux petits jardins séparant deux palais; il semble qu'on doit mieux respirer dans ces palais, et que, avec cette verdure, ces quelques arbres et ces quelques fleurs doivent s'épanouir des pensées riantes et heureuses, inconnues dans les autres demeures.

Si parfois quelques pots d'œillets cramoisis se montrent à une des fenêtres ogivales, on s'arrête involontairement devant le palais auquel appartient cette fenêtre, et le pot d'œillets a le premier et le dernier regard. — On dit bonjour à la fleur, comme si elle était la maîtresse et la reine du logis; — on examine avec curiosité et admiration la splendide demeure, puis on dit adieu à la fleur.

A propos de pots d'œillets, — il y a ici une vieille histoire dans laquelle un pot d'œillet joue un très-grand et très-noble rôle; je voudrais voir ce pot d'œillet reproduit entre les magnifiques portraits des doges du palais Ducal; — néanmoins

l'histoire et les arts ne l'ont pas oublié. En 1310, Boëmond Tiepolo, à la tête de ses complices, allait s'emparer du palais Ducal et jeter le grand Conseil par les fenêtres, comme fit le premier Bonaparte du conseil des Cinq-Cents à Saint-Cloud; — ce qui eût été plus grave, à cause de la différence de hauteur des édifices; — les membres du conseil des Cinq-Cents en furent quittes pour la peur et pour quelques contusions, — où la faveur impériale appliqua plus tard le cataplasme de ses faveurs.

Une vieille femme jeta un pot d'œillet sur la tête du futur tyran et le tua net; — c'était, sous une autre forme, le *Quousque tandem!* de l'orateur romain; — le pot d'œillet de la vieille, comme l'éloquence de Cicéron, délivra la ville de l'entreprise d'un factieux; mais l'un et l'autre, le pot d'œillet de la vieille et la parole du consul ne firent qu'ajourner la servitude de la patrie. — César prit la suite des affaires de Catilina, — et, après la mort de Tiepolo, on institua le conseil des Dix.

En passant sous la voûte de la grande horloge de la place Saint-Marc et entrant dans la *calle Merceries* on trouve une seconde voûte qui conduit dans la rue *Sotto-Portico-del-Capello;* en face de cette voûte, au milieu des dalles qui pavent la rue *Merceries* —

est incrusté un petit carré de marbre blanc, — c'est la place précise où Tiepolo fut tué. Sur la façade du bâtiment sous lequel on passe, est un grand tableau de marbre sculpté plus qu'en demi-relief; on y voit, de grandeur naturelle, la fenêtre, la vieille femme et le pot qui tombe.

Plus loin, au milieu d'un *campo*, un socle de marbre surmonté d'un grand mât; — sur ce socle est inscrite la date de 1310 avec la figure de saint Marc; — c'est là que les conspirateurs se replièrent emportant le cadavre de leur chef, puis se dispersèrent.

Il y a au palais Pappadopoli un très-beau jardin, — un autre plus grand, appelé Jardin public, — mais tous deux assez loin du centre de la ville — et semblant n'en pas faire partie; — je ne parle pas du Jardin botanique, qui est misérable.

Sur le quai des Esclavons — près du palais des Doges — est encore un jardin médiocrement grand; — il serait à souhaiter que les arbres se hâtassent de croître pour cacher le plus laid, le plus plat, le plus bête, je ne dirai pas monument; — le mot de bâtiment, de bâtisse peint mieux la chose, — sottement, insolemment élevé à côté des plus magnifiques chefs-d'œuvre de l'art, et devant eux — c'est le

palais Royal!..... mais je viens d'en faire le tour, et j'ai découvert que cette ignoble façade est le derrière d'un de ces beaux palais qui forment trois des côtés de la place Saint-Marc; mais alors ce derrière a encore le tort de faire face — et de faire face au *Canal grande* en rang avec les plus splendides monuments; — c'est le danger de faire le tour des choses, on s'expose à en voir... l'envers; — mais c'est qu'aussi les très-belles choses n'ont pas ou ne devraient pas avoir... d'envers.

Il est évident que les Vénitiens, peuple marchand, — et hommes de plaisir, — n'aimaient ni les jardins ni les arbres; — en 1810, les Français ont planté ce jardin public dont j'ai parlé, il est désert, — on ne se repose, on ne se promène que sur la place Saint-Marc.

Il ne manque pas de places, qui pourraient en être décorées et égayées; — ces canaux dans lesquels sont bâtis les palais, entourent une centaine de petites îles reliées par des ponts; — derrière les palais sont des rues très-étroites et des places (campi) quelquefois d'une certaine étendue; — par exemple, la place San-Stefano, où est l'église de ce nom; — et tout à côté de la place, il campo San-Maurizio, — sur lequel sont une église et une grande citerne

au milieu ; — également le campo *Dietro la chiesa dei Santi Apostoli;* — la place derrière l'église des très-Saints-Apôtres.

La place Saint-Marc, — qui est un très-vaste parallélogramme, — entouré de trois côtés par des galeries couvertes comme le Palais-Royal de Paris, — pourrait remplacer une partie de ses dalles par des arbres, des fleurs, des ombrages et des parfums.

A propos de la place San-Maurizio, j'ai noté que, dans le dédale inextricable pour un étranger de ces deux mille cent quarante-neuf petites rues, toutes à peu près semblables, contournées, croisées, enchevêtrées pour aboutir toutes à un des trois cent soixante-sept ponts, — on a pris quelques précautions ingénieuses : on a tendu quelques fils d'Ariane, semé quelques cailloux du petit Poucet; — ainsi on peut aller sans risquer de s'égarer du pont du Rialto, centre de Venise, jusqu'au débarcadère du chemin de fer, qui en est éloigné d'à peu près trois quarts d'heure, en suivant à travers les rues, les *colle*, les *campi*, les *salizzade*, les *rami*, les *rughe*, les *rughette*, deux lignes de marbre blanc, incrustées dans les dalles des anciennes voies et dans l'asphalte des voies nouvelles; — en passant par le nouveau

Corso Victor Emmanuel, large voie bordée presque entièrement de maisons neuves, sans un arbre.

D'autres chemins sont indiqués par la figure carrée ou ovale ou oblongue des dalles, recouvrant le sol avec une forme identique pendant l'espace qui conduit d'un point à un autre.

Un des soins pris pour se conduire dans cette forêt vierge de vieux palais, de vieilles maisons et de canaux, — est une inscription multiple assez fréquente, par exemple, et, pour n'en citer qu'une, on lit en gros caractères sur une muraille de la place Saint-Maurice :

« *Sestiere* (quartier) *di San-Marco ; — parrocchia* (paroisse) *di San-Stefano ; — campo San-Maurizio.* »

On peut parcourir entièrement Venise et aller partout ; — mais avec de grands détours et des zigzags vertiginieux ; — soit à pied par les rues, — soit en gondole par les canaux : — toute maison dont la façade est sur l'eau, ou mieux sort de l'eau, repose et a une sortie derrière une *calle*, un *campo*, une *salizzada* ; tout bâtiment dont la façade est sur une *calle*, une *salizzada*, une *ruga*, un *campo*, etc., — a derrière une sortie sur un canal. Il y a quelques exceptions, depuis qu'on a comblé quelques canaux transformés en *rio terra*, canal de terre.

Le trajet par eau est presque toujours plus certain et plus court; — parce que, je le répète, deux mille cent quarante-neuf rues, ne peuvent aboutir toutes à trois ou quatre cents ponts, sans se traverser, se croiser, s'embrouiller; — les ponts sont tous formés d'une ou plusieurs arches élevées pour que les gondoles et aussi les bateaux chargés, qui font tous les transports dans une ville sans voitures d'aucun genre, puissent y passer librement; — on franchit donc ces ponts au moyen d'escaliers d'une pente plus ou moins douce.

Du reste, à Venise, pas de bruit, pas de poussière, pas de boue, peu de vent.

Un peuple gai, bienveillant, complaisant; — si vous demandez un chemin, et cela arrive fréquemment, à cause des chances de se perdre par les voies de terre, — non-seulement on vous l'indique avec obligeance, mais très-souvent on vous conduit assez loin pour que vous ne puissiez plus vous tromper de quelque temps; — et cela sans aucune idée d'une récompense qu'on refuse presque toujours en souriant si vous l'offrez; — on est d'un bon naturel, et on n'a rien à faire.

Dans les villes comme Gênes, comme Venise, etc., pleines de monuments, de merveilles artistiques

éparpillées, enfouies, cachées partout, — ce n'est pas un malheur de s'égarer; — pour mon compte, c'est ma façon habituelle, je l'ai déjà dit, de les visiter; — ce n'est pas, je l'avouerai cependant, tout à fait un choix, c'est une résignation; — je m'oriente très-bien dans une campagne, à la mer, dans une forêt; — je m'égare très-facilement dans une ville; — il faut tâcher de nous arranger nous-mêmes et de profiter de nos vices et de nos infirmités; car ce sont presque toujours les autres qui profitent de nos qualités et de nos forces, et les exploitent à leur bénéfice.

Or, en s'égarant, on rencontre, sans le faire exprès, un certain nombre de rues, de places où on ne va jamais, parce qu'elles ne conduisent nulle part; on fait des découvertes intéressantes, — on échappe au programme banal des cicerons — et on gagne un rude appétit pour le déjeuner.

A Venise, il y a peu de moines, — par opposition à Gênes, où on en rencontre des noirs, des gris, des blancs, des bruns, des bleu de ciel, etc.

Il n'y a plus de jésuites en Italie, — mais leur nom subsiste encore dans plus d'un endroit; — ainsi, pour arriver à *la chiesa dei Gesuiti*, on passe par *il ponte dei Gesuiti*, — et c'est sur le

campo dei Gesuiti que s'élève l'église des Jésuites, à côté d'un ancien couvent des Jésuites transformé en caserne et qui s'appelle *caserma dei Gesuiti.* »

C'est une église de fantaisie, — une église bibelot ; — toute l'église, en y comprenant les colonnes, est tendue en damas vert et blanc, mais non pas en damas de soie, elle est tendue en damas de marbre, mosaïque de marbre blanc et de marbre vert très-adroitement, très-habilement et surtout très-chèrement exécutée, et scrupuleusement imitée jusqu'à tromper les yeux qui, pour le compte des miens, ne sont cependant pas mauvais, et ont demandé trois ou quatre fois le secours, la vérification et le contrôle de la main.

Devant le maître-autel, un immense tapis étendu déroule ses plis jusqu'au bas des dernières marches ; — cette tapisserie de damas vert et jaune est également une surprenante mosaïque de marbre vert antique et de marbre jaune de Sienne, se détachant sur le marbre blanc des marches de l'autel.

La chaire est enveloppée de grands rideaux du même damas de marbre blanc et vert, — rideaux formant des plis élégamment soyeux.

Une chapelle à gauche en entrant, au-dessus du portrait de saint Ignace de Loyola, — présente une

statue de marbre blanc de la Vierge-Mère, dont la robe collante révèle et exhibe toutes les formes, tous les détails du corps avec plus de précision, de franchise et de nudité qu'il ne semble convenir à une vierge tant soit peu chaste et honnête.

Dans le chœur est, sous une dalle de marbre, le tombeau du dernier doge de Venise, — Manin, — qu'il ne faut pas confondre avec le chef de la république momentanée de 1848; — les nations ont parfois leurs moments lucides. Manin, le chef républicain, portait le même nom que le dernier doge, mais n'était pas, dit-on, de la même famille : — le doge est mort, bienfaiteur de l'église des Jésuites, à laquelle on assure qu'il a donné plus de cent mille ducats; — il avait bien droit à cette tombe et à l'inscription d'un latin assez suspect et embrouillé.

ÆTERNITATI SUÆ MANIN CINERES.

Au-dessus d'un des autels est un tableau, — *l'Assomption* de Tintoret, — c'est un de ceux qui ont habité quelque temps Paris.

A ce propos, sur l'église Saint-Marc, on voit les quatre fameux chevaux qui, eux aussi, ont fait un séjour à Paris sur l'arc de triomphe du Carrousel.

« Ce qui vient par le tambour s'en retourne également par le tambour. »

Ces très-médiocres chevaux de bronze fondus, croit-on, à Corinthe, avaient orné des arcs de triomphe de Trajan et de Néron à Rome, ils avaient ensuite été transportés par Constantin à Byzance, — les Vénitiens les avaient enlevés de Constantinople et les avaient apportés sur la place Saint-Marc. A cette époque de leur histoire, où on comparait Venise à la demeure d'un forban retiré des affaires, — Napoléon Ier les prit et les mit sur l'arc du Carrousel; puis, en 1815, les Autrichiens les rapportèrent à Venise.

Peu de chevaux vivants ont fait autant de chemin.

Disons tout bas et entre nous que, après un séjour de trois semaines à Venise, — il n'y a plus guère moyen pour un Français de parler de nos pendules enlevées avec tant d'ardeur par les Prussiens.

La guerre est la guerre, c'est-à-dire le triomphe bête et criminel sur l'humanité, sur la justice, sur la raison, de la force accompagnée du meurtre, de la rapine, du viol, de l'incendie, de la destruction des moissons, le déchaînement des plus mauvaises passions sous des noms honnêtes, etc., etc. — Il

faut reporter notre colère et notre indignation sur le crime des rois, princes, etc., dont toute l'éducation consiste dans l'étude de l'homicide érigé en science, et sur la bêtise du peuple, qui les admire juchés sur un piédestal fait de ses propres ossements.

A Saint-Marc, sous la galerie couverte devant l'église et en faisant partie, des dalles de marbre rouge ont conservé la place précise, juste où Barberousse à genoux devant Alexandre III assis, — sentit le pied du pontife sur sa nuque impériale ; — c'est un monument curieux du bon vieux temps du pouvoir temporel, si regretté par les papes, et si respecté par M. Thiers.

Sur deux colonnes de granit, enlevées par les Vénitiens à l'Archipel, en 1127, on voit la statue du saint qui, le premier, présida aux destinées de la République et qui fut remplacé plus tard par saint Marc ; — je n'ai pu obtenir des renseignements sur cette révolution ; saint Théodore, qui est représenté debout sur un crocodile, se montra-t-il incapable ou ambitieux, ou donna-t-il sa démission par suite des dégoûts que lui auraient donnés les Vénitiens ? Saint-Marc l'a-t-il supplanté par quelques intrigues au ciel ou sur la terre ?

Sur la seconde colonne, est le lion ailé de saint Marc.

Ce lion ailé a été transporté à Paris, où on l'a vu sur l'esplanade des Invalides, et est revenu à Venise en 1815.

Ciceron m'a dit : « Un avantage que j'ai sur les cicerons de place, c'est que je me suis appliqué avec succès à l'étude de la langue française. — C'est aujourd'hui la *feste* de saint Antoine de Padoue, c'est lui qui nous a *librés du cholère.* » Allons voir un peu une ou deux églises.

VII

Chiesa Santa-Maria gloriosa dei Frari. — La musique. — Pavée de grands hommes. — Qu'il n'est pas commode aujourd'hui d'être Vénitien. — *Chiesa Santa-Maria dei Scalzi.* — La *transverbération* de sainte Thérèse. — Comment je serais devenu riche, si j'avais eu de l'argent. — Bizarreries financières.

Nous voici partis pour la *chiesa Santa-Maria gloriosa dei Frari*; — c'est une immense église de brique au dehors, mais une des plus riches au dedans.

Je tombe bien, on y chante un opéra.

Au milieu de l'église, sur une dizaine de rangs, placés en amphithéâtre, de magnifiques stalles de bois chargées de sculptures et de mosaïques où sont pressés des fidèles de toutes les classes, pauvres et riches, hommes, femmes, vieillards et enfants; — au-dessus des stalles un orgue, un orchestre

nombreux de musiciens et un nombre suffisant de chanteurs premiers sujets et chœurs.

Comme je prends place dans une des stalles, le ténor chante un air de bravoure, puis les chœurs reprennent et sont suivis par un air que chante une basse profonde très-remarquable; — la musique s'arrête alors, et à un autel placé loin de là, les prêtres murmurent et susurrent des paroles latines qui paraissent bien maigres, après l'orchestre et les chœurs, et qu'on entend à peine; c'est, dit-on, l'Évangile.

Après l'Évangile, la musique toujours excellente reprend et est devenue beaucoup plus dansante; — je suis sûr que les pieds d'une jolie Vénitienne, qui est en face de moi, s'agitent sous sa jupe; — je sens, en la regardant, cette sensation que doit, je suppose, éprouver un jeune danseur qui se dit : « Je vais l'inviter pour la première valse, pourvu, mon Dieu! qu'elle ne soit pas engagée! La responsabilité de cette sensation, peut-être moins religieuse qu'il ne convient, doit retomber entièrement sur la musique; — car, par moments, elle inspire des sentiments d'une tout autre nature.

Ces grandes fêtes de musique, d'encens, de magnificence des arts, la richesse des costumes des

prêtres du pauvre Jésus; — tout cela qui est ici et était autrefois un peu bizarre partout, était en même temps un grand luxe pour le peuple et l'entretenait en joie; — les dimanches et tous les jours de fête, il trouvait à sa disposition des plaisirs d'un ordre si élevé, des récréations si nobles et si touchantes que les plus riches et les plus puissants n'avaient rien de plus et rien au delà; — que ce soit, dans la forme, quelque peu païen, je ne chicane pas pour cela; — car c'est la manie du dogme, des distinctions puériles, des questions de boutique des prêtres, qui ont beaucoup contribué à écarter le peuple de l'église; — les anciens comprenaient aussi la nécessité des spectacles et des fêtes pour le peuple; — *panem et circenses*, du pain et des spectacles, disaient les Romains, et une loi des Athéniens édictait la peine de mort contre quiconque proposerait de détourner pour un autre usage les fonds destinés aux jeux et aux théâtres; — le plaisir, c'était sacré; — le système des *virements* financiers n'était pas encore inventé.

Il faut absolument remplacer cela, qui paraît mort, et imaginer des spectacles gratuits et de belles fêtes pour le peuple, — qui n'a plus aujourd'hui que les plaisirs abrutissants et empoisonnés du ca-

baret, de la pipe et de l'éloquence des tribuns de brasserie.

C'est Catherine de Médicis, je crois, qui disait : « Il faut, avant tout, tenir le peuple de Paris joyeux. »

L'accompagnement de la musique était certes pour quelque chose dans l'émotion que m'a causée le monument, le temple élevé au grand sculpteur Canova, par une souscription à laquelle le monde entier a pris part. Ces temples italiens — très-païens — sont remplis de tombeaux et de monuments et de petits temples des demi-dieux et des héros ; — Dieu n'y a qu'une place mesurée et chicanée. Partout dans les églises, on marche sur des guerriers fameux, des marins célèbres, des artistes illustres ; — partout leur forme humaine consacrée, immortalisée par le pinceau, par le ciseau ; — partout leur forme intelligente et élevée, représentée par leurs œuvres répandues à profusion.

Certes, il n'est pas commode d'être Vénitien aujourd'hui ; — dans cette ville où les grandes figures des héros et des hommes de génie, loin de disparaître comme dans les autres pays, — sont restées debout, multipliées par les chefs-d'œuvre des arts ; — et forment un grand peuple de marbre

— parmi lequel on passe tout petit au risque d'être brisé si on les coudoyait.

. . . .

N'oublions pas à Venise une jolie église rocaille, pompadour; — église boudoir, — *Santa-Maria dei Scalzi*, — où les peintures semblent être de Watteau, et les sculptures de Pradier, — où la Vierge ressemble à Vénus, — où les anges sont des Amours et les saintes de charmantes divinités païennes.

Il y a surtout un groupe en marbre où l'on voit l'ange *transverbérant* le cœur de la sainte.

Mais il faut peut-être à quelques lecteurs expliquer ou plutôt faire expliquer par la sainte elle-même, ce que fut cette « transverbération » dont l'Église a fait une fête.

« Un ange, dit-elle, d'une beauté merveilleuse, avait dans la main un dard qui était d'or, et qui me paraissait avoir à l'extrémité un peu de feu; il me sembla qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur et que toutes les fois qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles et me laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu me faisait jeter des cris; mais des cris mêlés d'une si extrême joie, que je ne pouvais desirer d'être délivrée d'une douleur si agréable. »

Jamais femme n'a été représentée dans une pareille extase ; c'est un vrai chef-d'œuvre de maître, — et la fameuse femme... étendue... désignée... après coup, comme... « piquée par un serpent », et en ayant l'air bien aise, par ordre de l'autorité, exposée il y a une vingt-cinquaine d'années par le sculpteur Clesinger, gendre de madame Sand, est à côté de la sainte Thérèse de l'église *Santa-Maria dei Scalzi*, une personne calme, froide, paisible et tout à fait bienséante.

A Venise, quand j'y suis arrivé, il y a quelques jours, notre pièce d'or française de vingt francs était prise par les changeurs, par les marchands et les aubergistes pour vingt-trois francs cinquante centimes, — à tel point que j'ai regretté que des raisons particulières, sur lesquelles je n'ai pas à donner de détails, m'aient empêché d'en avoir apporté une grande quantité.

Eh bien, quand j'allais à la poste affranchir des lettres, si je donnais une pièce d'or, les commis ne l'acceptaient que pour vingt francs et me rendaient en outre l'appoint en papier.

A la douane, c'est encore mieux, on ne reçoit pas du tout les billets de la Banque nationale d'Italie; — on semble ne pas savoir ce que c'est que

ces chiffons de papier, et on sourit en les repoussant d'une main dédaigneuse, quand vous en présentez en paiement.

Il me semble que les aubergistes suffisent pour détrousser les voyageurs, et que les gouvernements pourraient se dispenser de s'en mêler.

Je dois signaler également une industrie que j'ai pu observer à Vérone, — je ne parle pas de l'ennui des petites banques italiennes locales, dont le papier n'a cours que entre les murailles de telle ou telle ville et n'a plus aucune valeur, si vous en recevez et en emportez par mégarde.

Je veux parler d'un seigneur *Gasparo Menzago*, négociant à Vérone, — qui a imaginé de frapper monnaie et d'imprimer à son propre bénéfice de petits carrés de papier au milieu desquels il lui a plu d'écrire :

CENTESIMI CINQUANTA

En remplaçant, il est vrai, au-dessus, les mots *banca nazionale* ou *banca del popolo*, par son propre et privé nom de GASPARO MENZAGO, mais en donnant néanmoins à son petit carré de papier, grâce aux ornements et à tous les accessoires, l'aspect et la figure des billets de cinquante centimes de la Banque italienne.

Je veux croire que M. Gasparo Menzago est un honnête homme qui veut et qui peut rembourser ses assignats dans certaines circonstances déterminées, et que ses concitoyens de Vérone se font un plaisir de les accepter comme monnaie courante; — mais que doit faire un étranger, un *straniero*, un *forestiere*, comme moi, traversant Vérone, et recevant quelques-uns de ces petits papiers parmi d'autres à peu près de même figure? A Venise même, qui est à côté de Vérone, on ne sait ce que signifient ces papiers et les mendiants ne les accepteraient pas.

VIII

Arona. — Le lac Majeur. — La vraie richesse. — *Isola Bella.* — Bonaparte et un courrier. — Crime d'un Anglais. — Venise. — Palais et jardin *Papadopoli.* — Petites industries vénitiennes. — Le pirate mendiant. — Souvenir de Suisse. — Le château de Chilon. — Les *gens bien.*

Arona, — le lac Majeur.

Quittant pour un jour Milan et ses splendeurs, — je suis allé à Arona voir le lac Majeur.

Je traverse d'immenses plaines couvertes de nappes de blé, — de maïs, — de vignes.

Ah! voilà la vraie richesse!

Ne croyez pas que je fasse ici une phrase de poëte; — il est incontestable, n'est-ce pas? que, si vous supprimiez les fruits de la terre, tous ses habitants mourraient même sur des tas d'or; — l'or, ça ne se mange pas, ce n'est qu'une convention et

une représentation des vraies richesses; — tous les jours vous vous efforcez de multiplier la représentation convenue, et vous ne vous occupez pas de la chose elle-même, ou vous la traitez avec un dédain imbécile; — un avertissement sévère a été cependant donné pendant le siége de Paris, lorsqu'un lingot de beurre causa autour d'une boutique un concours dix fois plus nombreux, dix fois plus attentif et cent fois plus envieux que n'avait fait le lingot d'or de quatre cent mille francs mis en loterie il y a quelque vingt ans.

Je l'ai déjà répété plusieurs fois sous diverses formes : il se fait en ce moment une immense révolution sociale.

La puissance des rois et des prêtres réunis a, pendant des siècles, persuadé ou imposé à la grande majorité des hommes de boire de la petite bière et même de l'eau, — pour qu'eux et la minorité qu'ils s'étaient alliée pussent boire de la bière double.

Aujourd'hui, tout le monde prétend boire de la bière double, et il n'y a au monde ni assez d'orge, ni assez de houblon.

Il faut donc accroître la somme de houblon et d'orge, — ou se battre et se massacrer, — ce qu'on semble préférer, — parmi les bouteilles insuffisantes

de bière double dont on cassera encore une partie dans le combat.

Et, pour parler sans figure, — faites des questions sur les marchés, et vous saurez que beaucoup d'ouvriers achètent les plus belles volailles, les meilleures pièces de viande, — sauf à se priver ou à jeuner quand ils n'ont pas d'ouvrage, et conséquemment pas d'argent; toute épargne est pour la plupart devenue impossible. — Beaucoup de mets et de denrées, qui suffisaient lorsqu'une classe restreinte les consommait, sont loin de suffire aujourd'hui que tout le monde les veut.

La France est loin de produire ce qu'elle peut produire, — c'est là que doit être la pensée des hommes sérieux, — c'est là et là seulement qu'est la grande politique, — hors de cela, il n'y a qu'expédients et atermoiement.

Il faut que l'agriculture soit un bon métier et un métier honoré, comme le seul qui puisse se passer de tous les autres, et le seul dont on ne puisse se passer.

Cessez de remplir les villes de paysans dégoûtés et découragés, — et n'oubliez pas ce que j'ai dit encore plus d'une fois et ce qui n'a pu être contesté : — le paysan, devenu ouvrier des villes, est à la fois

un producteur de moins, et doit être compté comme trois consommateurs de plus.

Je n'en citerai qu'un exemple.

Je prends pour travailler au jardin un jeune montagnard de la Briga; — pour établir ses gages, je fais observer à son père que je le nourrirai.

— La nourriture, dit le père, qu'est-ce que c'est que ça? *mezza moutta* (quatre sous) par jour. Ne comptons pas la nourriture.

Eh bien, quatre mois après, mon garçon s'en allait parce qu'il ne voulait pas accepter un franc cinquante centimes par jour par-dessus ses gages pour se nourrir lui-même.

Me voici à Arona, — voici le lac; — c'est splendide et charmant! une eau limpide, calme, profonde, entourée d'un triple rang de montagnes.

Le premier rang, vertes comme des émeraudes et couvertes de magnifiques châtaigniers.

Le second rang, très-éloigné, qui paraît entre les cimes des premières, — grises ou lilas, effet de pastel, tout à fait invraisemblable; un rêve ou un caprice de peintre. — Au-dessus, les sommets du troisième rang, couverts de neige. — On comprend facilement quelle variété de couleurs, de tons, de nuances, se succèdent sans cesse sur un paysage

ainsi disposé, selon que le ciel est pur ou nuageux, selon que le soleil éclaire d'aplomb à midi, ou par des rayons obliques le matin et le soir; — l'eau du lac est d'un vert glauque particulier qui n'est la couleur ni de l'Océan ni de la Méditerranée, — quand il souffle un peu de vent, le sommet des vagues ou des rides est vert, et le fond est bleu.

Partout la végétation est variée et vigoureuse, — la façon dont est cultivée la vigne, élevée d'abord à une hauteur de deux ou trois mètres, puis étalée sur des perches horizontales, forme des berceaux et des tonnelles où on peut marcher à l'ombre, sous les pampres, pendant des journées entières, — j'ai rarement entendu autant d'oiseaux.

Naturellement je suis allé voir l'*Isola Bella;* — du haut de la dernière terrasse, la vue s'étend circulairement sur tout le lac et sa triple enceinte de montagnes. C'est un des plus ravissants panoramas qu'il soit possible d'imaginer; — mais, après l'avoir vu, il faudrait remonter en bateau et s'en retourner. — Malheureusement, des guides vous conduisent et vous font voir en détail et le château et les jardins.

On assiste à une lutte entre la nature vigoureuse, poétique, exubérante, et le mauvais goût le plus

acharné, — et malheureusement c'est la nature qui est vaincue ; — on ne se figurerait pas, sans l'avoir vu, de quelle réunion de mesquines et ridicules inventions les anciens propriétaires ont gâté ce site charmant, — avec des frais immenses. — L'*Isola Bella* fait précisément l'effet d'un de ces gâteaux de Savoie ornés que fabriquent les pâtissiers pour les fêtes des petits bourgeois aisés, avec des compartiments de bonbons et de confitures et un chiffre entrelacé au sommet.

La nature s'est, il est vrai, bravement défendue, et sur certains points a remporté de petits avantages partiels.

Quelques arbres magnifiques se sont élevés clandestinement et ont pris traîtreusement tout leur développement, — des cèdres, des *araucaria*, — un *wellingtonia*, — un bois entier de beaux *magnolias*, — dont un *magnolia fuscata*, dont la fleur exhale une exquise odeur de melon ; de beaux espaliers de citronniers et d'orangers de Chine, — quelques chênes-liéges, quelques pins de très-haute taille ; — des lierres énormes, nés dans les fentes des murailles retombent en immenses nappes sur des grottes humides tapissées de fougères, — et surtout d'*adiantus veneris*, c'est-à-dire de petits ra-

meaux d'un noir vernissé, comme le *bambusa nigra*, mais fins comme des cheveux, avec des feuilles étalées d'un vert brillant.

Mais avec quelle cruauté le mauvais goût s'est vengé avec des grottes de petits cailloux et de petits coquillages, — avec des ronds, des ovales, des carrés, bordés et découpés par des sables de couleurs variées, dans le jardin!

N'oublions pas, dans les triomphes trop rares de la nature, le plus grand laurier que j'aie jamais vu, — il est gros, haut et large comme un grand chêne. — On dit que Bonaparte logeant dans le palais, quelques jours avant la bataille de Marengo, s'amusa à graver sur un des deux troncs de ce bel arbre le mot *battaglia;* — un Anglais a, dit-on, enlevé cette partie de l'écorce et amené l'état de dépérissement où l'arbre est aujourd'hui.

Venise.

J'ai parlé déjà de la misère, — calme il est vrai et assez gaie, — où vivent presque la moitié des Vénitiens; il faut dire aussi qu'il existe encore à Venise quelques familles — peu nombreuses, il est vrai, — excessivement riches; — j'ai visité deux

palais : — l'un « Papadopoli » appartenant à une famille grecque, et contenant, ce qui est une rareté ici, — un très-beau jardin, très-bien planté et dessiné et très-soigneusement entretenu. — Il est question d'une douzaine de millions pour le moins gagnés par le dernier mort de cette famille et laissés à ses enfants.

L'autre est le palais Giovanelli, dans lequel j'ai trouvé tout le luxe moderne, ajouté à la magnificence antique.

Ciceron m'a dit du possesseur de ce palais : « Il va quelquefois à Rome ; eh bien, de Venise à Rome, il couche toutes les nuits dans un palais qui lui appartient.

Les églises sont les principales souricières où les mendiants et mendiantes attendent les voyageurs ; — la mendicité, m'assure Ciceron, est interdite : — est-ce à cette défense, est-ce à une sorte de dignité que l'on doit l'invention de certaines petites industries innocentes, dont celle des cicerons est sans contredit la plus noble et la première?

Lorsque vous accostez un quai (*fondamenta*) ou une rue (*calle*), les deux extrémités de la gondole très-relevées, et prenant le tiers de sa longueur, ne touchent pas l'eau et, s'avançant au-dessus du sol,

vous permettent de descendre et de remonter facilement; — mais vous voyez se hâter, le plus souvent, un vieillard, armé d'un bâton terminé par un crochet, il saisit le bord de la gondole comme pour l'attirer et la fixer à terre; — puis vous salue et tend son bonnet, — rien de si juste que de récompenser par un ou deux sous, dont ils paraissent très-satisfaits, cette apparence de service, lorsqu'elle vous est rendue, comme presque toujours, par des vieillards hors d'état de travailler; — mais je me montre inflexible quand ce sont des jeunes hommes ou des enfants qui exploitent cet empressement inutile.

Il y a un mendiant, — boiteux, il est vrai, — qui a trouvé un moyen ingénieux d'atteindre ses bienfaiteurs hésitants ou rebelles; — il a sa gondole qu'il conduit lui-même, — et il vous donne tranquillement et obstinément « la chasse » comme les corsaires ou les pirates, — de préférence sur le *Canal grande*, depuis l'église *della Salute* jusqu'au pont du *Rialto*.

Quelques femmes, presque toujours jeunes, et mises avec un soin un peu affecté, — portent dans des corbeilles, non pas des bouquets, mais des brins de fleurs qu'elles offrent aux hommes, en se rappor-

tant pour le prix à la générosité et à la *gentilezza* de leurs clients.

Je prenais d'abord pour une industrie presque aussi suspecte celle des marchands de *candis ;* mais on m'a dit que ce sont simplement des négociants, fabricants, des confiseurs en chambre et ambulants ; de vrais messieurs, ayant l'air de notaires, vêtus d'une redingote, portant sur un petit panier des fruits candits, glacés au sucre, etc.

Revenons un moment au palais des Doges ; — je crois que les *plombs* ont été surfaits ; — ce sont des mansardes comme beaucoup d'autres ; — on voit les lagunes et la mer à travers les grilles ; il peut y faire chaud d'une façon très-incommode l'été, pourtant c'est aéré ; et, m'y trouvant à onze heures du matin, je ne m'y sentais nullement incommodé ; — cependant ce n'est que le mois de juin, et la saison est plus froide que d'ordinaire, il faudrait voir juillet et août... et y être renfermé.

Ciceron proteste contre les exagérations des écrivains à ce sujet : — « Ce sont des scrittures, signor ; il ne faut pas écouter les scrittures des scritteurs. »

Je ne sais s'il trouve plus difficile de justifier ou de défendre les prisons souterraines « les puits», ou s'il y a là un privilége qu'il ne peut ou ne

veut pas enfreindre, mais il ne me conduit que jusqu'à la porte de ces prisons et me confie à un geôlier; — geôlier *in partibus*, car ses prisons sont vides et sont remplacées par d'autres, placées, je crois, dans un autre quartier. — Ciceron me dit à l'oreille qu'il est dû à ce personnage « une bonne main ».

Là, on allume des torches — et... on descend.

Le premier *puits* était réservé aux condamnés, qui n'avaient fait que des crimes ; aux simples assassins, incendiaires, voleurs, faux monnayeurs, etc.

Les condamnés politiques, c'est-à-dire les ennemis dangereux pour les maîtres, étaient descendus dans des puits creusés au-dessous des premiers.

Un corridor est éclairé (?) de loin en loin par une fenêtre dont la lumière et l'air avares sont encore diminués par l'épaisseur des grilles ; — dans ce corridor sont les cachots qui n'ont pas du tout de lumière — et reçoivent l'air par un trou où la main ne peut passer, air pris dans ce corridor, qui déjà en manque presque entièrement ; — c'est l'enterrement des vivants ou plutôt une mort cruellement prolongée. — Au bout du corridor, une poulie descend d'en haut, c'est le lieu des tortures ; — plus loin, celui des exécutions ; — des petits trous

percés pour laisser couler le sang dans le canal, — et un trou plus grand pour jeter dans des gondoles fermées les corps de ceux auxquels on faisait la grâce de terminer leur supplice.

Je voudrais voir là pendant quatre heures — ceux qui prétendent, par philanthropie, — remplacer la peine de mort par l'emprisonnement perpétuel.

Je ne reste pas longtemps dans ces endroits, — je me rappelle qu'il y a longtemps, en Suisse, j'allai visiter le château de Chilon ; — là, je vis une pierre descellée avec une clef de montre par un prisonnier qui mit vingt ans à faire cette besogne, se jeta dehors et se tua en tombant sur le rocher, — une des formes de la liberté. — Dans un autre coin, le rocher usé par les pas d'un autre prisonnier enchaîné.

Je fis sottement comme bien d'autres ; — j'écrivis mon nom sur la muraille ; — mais ce peu de moi laissé dans ce cachot me tourmenta tellement pendant la nuit, que, le lendemain, je retournai l'effacer.

J'ai personnellement une telle horreur de l'emprisonnement, — que, étant enfant, je refusais obstinément de jouer à des jeux où on s'enfermait ; et que aujourd'hui, presque sans en avoir la con-

science, je n'entre jamais dans un endroit qui peut se fermer sans regarder s'il n'y a pas une autre issue, — j'ai plus d'une fois dû envisager des chances de mort, et je m'en suis tiré à ma satisfaction; je ne répondrais pas de moi aussi sûrement s'il s'agissait d'un long emprisonnement.

Qui peut savoir combien de fois les malheureux enfermés dans ces cachots, dans ces puits, ont invoqué et demandé à Dieu la mort comme un bienfait!

J'aimerais, j'avoue ma férocité, à boucler moi-même mon ancien ami Victor Hugo et deux ou trois autres, seulement pour quelques heures, dans le puits des condamnés politiques du palais des Doges; — je ne parle pas des phraseurs à la suite dont je ne m'occupe pas.

Ciceron m'attendait à l'autre issue des souterrains et reprit possession de moi; — mais nous ne tardâmes pas à nous séparer, — j'étais embarrassé pour le rétribuer. Comme je ne suis pas riche, je ne puis guère donner trop; — mais, par cette même raison, j'ai encore plus de peur et d'horreur de ne pas donner assez, ce qui me ruine souvent; — je l'interrogeai adroitement (?). « Les gens *bien*, me dit-il, me donnent jusqu'à *una lira e mezza* (trente sous); » je fus saisi d'étonnement comme le serait

tout Français à ma place. — Eh quoi! tant de paroles pour trente sous! lorsque, chez nous, elles nous coûtent si cher et se paient par nos provinces, nos morts, notre argent, notre ruine et notre humiliation.

Quoique je ne fasse pas partie de ceux que « Cicerone » entend par des gens « bien », je crus devoir dépasser un peu son rêve.

IX

Trois tableaux. — Eh bien, et la Genèse? — Seconde visite à l'église des *Frari.* — La part des pauvres.

Je ne parlerai pas des galeries de peinture, sur lesquelles d'ailleurs je n'ai que quelques notes éparses.

. . . .

... *Adamo e Eva*... vêtus avant leur faute... Eh bien, et la Genèse... qui dit le contraire ?

... *Loth colle figlie.* — Loth et ses filles buvant dans des verres de Venise; — au fond, Sodome qui brûle, et la statue de sel qui fut la femme de Loth et la mère de ces deux belles filles — qui enivrent leur père...

Rien ne montre mieux l'impénétrabilité des voies

de la Providence... et l'incorrigibilité humaine : c'est à la lueur des flammes qui détruisent Sodome que se prépare... un autre crime...

Ah! le charmant tableau de l'Albane!.... ça se passe au fond de la mer : — de ravissantes nymphes sont étendues sur des divans d'algues vertes ; — une plus ravissante que les autres est au premier plan ; — une foule de petits Amours jouent avec les nymphes et les lutinent ; — un Amour plus joli que les autres s'occupe de la nymphe du premier plan ; — celui-là me rappelle M. Thiers, et, si on osait toucher à la peinture de l'Albane et ajouter des lunettes à l'Amour, ce serait tout à fait frappant.

Il tient une coquille de chaque main, — ces belles coquilles où brillent d'un éclat métallique toutes les couleurs les plus harmonieuses, — il est allé chercher dans le trésor de la mer des coraux et des perles à pleine coquille, et il les verse en souriant à la nymphe ravie.

Il Dio Pane che rapisce Syringa.— Le Dieu Pan qui veut *ravir* Syrinx ; — mais elle invoque son père, qui le métamorphose en roseau ; — déjà les doigts sont ornés de feuilles ; — peut-être n'est-ce pas par les doigts, — dans la situation où se trou-

vait sa fille, — que son père, le fleuve Ladon, eût dû commencer la transformation ; — ce n'était pas le plus pressé....

Je reparlerai de l'église des *Frari*.

Une grande pyramide de marbre blanc, — avec de magnifiques figures allégoriques, — monument élevé à Canova par une souscription du monde entier : —l'Angleterre a fourni le quart de la dépense, — la France et l'Allemagne un quart, — l'Amérique du Sud a contribué pour une part ; — l'Italie, les villes vénitiennes surtout, ont donné le reste des huit mille sequins (à peu près 100,000 francs) qu'a coûté ce tombeau sur les dessins que Canova avait faits lui-même pour le monument du Titien, qui ne fut exécuté qu'après la mort de Canova — et est placé en face du sien.

Le chœur de l'église des *Frari* est un monument —sur lequel sont, je l'ai dit, un orgue, des pupitres et des siéges pour un très-grand nombre de musiciens, violons, violoncelles, etc., et de chanteurs;— appuyés sur le monument sont deux fois cinq ou six rangs de stalles en amphithéâtre — se faisant face ; — ces stalles sont occupées par des femmes du monde, par des ouvrières en toilette, par des femmes du peuple avec leurs enfants — par quelques jeunes

filles... assez agitées, — par des ouvriers, par des soldats, par des vieillards; — au-dessus, on chante — un opéra.

Il y a un ténor surtout qu'on applaudit par des murmures bienveillants et des bravos.

L'orchestre est complet, les chœurs beaucoup meilleurs que ceux de beaucoup de théâtres; — on ne chuchote pas plus qu'à l'Opéra, — on n'échange pas plus de regards et de signes; — quand les enfants s'ennuient, ils vont jouer dans une autre partie de l'église; — quelques femmes changent de place en voyant une connaissance pour se rapprocher d'elle, et jaser.

Après l'évangile,— la musique, un peu solennelle jusque-là, devient plus gaie; — à l'opéra seria succède l'opéra buffa; — puis la musique devient tout à fait dansante.

Moi qui étais entré dans cette église au hasard, — et à cause du monument de Canova, — je me suis, presque sans m'en apercevoir, assis dans une stalle; — j'ai en face de moi une jolie personne qui semble faire entrer dans ses devoirs religieux un certain soin d'exciter l'admiration des fidèles.

La musique cesse; — en calculant le point de la

messe déjà commencée, elle n'a pas pu durer moins de trois heures.

Alors on s'éparpille: — un vieillard qui a écouté la fin de l'opéra dans une demi-somnolence, s'assied plus commodément dans sa stalle et s'endort tout à fait;— les femmes descendent entre les deux rangs de stalles et causent,— quelques-unes appellent leurs enfants;— quelques personnes se promènent en regardant les tableaux et les sculptures.

Toutes les églises de Venise ont de la peinture et de la sculpture, non-seulement sur toutes les parois — mais en haut — aux dômes et aux plafonds — et aussi par terre et sous les pieds.

Partout des chefs-d'œuvre, et des grands hommes autant qu'il en a pu tenir, — des tombeaux ornés de statues, — des portraits de doges, de marins, de guerriers, de peintres, de sculpteurs, de poëtes; — tout un grand peuple disparu, vivant encore par les images, ouvrages des plus grands artistes— et le peuple actuel rapetissé, décoloré, moins vivant que les morts. — Ce peuple pauvre dans une ville d'or — est cependant heureux: — la vie et les denrées y sont à bon marché — et les denrées sont bien forcées d'être à bon marché; car, si elles s'avisaient d'être chères, on ne les achèterait pas,

on mourrait de faim — et elles resteraient sur les marchés.

Mais les églises sont pour le peuple, je le répète, — un asile, une promenade, un opéra, un musée, un salon, un cercle, un lieu de réunion et de rendez-vous, — ou plutôt cent musées, cent opéras, cent salons.

Ce peuple si pauvre a à lui, à profusion, des chefs-d'œuvre que ne pourrait payer l'or du monde entier.— Après les églises, il a tous les palais, toujours ouverts des seigneurs encore pleins d'autres chefs-d'œuvre ; — la propriété des nobles Vénitiens semble consister dans le droit de loger magnifiquement ces chefs-d'œuvre, de les faire garder, restaurer, nettoyer, conserver, épousseter, etc.

Tout cela est à la disposition du peuple, auquel la Providence a donné, de son côté, la faculté de sentir et d'aimer les arts ; — avec un peu de polenta et deux sous de poissons frits, le Vénitien est riche, — et ses distractions et ses plaisirs sont tous d'un ordre élevé et poétique ; — on peut y ajouter le soir en gondole — des chants en chœur.

X

Milan. — Obsèques d'*Alessandro Manzoni.* — Un souvenir à *Alexandre Dumas.* — La postérité.

Venise.

J'étais à Milan le 29 mai 1874, lorsque ont eu lieu les obsèques d'ALESSANDRO MANZONI.

Les deux fils du roi, le prince *Humbert* et le prince *Amédée* et le général *Seyssel*, représentant le roi lui-même, tenaient les cordons du poêle avec le président de la Chambre des représentants et le président du Sénat, le ministre *Visconti-Venosta*, le sénateur *Brioschi* et M. *Sighele.*

Derrière le corps s'avançaient le prince de Carignan, *il sindaco* de la ville de Milan, la *junte*, un grand nombre de syndics et de représentants de diverses villes italiennes, les députations universi-

taires, les consuls résidant à Milan et beaucoup de rédacteurs de journaux italiens et étrangers.

Devant la cathédrale, le fameux *domo* de Milan, pendait un étendard noir, présentant en argent les armes du poëte et son nom :

Ad Alessandro Manzoni.

L'église était tendue de velours noir, le service funèbre a été célébré par l'archevêque entouré de tout le chapitre métropolitain. — On évaluait à plus de 200,000 personnes la foule fournie par la ville et par les assistants accourus de diverses parties de l'Italie. — Il a fallu plus de deux heures pour que le cortége pût franchir la distance de l'église au cimetière; — plusieurs discours ont été prononcés; — les théâtres et tous les lieux de plaisirs avaient été fermés, la veille; partout, dans les magasins et dans les boutiques, on étalait et on vendait des bustes, des médailles, des photographies de Manzoni.

J'ai vu avec plaisir que l'on ne pratiquait pas cette ridicule étiquette, établie en France jusques et y compris sous le dernier empire, de faire, aux cérémonies de ce genre, représenter le chef de l'État par une voiture vide; — ce qui n'est pas moins

grotesque que si, moi qui n'ai pas de voiture, j'envoyais un laquais porter au convoi mes souliers sur un coussin. J'ai vu aussi avec émotion cet hommage de tout un pays rendu à un poëte.

Et alors j'ai songé à la façon, dont grâce à nos désastres et au règne de la Commune, a été enterré chez nous, — un autre Alexandre, — notre bon et grand Alexandre Dumas.

Ce n'est pas que j'aime, plus qu'il n'est de raison, ces honneurs et ce triomphe réservés aux grands écrivains et aux grands artistes pour le moment de leur mort, — après ne leur avoir épargné, pendant leur vie, ni les injustices, ni les calomnies, ni les avanies.

Si bien qu'on semble avoir attendu pour leur rendre justice qu'on fût certain que cela ne pourrait plus leur faire aucun plaisir, et que cet enthousiasme eût moins pour but de glorifier le mort que d'humilier ses émules vivants.

Cette postérité pour qui l'on s'évertue,
C'est ce gamin qui joue aux billes dans la rue,
Dont les cris importuns m'empêchent de trouver
Ces beaux vers qu'à lui seul je prétends réserver.
Jouez au cerf-volant, jouez à la toupie,
Vénérés galopins !
Un jour, vous vengerez ma muse qu'on oublie
De mes contemporains;

Car, je n'écrirai plus, lorsque vous saurez lire;
Vous pourrez, sans danger, moi mort, louer ma lyre,
Et vous vous servirez de mes défunts talents,
Pour vexer, à leur tour, les poëtes vivants.

Balzac n'a eu sa place que depuis qu'il est mort, et j'ai été le seul, de son vivant, à écrire : « L'Académie de notre temps veut avoir aussi son Molière à ne pas nommer, » Dumas non plus n'a pas fait partie de cette académie.

Il n'en a pas été de même de Manzoni ; le gouvernement italien et les Italiens n'ont pas attendu sa mort pour le combler d'hommages, d'honneurs et de dignités.

XI

Milan. — La messe de *Requiem* de *Verdi.* — De quelques journalistes trop savants. — Quelques souvenirs à propos de la musique. — Mon impression du *Requiem.* — Perdrix aux choux. — Le théâtre de la *Scala.* — D'une façon cocasse de décrire. — La musique, la poésie. — La scène.

Milan.

La messe de *Requiem* de Verdi excite dans les journaux un concert d'éloges enthousiastes et emphatiques.

Il y a dans ces articles une science égale de mots techniques qui exhale comme une odeur de marchand de musique et d'entrepreneur de concert; — c'est une unanimité rare: ce sont les mêmes passages, les mêmes effets, les mêmes morceaux que l'on loue, que l'on exalte, que l'on proclame chefs-d'œuvre, avec un accord, un ensemble que les journaux n'ont

pas coutume de nous montrer. Il semble des applaudissements partant du centre du parterre comme d'une claque organisée.

Certes, je ne suis pas un grand clerc en musique, mais j'ai été bercé avec la musique des grands maîtres de tous les pays et de tous les temps ; — encore enfant, j'assistais, chez mon père Henri Karr, à des réunions « clandestines » où mon cousin Habeneck, qui a si longtemps depuis dirigé les concerts du Conservatoire, le père d'Adolphe Adam, Tulou, Gebaüer, Baillot, etc., et mon père lui-même, jouaient, *à huis clos*, Beethoven, dont on ne voulait pas alors entendre parler à Paris.

Plus que cela, j'ai pour la musique une extrême sensibilité: — je lui dois des émotions qui comptent entre les plus douces et les plus poignantes; — combien de fois ai-je dû renoncer à empêcher de couler des larmes délicieuses!

Je ne veux pas parler ici de la musique de mon cher père — ni de certains airs chantés par certaines voix — ou rappelant certains souvenirs :

Divinité du Styx de Gluck,— l'*Adieu* de Schubert, — un certain *Ave Maria*, etc., — *Plaisir d'amour*, — *Ma richesse, c'est la feuillée*, — *le Mort amoureux*, etc., etc.,

Où l'enchantement et l'émotion ont des causes multiples, et ne sont pas dues uniquement à la musique.

Mais je veux parler de certains morceaux de *Beethoven*, entre autres la sonate œuvre 30, n° 1, — et un certain passage de la *Symphonie pastorale*, — quelques passages de *Mozart*, les adieux de *Dusseck* et quelques vieux airs naïfs qui sont un trésor où je suis certain de trouver toujours non-seulement l'apaisement de tout chagrin, de toute douleur physique ou morale, mais encore de retrouver toute la jeunesse de mon cœur.

J'éprouve encore un sentiment complet d'admiration et de ravissement à entendre beaucoup de morceaux de *Rossini*, de *Donizetti*, de *Bellini* et de *Verdi* lui-même dans le *Trovatore*, dans *Rigoletto*, dans la *Traviata*.

C'est un des bons souvenirs de ma vie que la première audition à laquelle j'assistai à Paris du *Désert* de Félicien David, — et c'est avec bonheur que j'en entends quelquefois encore les plus beaux morceaux chantés par une voix qui leur donne un nouveau charme.

Et *la Muette*, et *la Juive*, et *la Favorite*, et *le Chalet*, et *la Dame blanche*, que les adeptes placent à des

degrés différents : — ajoutons aussi quelques-uns de ces airs de *Frédéric Bérat*, que les frères *Johannot* et moi nous appelions de « petites bératitudes ».

Cet examen que je viens de passer en l'abrégeant beaucoup, il m'est arrivé souvent, il m'arrive encore de me le faire subir lorsque je me trouve surpris, scandalisé, inquiet de ne prendre aucun plaisir à certaines musiques généralement louées, bruyamment ou frénétiquement applaudies, — bien plus d'en recevoir un froid et morne ennui ; — et lorsque je me demande avec anxiété si ce n'est pas ma faute et si la nature ne m'a pas refusé le don précieux de sentir et de comprendre la musique, — le premier des arts selon moi, — quoique je ne considère pas les musiciens comme les premiers des artistes.

La vérité est que je juge la musique par le plaisir qu'elle me fait, par l'émotion qu'elle me donne, — que je suis tout à fait ignorant, que ce n'est pas là un jugement complet, que je sens la musique plutôt que je ne la juge, — qu'il peut y avoir dans la musique des qualités précieuses de style et de composition auxquelles les adeptes et les initiés peuvent être sensibles et qui m'échappent tout à fait.

J'ai transporté la question, pour m'éclairer moi-

même, dans le domaine d'un autre art où je suis moins ignorant, — dans la littérature et dans la poésie.

Ne suis-je pas, en fait de musique, comme les enfants ou les gens illettrés, qui, dans un récit, ne sentent que l'intérêt de curiosité et celui des sentiments, et restent sourds à la beauté ou à l'infériorité du style?

N'ai-je pas moi-même, — dans les choses écrites même, comme dans la musique, un peu de ce tempérament des enfants et des illettrés qui me fait préférer, sans hésiter, le fond à la forme, — la pensée au style. J'ai entendu des gens admirer avec une grande apparence de bonne foi, de sincérité et de conviction, des vers qui ne renferment pas une idée, — mais bien rhythmés et richement rimés,

De la musique sans mélodie, — mais savante, — mais ayant pour les forts un charme quelconque — et il m'a été impossible d'accorder la moindre admiration à ces vers ni à cette musique.

C'est à propos de la poésie ou du style sans idées — en même temps que de la musique sans mélodie, qui me paraissent se ressembler singulièrement, que j'ai dit que ça me faisait l'effet d'un plat de perdrix aux choux où il n'y aurait que des choux.

Et, lorsqu'on a presque exigé que j'entendisse plusieurs fois pour en comprendre les beautés certaine musique qui m'avait tout simplement ennuyé à une première audition, j'ai répondu :

Dans la musique, que j'aime, j'ai découvert en effet, très-souvent, des beautés nouvelles à une seconde et même à une dixième et vingtième audition; — mais j'avais éprouvé, à la première audition, un charme qui me faisait désirer la seconde.

La belle, la vraie musique ressemble pour moi à une belle femme qui cache, qui réserve un beau corps, mais qui attire et charme d'abord par un beau visage.

Sans quoi, elle risque d'avoir le sort de la *rose des Alpes* (Alpen rose) ce joli petit rhododendrum, qui le plus souvent fleurit et se fane sur les sommets neigeux et inaccessibles, — sans avoir reçu un seul regard humain.

J'en reviens à la messe de *Requiem* de Verdi.

Eh bien, je l'ai entendue dans les conditions les plus favorables qui se puissent imaginer ; c'était à ce théâtre de *la Scala* de Milan, le plus grand et le plus beau théâtre du monde, — cinq mille spectateurs enthousiastes faisaient à chaque instant retentir la voûte sonore de leurs applaudissements frénétiques,

et l'on sait combien l'enthousiasme est contagieux; — il y avait encore d'autres raisons qui me disposaient à accueillir à cœur ouvert toute grande, toute noble émotion.

Le *Requiem* était admirablement chanté surtout par deux cantatrices, comme il est rarement donné d'en entendre; — les chœurs, par exception, étaient exécutés par des artistes, tous d'un certain mérite; l'orchestre était excellent.

Eh bien, cette audition m'a laissé complétement froid et indifférent, je n'y ai trouvé rien de nouveau, rien de frappant, rien d'émouvant. J'en attribue en grande partie la faute à la critique, — qui ne veut pas permettre qu'un artiste soit ou reste lui-même, qui lui demande autre chose que ce qu'il sait faire, et veut inexorablement cueillir des pêches sur les pommiers, et des pommes sur les pêchers.

Pourquoi ai-je été si ému, si enchanté du *Miserere* du *Trovatore*, du *quatuor* de *Rigoletto*, et d'autres morceaux de ce même Verdi, — morceaux que je n'ai jamais entendu chanter que sur le théâtre de Nice, c'est-à-dire à une distance énorme de la perfection avec laquelle j'ai entendu chanter le *Requiem*, il y a quelques jours?

C'est que Verdi, dans le *Requiem*, n'a pas été lui-

même, c'est qu'il ne s'est pas abandonné; — c'est qu'il a cru entrer dans un palais où il faut se conduire d'après une certaine étiquette et de certaines conventions, — et qu'il a été gêné, raide, empesé; c'est qu'il ne s'est pas laissé aller à son invention musicale, à son génie, et à sa verve un peu bruyante.

Mais comment expliquer l'enthousiasme de l'auditoire à la première audition à Milan, — et à la troisième, celle à laquelle j'assistais?

Il est possible, je le répète, qu'une musique plaise à certaines organisations, par des qualités qui m'échappent. — Cependant on applaudissait ou on applaudit encore, et le *Trovatore*, et *Rigoletto* et *la Traviata*, avec le même enthousiasme, — pourquoi n'ai-je pas partagé l'émotion causée pour le *Requiem*, quand j'ai partagé, de si bon cœur, celle causée par les autres œuvres?

J'en sais déjà deux causes, — il y en a peut-être d'autres.

La première, c'est que ce *Requiem* avait été composé et était exécuté en l'honneur et à la mémoire de *Manzoni*, le grand poëte italien, poëte très-populaire, le seul poëte italien contemporain, si je ne me trompe, et dont la mort est récente.

La seconde, que les Italiens, — semblables aux

Athéniens, qui « aimaient le bruit de leur belle langue grecque », au point de s'en contenter quelquefois, et même de ne rien exiger de plus de certains orateurs; — les Italiens, non-seulement, aiment et sentent vivement la musique et le son des voix et des instruments, — mais aiment aussi à s'entendre crier eux-mêmes, *Bravo! brava! bravi!* — et ne détestent pas le bruit des applaudissements mêlés de cris sous une voûte sonore.

Maintenant, si le *Requiem* a le même succès à Paris, je l'attribuerai facilement à la préparation, à l'entraînement, à l'enthousiasme habilement faits par les journaux ; —si ça se trouve à la mode d'aimer et d'admirer ça, — on l'aimera et on l'admirera d'un amour, d'une admiration qui auront la durée qu'ont les modes.

Quand il m'arrive de lire des comptes rendus de solennités musicales, je ressens une admiration timide et inquiète pour beaucoup de mots que je n'entends pas bien, — et, avouons-le, que souvent je n'entends pas du tout, et je suis très-perplexe, si, par hasard, je ne partage pas des opinions exprimées d'une si triomphante manière.

Cependant, je me permettrai un doute et une objection sur cette forme de la critique ; — cela

n'aurait-il pas, par hasard, le tort de ne rien prouver du tout?

Ainsi, à propos du *Requiem* de Verdi, je lis :

La tonalité est mineure avec des *effluves majeurs! — une fugue en sol mineur, — dessin obligé de basson, quartes peu autorisées, fugue libre, — tonalité de fa majeur trop persistante, — phrase de treize mesures, — imitation à la quarte supérieure, frappant des secondes, qui ne sont pas des plus autorisées par les contrapuntistes, — une fugue qui module sans s'arrêter et accomplit plusieurs fois le cercle des sons, avant de se fixer sur une magnifique coda en style libre*, etc., etc.

Et voilà pourquoi cela est beau.

Transportons ce procédé dans la critique littéraire, et à propos d'une belle pièce de vers des *Feuilles d'automne*, disons :

Accord de *l'adjectif* avec son *substantif*, — *métonymie* assez hardie, *métalepse* de la plus grande beauté — ah! quelle *synecdoque!*

Je ne sais si Noël et Chapsal accepteraient cette *catachrèse;* — quel bel usage de la *litote*,— remarquez l'*onomatopée!*

Quelle rigide observation de la *règle des participes* et comme cela finit par une *antonomase!*

Et voilà pourquoi cela est beau.

Savez-vous le latin? — Non! — Eh bien, écoutez: Cabricias, arci, thura.. ossabandus nequies potarinum; — voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

Appliquez ce système à la description d'une rose, la charmante églantine des haies, le *sweet-briar*, si doucement parfumé.

De l'*icosandrie* de *Linnée.*

Folioles glanduleuses, stipules adnées au pétiole, lobes calicinaux persistants, calice persistant, limbe divisé en cinq, — quelquefois quatre lobes foliacés, souvent pinnatiséqués, — corolle de cinq pétales insérés à la gorge du calice, étamines et pistils nombreux, ceux-ci libres et distincts, — ovaire uniloculaire, uni ovulé, style latéral, stigmate épaissi, — akènes osseux, etc., etc.

Et voilà pourquoi c'est une ravissante fleur que la rose.

Et à la description d'une femme :

Tête arrondie, plus développée dans sa partie cérébrale que dans sa région sociale, articulée avec les vertèbres du col par sa base, tronc élargi aux épaules et au bassin, deux mamelles pectorales écartées et saillantes.

Système pileux abondant sur la tête, etc., lisse, bouclé, crépu ou feutré, peau colorée par le développement de la couche pigmentale, crâne régulièrement ovoïde ou subglobuleux, — prolongement de la région occipitale, — espace interoculaire assez grand; — cela ne suffit-il pas pour expliquer le charme invincible de la femme, et le secret qui, près d'elle, rend l'homme si faible... surtout quand il est fort?

XII

La Spezia. — Le prix de la beauté. — Les billets de banque italiens.

LA SPEZIA.

Juin 1875.

La Spezia, son golfe, les montagnes qui l'enferment, font, sans contredit, un des plus charmants « coins » de la terre. — J'étais venu ici, il y a vingt-deux ans ; — c'était alors une pauvre petite bourgade, avec une plus pauvre auberge, où l'arrivée d'un voyageur faisait une sorte de scandale. — Le gouvernement italien a réalisé un projet de Napoléon Ier et a fait de ce golfe si merveilleusement abrité, avec un fond, où les ancres mordent avec une parfaite sécurité, un magnifique arsenal mari-

time. — Chose étrange! la Spezia, où l'on entend, je l'avoue, aujourd'hui, le marteau résonner et retentir un peu trop sur le bois et sur le fer, où de hautes cheminées d'usine semblent vouloir, en envoyant en haut leur grise et perpétuelle fumée, fabriquer des nuages pour ce ciel toujours bleu qui n'en veut pas et les fait dissiper par une brise victorieuse; la Spezia, dont la population a décuplé depuis vingt-deux ans, n'a rien perdu de son charme pittoresque, grâce à l'instinct artistique des Italiens; en effet, quatre villages, entièrement nouveaux pour moi, se sont accrochés et suspendus aux flancs des montagnes; toutes ces maisons de formes variées, irrégulières, bizarres, peintes de diverses couleurs, encadrées d'oliviers et de châtaigniers, sont d'un effet ravissant et doivent inspirer un sentiment d'envie à ceux qui n'ont pas, comme moi, abrité leur nid sur les charmantes et pittoresques grèves de Saint-Raphaël,— auquel, pour tout dire, je crains bien que les constructions nouvelles qui s'y préparent n'ajoutent pas autant d'agrément que *Marola*, la *Casa di mare*, et les autres nouveaux villages, groupés comme des troupeaux de chèvres au-dessus de la mer, en ont apporté à la Spezia.

Il y a un théâtre à la Spezia, et il me semble

bien en avoir aperçu un second, modestement caché sous une treille, au fond d'un jardin. — Il y a des bains de mer et des bains d'eau douce. — A propos de ces derniers, hier, une belle étrangère qui me fait l'honneur d'être de mes amies, fut frappée de la beauté de la fille qui la servait au bain, et, en sortant, lui dit: «Vos bains laissent à désirer, l'eau était trop chaude, le linge trop froid, etc., — mais vous êtes si jolie, que je veux vous donner quelque chose.» Et elle tira, fort du bout des doigts, un petit billet de la banque italienne qu'elle lui donna; — la belle fille qui, comme l'étrangère, ayant des raisons d'être contente de sa part de beauté, n'a rien non plus qui l'empêche de l'aimer aussi chez les autres, prit le billet en s'inclinant, et dit: «Puisqu'on paie la beauté, madame, il faut donc aussi que je vous donne quelque chose.» Et, se penchant vers le jardin, elle cueillit une rose qu'elle offrit à la voyageuse.

J'ai dit, à propos du billet de la Banque italienne, « le prit fort du bout des doigts »; c'est que ces billets, surtout ceux qui représentent de petites sommes, passent par tant de mains, par tant de poches, deviennent si chiffonnés, si sales, que j'ai dû proposer la fabrication de « pinces à prendre

l'argent ». — En effet, lorsqu'il m'arrive, dans quelque ville italienne, de recevoir, de quelque marchande de fleurs ou de fruits, de ces billets qui ont passé aussi par les marchandes de poisson, je me demande si Vespasien oserait, à leur aspect, dire encore que « l'argent ne sent pas mauvais ».

XIII

Rome. — Un danger évité. — Les monuments. — Le *risotto* à la milanaise. — Les modes de Paris. — La captivité du pape. — De quelques papes autrement et vraiment captifs. — Adoucissements apportés au martyre moderne.

Je n'étais pas à Rome depuis vingt-quatre heures, que j'avais compris que ce voyage, fait dans les conditions les plus charmantes pour moi, m'exposait, ainsi que mes lecteurs, à un péril assez grave.

Allais-je me laisser aller à la tentation qu'éprouve, à ce qu'il paraît, tout homme et tout écrivain qui voit pour la première fois toutes ces splendeurs de la ville éternelle, d'en imposer le récit à ses lecteurs rassemblés sous un autre prétexte?

Ai-je assez lu les montagnes de livres qu'on a écrits à ce sujet pour être certain de ne pas leur dire ce qu'on leur a dit déjà une centaine de fois?

La nature de mon esprit, d'ailleurs, me donne-t-elle, au moins, l'espoir de rajeunir cette matière par des agréments nouveaux?

Je pris un parti héroïque : je résolus, au moins pour un temps, de garder pour moi et les plaisirs que je goûtais, et ce complément d'instruction que je recevais, de prendre le temps de « cuver » mes admirations et de mettre en ordre mes enthousiasmes.

Il n'y a donc à craindre ici aucune description de Rome et de ses monuments.

J'étais à Rome depuis une semaine lorsque je lus dans un journal, *l'Italie :*

« Alphonse Karr est toujours à Rome, où il compte rester quelques jours encore.

» L'autre matin, un ami vint le trouver, et, plein d'ardeur, se mit à sa disposition pour le mener voir « les curiosités ».

» — Où allons-nous, lui demande-t-il? Voulez-vous que nous commencions par le Colisée?

» — Non... Qu'est-ce qu'il y a encore à voir?

» — La liste est longue.

» Et voilà que, comme un garçon de restaurant débitant la carte du jour, il énumère tout d'une haleine la liste desdites curiosités :

» — Il y a Sainte-Marie-Majeure, le Vatican, les Thermes de Caracalla, Saint-Jean-de-Latran, les Catacombes, Saint-Pierre, le Capitole, la galerie Borghèse...

» Alphonse Karr l'arrêta en lui posant la main sur le bras, puis, avec le plus beau sang-froid :

» — En fait de curiosités, je voudrais bien voir un *risotto alla milanese;* menez-moi donc où on peut en manger d'authentique... »

Je fus effrayé de voir comment un homme qui a la sobriété du chameau pouvait en un jour acquérir la réputation de Vitellius ou de Gargantua, — et je crus devoir répondre quelques lignes à l'article très-bienveillant du journal, qui, du reste, m'apprenait, à la fin, la cause du quiproquo qui m'avait empêché de voir Garibaldi, comme je le dirai plus loin : « On m'avait pris pour un des innombrables *canalisateurs du Tibre* qui assiégent le général. »

« Cher monsieur....., permettez-moi une observation.

» Je ne veux pas qu'on me croie, ni ici ni ailleurs, indifférent aux magnificences de Rome, que je viens voir de très-loin.

» Si j'ai décliné, avec la reconnaissance qu'elle

méritait l'offre obligeante de l'aimable et spirituel *cicerone* au *risotto* (je dis *cicerone* au *risotto* comme on dit : la *Vierge à la chaise* et la *Vierge aux poissons*), c'est que j'avais déjà tout vu et bien vu, sous la plus charmante et la plus éclairée des directions, et que, en réalité, il ne me restait plus à connaître que le « risotto authentique ».

» Salut cordial. »

En quittant Rome, je me suis arrêté vingt-quatre heures à *Ceprano* ; — « un endroit, avait dit le maître d'hôtel de Rome, où on ne va pas, où il n'y a pas moyen d'aller », et je n'ai pas eu à me repentir de cette excursion.

D'abord, à Rome, les anciens costumes ont à peu près totalement disparu. — Les modes françaises, c'est-à-dire les modes de Paris, ont envahi Rome comme elles ont envahi le monde entier.

Je suis sûr qu'une extravagance quelconque, inventée à Paris, en fait de parure, ne met jamais trois mois à se répandre dans tout l'univers habité.

Donc, à Rome, j'ai retrouvé, non pas seulement chez les « dames », mais aussi chez les ouvrières et les artisanes, et les chignons, et les faux cheveux, et les chapeaux à un demi-mètre au-dessus de la tête, et les « tabliers », et les croupes bizarrement

remontées et exagérées, auxquelles on accroche et sur lesquelles on étale ces draperies, ces rubans qui semblent appeler spécialement les regards et exiger l'admiration sur cette partie du corps féminin.

Ces modes, dont quelques-unes sont déjà fort ridicules à Paris, sont, à l'étranger, mal exécutées, très-exagérées et maladroitement portées. — Il est difficile de se figurer combien ces combinaisons de chiffons sont peu en harmonie avec cette ville pleine de monuments antiques.

Un peintre me disait qu'on ne pouvait plus peindre que d'après les modèles de profession, — qui vont louer, chez des brocanteuses juives, l'ancien costume, qu'elles y reportent après la séance, pour « s'habiller à la parisienne ; » si bien que ce costume national qui leur déplaît, qu'elles dédaignent, elles ne le mettent qu'avec chagrin, le portent gauchement et avec roideur.

Rome.

Il est à remarquer avec quelle audace et quelle opiniâtreté on parle sans cesse de la *captivité* de Pie IX ; — c'est un mot d'ordre, et il faut rendre justice à l'Église : elle retrouve au besoin, dans son

armée éparse, cette discipline qui a fait sa force autrefois.

Il n'y a si petit curé qui ne parle à ses paroissiens de la captivité de Pie IX, — et dans les villages on se figure Sa Sainteté dans une prison, dans un cachot, sur « la paille humide », au pain et à l'eau.

Peut-être cet abus des mots, — qui, s'il ne s'agissait pas d'archevêques et d'évêques, s'appellerait un hardi mensonge, n'est-il pas aussi habile que le pensent ceux qui le commettent : — cela jette un jour fâcheux sur leurs autres assertions, ainsi que sur les miracles récents qu'ils préconisent, — et qui « font beaucoup douter des anciens ».

La captivité de Pie IX ! — les déesses ADEONA et ABEONA qui protégeaient la liberté de s'en aller et de venir, et dont parle SAINT AUGUSTIN dans *la Cité de Dieu*, n'ont pas quitté la ville de Rome. — Rien au monde n'empêche le pape d'aller, de venir, de s'en aller, de revenir.

On a singulièrement simplifié et édulcoré le martyre et les austérités de ce temps-ci, — d'après le procédé de cet homme qui, ayant juré de faire je ne sais quelle route, avec des pois dans ses souliers, prit soin préalablement de faire cuire les pois ; — on fait mieux, on va aux pèlerinages en voiture, ce

qui permettrait d'y aller comme autrefois, pieds nus, sans inconvénient; — c'est dans cet ordre d'idées et de perfectionnement qu'il faut mettre la captivité du Saint-Père; — *les cachots en Italie* se placeront, dans les proverbes, après les *châteaux en Espagne*.

Mais que dira-t-on alors de ceux qui ont été réellement captifs?

Pie VI et Pie VII ont été captifs de par Napoléon Ier.

Le pape SILVÈRE a été tenu en captivité dans l'île Palmaria, par l'impératrice THÉODORA.

GRÉGOIRE VII, prisonnier au château Saint-Ange, par l'empereur HENRI IV.

JEAN XXIII, celui qui brûla JEAN HUSS et JÉRÔME DE PRAGUE, déposé pour ses crimes, est resté trois ans dans une vraie prison.

URBAIN VI, celui qui fit torturer et décapiter cinq cardinaux, fut emprisonné à *Nocera*, par CHARLES DE DURAS, auquel il avait donné la couronne de JEANNE DE NAPLES.

LÉON III fut enfermé pour de bon dans un monastère.

LÉON IX pris par les Normands, resta un an en prison.

BENOÎT V fut tenu en prison à Hambourg, où il mourut, par OTHON LE GRAND.

Jules II fut enfermé dans Rome par Louis XII qu'il avait indignement trahi.

Félix Ier est mort dans la prison où le mit l'empereur Aurélien.

Clément VIII, sous le pontificat duquel l'Angleterre abandonna le catholicisme, fut emprisonné à Rome par Charles-Quint.

Célestin V mourut emprisonné par son successeur Boniface VIII au château de Fumone en Campanie.

Martin Ier, enlevé de Rome par l'empereur Constantin II, fut emprisonné à Constantinople.

Boniface VIII fut arrêté et emprisonné par Philippe le Bel.

Étienne VI, celui qui fit déterrer le pape Formose et couper la tête à son cadavre, fut mis en prison par le peuple romain et y mourut.

Personne n'est aussi libre que Pie IX; il va où il veut, et il ne va pas où il ne veut pas aller; — en quoi, il est plus libre que son prétendu *geôlier* Victor-Emmanuel, — que ça ennuie beaucoup de rester à Rome pendant la discussion sur les affaires de Sicile, et qui voudrait bien partir pour la chasse.

XIV

Rome. — la Rose d'or. — Dominica in rosa. — Un bouquet de roses.

La situation de la papauté donne aujourd'hui à ce qui la concerne une teinte d'*actualité* comme on dit : nous allons parler, pendant quelques pages, de la rose d'or bénie, donnée par les Papes, d'abord aux préfets de Rome, ensuite aux divers souverains qui leur agréaient le plus.

L'origine de cette cérémonie a une date incertaine. — Il y a, dit-on, je ne l'ai pas vue, dans une église de Rome, une mosaïque qui remonterait à l'an 800 et qui représente Charlemagne agenouillé devant saint Pierre, lequel lui donne un étendard parsemé de roses. — On trouve déjà en 1049 Léon IX accordant certains avantages à je ne sais quel ordre re-

ligieux, à la condition que cet ordre lui fournirait *la rose d'or.*

Ce fut d'abord une églantine, — c'était plus simple et moins cher, et on la peignait en rouge, — soit pour se rapprocher de la nature, soit par suite d'une habitude des Romains, qui peignaient leurs statues des dieux en vermillon, à certaines fêtes. — Je ne me rappelle pas quel écrivain cite un homme dont c'était la profession, « envermillonneur de dieux », que l'on a traduit à tort par faiseur de cantates. — Aujourd'hui, on ne trouverait plus d'analogie pour cette industrie perdue qu'en Hollande, où c'est un art et une branche de la peinture de colorier en rouge les fromages ronds.

Bientôt on ne peignit plus la rose, mais on lui donna pour cœur (pistil et étamines) un rubis plus ou moins gros.

Le jour de la bénédiction de la rose est le quatrième dimanche de carême, appelé : *Dominica in rosâ.* — Au moment de la bénédiction, on brûle de l'encens, du baume et du musc. — Le pape tient la rose de la main gauche et bénit les assistants de la droite; il donne la rose au cardinal-diacre, qui la transmet à un clerc, lequel la dépose sur l'autel.

Un cardinal-prêtre dit ensuite la messe, à laquelle

assistent les membres du sacré collége en chasuble couleur de rose.

Après la messe, le pape désigne la personne à laquelle il donne la rose, — et un officier de la cour pontificale est chargé de la porter. — L'usage a été longtemps de faire un cadeau de dix mille francs à cet officier.

La rose coûte d'ordinaire deux mille écus d'or romains (l'écu romain est de 5 fr. 40 c.).

En lisant les noms des papes qui ont donné, depuis le IXe siècle, plus de cent cinquante de ces roses d'or, et les noms de ceux qui les ont reçues, — il m'a semblé difficile de préciser quelle vertu et quel mérite les souverains pontifes prétendaient récompenser par ce présent et cet honneur.

Louis VII le Jeune brûle treize cents personnes dans une église de Vitry (lequel Vitry s'appelle encore aujourd'hui Vitry-le-Brûlé).

Il conduit en Palestine une armée qui y périt de maladie et de misère; puis il répudie Eléonore de Guyenne, dont la dot, portée en Angleterre, causa entre l'Angleterre et la France trois cents ans de guerres acharnées. Le pape Alexandre III lui donna ui-même la rose d'or à Paris.

Le même Alexandre III donna la rose d'or au

doge Sébastien Zani; — mais, ici, on voit mieux ce qu'il récompensait.

C'est à Venise, dans le gouvernement de laquelle il avait trouvé un appui, qu'il obligea l'empereur Frédéric Barberousse à venir lui baiser les pieds; pieds qu'il lui mit sur le col en disant : « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic, et tu fouleras le lion et le dragon. »

(*Super aspidem et basilicum ambulabis et conculcabis leonem et draconem.* — Ps. xc.)

C'est à cette occasion, dit-on, que fut instituée la cérémonie du mariage de Venise, représentée par le doge, avec la mer.

Jeanne Ire, reine de Naples, fait assassiner son mari par son amant, qu'elle épouse. — Le pape Urbain V lui fait présent de la rose d'or.

En 1414, Jean Huss et son disciple Jérôme de Prague sont cités devant le concile de Bâle, présidé par l'empereur Sigismond et le pape Jean XXIII. — Jean Huss arrive avec un sauf-conduit signé de l'empereur. — Je ne sais si Jérôme en avait également un, — mais c'est peu important, comme nous allons voir.

Jean Huss est accusé d'avoir dit : « Que l'Église ne doit pas avoir de biens temporels; d'après la

décision de Jésus-Christ, son royaume n'est pas de ce monde; — que la vente des indulgences est immorale; que les mœurs du clergé sont détestables (voir les divers conciles convoqués pour les réformer); — qu'un prêtre en péché mortel ne peut pas administrer les sacrements; — que la communion doit se faire avec le pain et le vin, comme Jésus-Christ l'avait instituée, etc. »

On lui demanda s'il voulait abjurer des opinions aussi criminelles? Il refusa et fut brûlé vif devant Sigismond, et par son ordre....

Jérôme de Prague, qui avait d'abord dissimulé ses principes, ne vit pas plutôt son maître brûlé, qu'il vint les soutenir devant le concile et déclara qu'il considérait Jean Huss comme un saint. — Par suite de quoi il fut brûlé comme Jean Huss, et supporta le supplice avec le même courage inflexible.

Le pape Jean XXIII ne pouvait faire moins que de donner la rose d'or à l'empereur Sigismond. Il tâcha de faire plus, il lui envoya tout un rosier d'or fleuri.

Voilà pour le meurtre de Jean Huss.

Mais pour Jérôme de Prague?

Jean XXIII se trouvait alors empêché — et voici comment :

Il y avait en ce temps-là trois papes : deux avaient été déclarés schismatiques, Pierre de Sane, dit Benoît XIII — et Grégoire XII; — on déposa à son tour Jean XXIII. — Jean accusé, disent les auteurs ecclésiastiques [1], de soixante et dix chefs « dont on ne peut lire en pleine assemblée que cinquante qui regardaient la simonie du pape, sa vie mondaine, ses vexations, ses faux serments ; — on supprima ceux que la bienséance ne permettait pas de rapporter. »

Le pape Jean, qui ne croyait pas aux sauf-conduits, qui n'avaient pas préservé l'autre Jean d'être brûlé par lui, se sauva, déguisé en postillon, de Constance à Schaffhouse.

C'est le pape vénitien Eugène IV, qui se chargea de donner une seconde rose d'or à l'empereur Sigismond.

Cueillons maintenant quelques fleurs éparses dans ce bouquet de roses d'or.

Je n'essayerai pas de vous faire croire que ces fleurs sont prises tout à fait au hasard.

Le pape Calixte III — envoie la rose d'or au roi

1. *Analyse des Conciles*, par Richard, de l'ordre des Frères, avec approbation et privilége des Prêcheurs; — Paris M. DCCLXXII.

de France, Charles VII — en lui conseillant d'abandonner les guerres profanes qu'il faisait aux Anglais, pour aller saintement guerroyer en Palestine.

Il faut dire que Calixte avait connu, dans sa jeunesse, un célèbre prédicateur espagnol comme lui, Vincent Ferrier, qui lui annonça qu'il serait pape. — Calixte, que cette prophétie flattait, fit vœu, si elle était réalisée, de faire la guerre aux Turcs, et il ne négligea aucune excitation aux divers princes européens ; — mais Charles VII, mal conseillé sans doute et craignant s'il allait en Palestine de redevenir roi de Bourges, à son retour, remercia de la rose et resta chez lui. — Son exemple fut suivi par les autres.

Calixte ne pouvait plus rien faire, dans cette vie, pour Vincent Ferrier, qui était mort longtemps avant l'événement de la prédiction. — Il lui donna une place dans le ciel et le canonisa.

L'honnête Calixte, qui s'appelait Alphonse de Borgia, nous fait penser à Alexandre VI, — mais nous avons auparavant Paul II, qui envoya la rose d'or au fils de Ferdinand V, roi d'Espagne, le plus fourbe des princes de ces temps, auquel on donna deux surnoms, — le *catholique* et le *rusé*. — Il rétablit l'inquisition, chassa les Juifs et les

Maures de l'Espagne, dont il ruina ainsi le commerce.

J'avais pris une autre note sur Paul II, mais elle est devenue illisible par un séjour prolongé dans une poche mouillée par les filets de pêche.

Qu'avais-je pu noter d'intéressant sur Paul II? Il donna... ah! oui, il donna quelque chose aux mules des cardinaux, mais c'était une housse d'écarlate.

Rien autre d'important sous ce pape, qui mourut subitement après avoir mangé deux mèlons à son dîner, mais cela n'a pas trait à mon sujet; passons.

Alexandre VI, — un des plus grands scélérats dont l'histoire ait conservé le souvenir, — et pour lequel le jésuite le plus hardi à faire son éloge ne trouva que ceci : « Alexandre VI ne fut pas tout à fait saint. » — *Non admodum sanctus* [1].

Il donna la rose d'or à son digne fils César Borgia, et au célèbre Gonsalve de Cordoue, presque aussi célèbre par sa cruauté que par ses victoires.

Henri VIII d'Angleterre, ce monarque capricieux,

1. Tarquin était le sixième roi de Rome, Néron était le sixième César, celui-ci était le sixième Alexandre. Ce nombre six a toujours été la perte de Rome.

Sextus Tarquinus, Sextus Neron, Sextus et ipse : semper sub sextis perdita Roma fuit.

persécuta tour à tour les luthériens et les catholiques, et épousa six femmes, dont plusieurs à la fois ; il fit décapiter Anne Boleyn et répudia Anne de Clèves, parce que « décidément elle n'était pas jolie ».

Zélé catholique d'abord, et ayant écrit contre Luther, il se sépara plus tard de l'Église catholique, se faisant nommer lui-même pape de l'Église d'Angleterre.

Je cherche à quel moment le pape Jules II, ce pape guerrier et sabreur, put décemment envoyer la rose d'or bénie à ce terrible Barbe-Bleue d'Angleterre.

Clément VII, du reste, lui en envoya une seconde et l'excommunia. Je pense que ce fut avec un intervalle suffisant.

Catherine de Médicis, l'instigatrice de la Saint-Barthélemy, reçut une rose d'or du pape Paul III, qui approuva le premier l'institut des Jésuites.

Jules III bénit une rose d'or pour Marie Tudor, reine d'Angleterre. — Je ne sais si ce fut à l'époque où elle fit couper la tête à Jane Grey, ou lorsqu'elle fit brûler tant d'hérétiques. — Cependant, la date : 1555, rapprocherait plutôt le don de la rose d'or de la mort de Jane Grey.

C'est à la femme de ce féroce duc d'Albe qui

inonda de sang les Pays-Bas, que Paul IV envoya la seule rose qu'il ait bénite. — C'est à lui que l'Angleterre doit sa séparation définitive de Rome.

C'est à lui aussi qu'on doit l'invention de l'*index*, par lequel, tous les ans, l'Église de Rome signale aux recherches et à l'empressement du public les *livres défendus*.

« Le public, disait Voltaire, aime surtout les livres brûlés. »

Quelques écrivains donnent à leurs livres une odeur de brûlé factice, comme on donne un bouquet de Bordeaux à certains vins grossiers.

Un écrivain obscur, interrogé sur ses occupations répondait : « Je travaille pour l'index. »

On a parlé — assez récemment — des démarches poussées jusqu'à l'importunité, par un libraire, pour obtenir de voir figurer à l'index un livre médiocre dont il était l'éditeur.

M. Renan doit à peu près tout à l'index.

Henri III, — le roi des mignons, — reçut la rose de Grégoire XIII. Mais il est temps de lier ma gerbe.

Finissons par une rose offerte à une femme.

Voici le pape Pie VI qui l'offre à la reine Marie-Caroline, femme de Ferdinand IV, roi des Deux-

Siciles, qu'elle gouverna si mal avec l'aide de son favori Acton.

On lit, dans les lettres historiques et galantes de madame Dunoyer, que le pape, probablement Clément XI, donna la rose d'or à madame la duchesse de Berry, la fille du Régent, qui n'était pas précisément une rosière.

Madame Dunoyer parle du très-gros diamant qui formait le cœur de la rose.

Voici terminé mon bouquet de roses d'or.

Disons qu'on en ferait un autre en cherchant bien, — mais plus petit, adressé à d'honnêtes personnes, — et que le plus gros de tous se composerait de présents, offerts à des personnages insignifiants dans l'histoire, mais auxquels le hasard de leur position donnait une importance momentanée aux yeux de la cour de Rome.

Les deux dernières roses d'or ont été envoyées par le pape actuel Pie IX; l'une, à la reine Isabelle d'Espagne, et l'autre, à l'impératrice Eugénie.

XV

Rome. — La liberté religieuse. — Un athée... qu'est-ce que c'est que ça? — Y a-t-il des athées? — Les enterrements civils.— Un écrivain immoral mais austère.

La question religieuse est celle qui devrait admettre la liberté la plus absolue; cette liberté, en effet, qui, comme toute liberté, doit avoir pour limite la liberté des autres, n'apporte de trouble dans la société que lorsqu'elle est contestée, — et, d'ailleurs, que savons-nous d'une manière assez certaine à ce sujet pour pouvoir l'imposer aux autres? — toute religion a ou a eu ses croyances, ses traditions, ses miracles; — le parti le plus sage et le moins exposé à l'erreur serait d'adorer humblement et avec amour le souverain Créateur de toutes choses, sans lui donner ni une forme, ni une éten-

due, ni une figure, ni des limites; en tout cas, il faut permettre à chacun d'adorer, sous le nom et de la façon qui lui paraît la meilleure, — ce Dieu

> Qui s'est logé très-haut — et qui ne nous permet
> Que des opinions, gardant pour lui le vrai.

Je pousserai même l'indulgence jusqu'aux athées, si je croyais aux athées; — mais, quoique j'aie étudié toutes les espèces et toutes les variétés de la bêtise humaine, je refuse de croire qu'elle puisse parvenir au degré nécessaire pour produire l'athéisme; — il y a, je le sais, des gens qui se disent et peut-être se croient athées : — les premiers sont entraînés par la vanité et pensent avoir l'air très-forts ; — les seconds se trompent ; — indignés de certaines tyrannies exercées sous prétexte de religion, dégoûtés de certaines momeries et pratiques superstitieuses, ils refusent d'accepter pour Dieu, le Dieu masqué, déguisé, l'agneau de l'Évangile, dont l'inquisition avait fait un tigre, — et ils disent bêtement : « Je ne crois pas en Dieu, » quand leur pensée et leur sentiment seraient mieux exprimés en disant : « Je ne crois pas en ce Dieu-là ; je ne crois pas que le Dieu, que vous avez inventé, soit le vrai Dieu. »

Remarquez que si on leur dit : « Vous prétendez qu'il n'y a pas de Dieu, — mais regardez autour de vous, — sur vos têtes, à vos pieds ; — qui a créé cet univers ? »

Ils vous répondent sottement : le « hasard ».

Je le veux bien, mais disons alors que le hasard est un grand et puissant Dieu. — Zeus, Jupiter, Jéhovah, le hasard, — peu importe quel nom on lui donne, — il faut l'adorer.

La liberté de conscience admise, et il faut l'admettre, sous peine de sottise tyrannique, — il devrait être permis aux uns de faire des processions et des pèlerinages à n'importe quelle Vierge noire ou blanche, — à n'importe quelles reliques, — d'étaler toutes les pompes et tous les luxes, à la naissance, au mariage, à la mort, — tandis qu'aux autres il serait également permis de baptiser ou de ne pas baptiser leurs enfants ou de les baptiser sans cérémonies, de se marier seulement à la municipalité, et de conduire leurs morts directement au cimetière sans passer par l'église ; — je ne vois aucune objection à faire aux uns, ni aux autres.

Mais, malheureusement, si on ne s'en fie pas à

l'étiquette, on découvre qu'il s'en faut que les uns et les autres soient francs et véridiques dans leurs manifestations.

Beaucoup d'entre ceux qui vont en procession, aux pèlerinages et aux sanctuaires miraculeux, font cette démarche le prétexte d'une tentative de réaction, en faveur, non pas de la religion, mais de la puissance de l'Église, et une sorte de provocation.

En même temps, c'est sans conviction arrêtée que beaucoup d'entre les autres machinent et exécutent leurs enterrements civils, c'est une forme de l'agitation et presque de l'émeute, — c'est une taquinerie, une gaminerie funèbres plus ou moins bruyantes et scandaleuses.

Il est des gens qui ont inventé une sorte de contre-religion qui a ses dogmes, ses rites, ses superstitions au moins autant qu'aucune religion; — ces gens-là, par exemple, s'astreignent scrupuleusement à manger gras le vendredi et font de cette obligation un devoir et presque une austérité et une macération.

Ils adorent le néant, — rien du tout, *nihil* — avec des cérémonies; — leur *pas de culte* est un culte rigoureux, leur athéisme est une religion; ils adorent

« pas de Dieu », avec pompe, fanatisme et superstition, et surtout beaucoup de bruit.

Si les premiers se déguisent en pèlerins, — les seconds s'affublent en philosophes, — carnaval des deux parts, — deux charrettes de masques se provoquant de la voix et du geste.

Le déguisement des uns explique et justifie presque le masque des autres, et, au fond, la religion n'est pour rien là dedans, si ce n'est pour un double sacrilége.

Voyons,

Les pèlerins,

Osez-vous me dire que vous croyez tous aux miracles, aux apparitions de la Sallette et des autres sanctuaires.

Voyons,

Les libres penseurs,

Osez-vous me dire que vous ne songez qu'à vous abstenir des rites et des cérémonies que vous désapprouvez.

Je ne repousse pas les pompes de la religion catholique, c'est un luxe et une source de fêtes pour les pauvres; — je voyais encore ces jours derniers à Venise la foule s'entasser dans ces églises si belles, si riches, si ornées de chefs-d'œuvre, où

on chante de si beaux opéras, où peut-être la musique est un peu trop dansante ; — mais où il faut admirer l'habileté de ces anciens aristocrates vénitiens, faisant, dans leur luxe et leurs jouissances, la part du peuple et la part des pauvres pour se les faire pardonner.

J'aime les reposoirs, les tentures, les fleurs de la Fête-Dieu.

Mais, dans les moments de trouble, de lutte, de quasi guerre civile, où il ne faut qu'une étincelle pour produire une explosion, j'en reviendrais à cette loi ou ordonnance déjà ancienne, qui prohibe dans toute ville, où il y a plusieurs religions ou plusieurs sectes, toute manifestation extérieure du culte. — J'approuverai, si l'on veut, l'arrêté du nouveau préfet de Lyon, qui fixe à une certaine heure les enterrements civils, et leur défend tout bruit et toute provocation ; — mais à la condition d'un autre arrêté, imposant la même réserve aux pèlerinages, aux processions et aux enterrements catholiques.

Il ne faut pas permettre que les enterrements civils soient un masque et une gaieté de l'émeute ; — mais il faut reconnaître la liberté de toute religion, et même de « pas de religion ».

Pour ma part, en fait de cérémonie funèbre, je

n'ai qu'un vœu à former, c'est qu'on fasse en sorte de ne me pas enterrer vivant, — c'est aussi qu'on ne dépense point d'argent pour m'enterrer avec des cérémonies vaniteuses; mais je laisse à ceux que l'affection chargera de ce dernier devoir la liberté de faire de mon corps ce qu'ils voudront. — Je déclare que je ne sais absolument rien d'une autre vie; — ma raison me dit que nous serons, après la mort, ce que nous étions avant la vie, — mêlés, confondus, perdus dans les éléments; — mais il est parfaitement possible que ma raison se trompe, qu'il n'ait pas été donné à la raison humaine de pénétrer ces mystères; — il est parfaitement possible que nous ayons à rendre compte de notre vie, avant de passer dans une autre. — Je ne crois pas à un Dieu implacable, édictant des peines éternelles, pour des fautes qu'il dépendait de lui de nous empêcher de commettre, parce que je le crois tout-puissant et souverainement bon; — aussi, j'ai tâché toujours d'agir de façon à pouvoir attendre la mort sans anxiété; — si je dois paraître devant un Dieu nécessairement juste et bon, je m'examine et je ne redoute ni sa présence ni sa justice.

Que l'on m'enterre après avoir récité des prières

pour moi — ou sans avoir récité des prières, peu m'importe, on fera ce qu'on voudra.

Je me sens prêt à paraître devant le tribunal de Dieu, — si toutefois Dieu si grand a la bonté de s'occuper encore des grains de poussière que nous sommes ; ce qui pourrait, du reste, être un des côtés de sa grandeur.

Mes fautes sont celles de ma nature et de mon tempérament ; — j'ai fait le moins de mal et le plus de bien qu'il m'a été possible. Me voilà.

Je désapprouve donc les injures si prodiguées aux gens qu'on enterre sans les cérémonies de l'Église ; — je les permets contre ceux qui prennent ce prétexte pour *paraître*, pour faire du bruit et du scandale ; mais il faut accentuer nettement cette distinction et ne pas se permettre, en aucun cas, ces injures contre le mort qu'on enterre.

La commission de la Chambre des députés qui s'est abstenue de conduire le corps de M. Brousse, parce qu'il ne passait pas par l'église pour aller au cimetière, a manqué à son devoir ; — le colonel qui a fait rebrousser chemin à ses soldats et qu'on a loué à ce sujet aurait manqué à son devoir et devrait être mis aux arrêts, s'il n'avait pas d'ordres précis en ce sens.

C'est une comédie contre ce qu'on accuse d'être une comédie.

Celui que l'on conduisait au cimetière avec certaines cérémonies et certains honneurs convenus, — c'était un citoyen et un député ; — à ce double titre, ces honneurs lui appartenaient et on n'avait pas le droit de les lui supprimer, — qu'il fût catholique, protestant, luthérien, juif, musulman ou athée (toujours s'il y a des athées).

Si l'ordre a été donné, comme le prétendent à tort, je crois, certains journaux, par M. de Mac-Mahon, M. de Mac-Mahon aurait manqué à son devoir ; — le chef d'un État peut être en son particulier — aussi religieux, dévot même et pratiquant que bon lui semble ; — mais, dans l'exercice de ses fonctions, il ne doit tenir aucun compte de la religion ou de l'irréligion de personne.

Il doit à tous, héritiques, païens, idolâtres, athées (toujours s'il y a des athées) une justice égale, et n'a pas à se mêler de leur conscience.

Je me résume : — en ce moment de troubles et d'agitation, — il serait sage d'empêcher tout prétexte à une collision et à des bravades, de quelque part qu'elles viennent ; — il faudrait astreindre et les enterrements civils et les enterre-

ments religieux — à une même discrétion et à une même réserve ; — il en devrait être de même pour les processions et les pèlerinages.

Pour moi, j'ôterai mon chapeau devant un mort enterré religieusement comme devant un mort enterré civilement ; — de même que je me tiens dans une posture respectueuse dans toute église, dans tout temple, sans me soucier des rites et des cérémonies, et des noms de ceux qui y adorent ou sont sensés y adorer Dieu.

En attendant, on ne m'empêchera pas de considérer comme bon chrétien l'homme qui, comme M. Brousse, laisse en mourant sa fortune aux pauvres et fait des pauvres sa famille et ses héritiers.

Et, si vous ne voulez pas absolument que cet homme soit un chrétien, alors, j'en suis fâché pour vous, c'est qu'il y aurait quelque chose de mieux que d'être chrétien.

Je trouve dans un journal français une lettre de M. Xavier de Montépin.

M. de Montépin est un écrivain qui a fait plus de trois cents volumes, — « romans de cabinet de lecture », dit Vapereau un peu irrévérencieusement. De ces romans j'avais déjà lu trois pages en 1855, et tout porte à croire que j'en aurais lu d'autres

et en aurais fait mes délices, lorsque tout à coup comme j'allais commencer la quatrième page, M. de Montépin fut condamné en police correctionnelle à l'amende et je crois aussi un peu à la prison pour publication jugée « immorale et contraire aux mœurs ». Je ne crus pas devoir continuer à lire M. de Montépin.

M. de Montépin — annonce que c'est comme catholique et royaliste qu'il prend sa plume, — cousine germaine de cette dague que Cyrano de Bergerac appelait « la massacroire » ; — il dit que les gens qu'on enterre civilement sont ensevelis entre quatre planches *mal jointes*; pourquoi mal jointes? — Est-ce que les menuisiers qui font les cercueils sont catholiques et royalistes comme M. de Montépin? — mais alors ce ne serait pas honnête de ne pas faire joindre les planches, les menuisiers étant payés pour les faire joindre et la faute n'en serait pas aux enterrés.

Il ajoute — que ceux qu'on enterre civilement — sont des *avortés*, des *bâtards*, des *enfants de concubins*; — supposons que ce soit vrai, seraient-ils moins *avortés*, moins *bâtards*, moins *enfants de concubins*, si on avait porté le cercueil à l'église?

Un peu plus loin, il raconte que les amis de

M. Ranc boivent du *vin moisi* et de *l'eau-de-vie frelatée*. Les pauvres gens me font grand'pitié! — et je comprends qu'ils soient mécontents de la société actuelle; — peut-être n'est-il pas prudent à M. de Montépin d'excuser ainsi et de justifier leurs réclamations et leurs projets.

M. de Montépin veut qu'on ne salue pas un mort qu'on enterre civilement; — il appelle ce mort « la carcasse d'un libre penseur qu'on traîne au charnier » ; est-ce comme royaliste, est-ce comme catholique qu'il parle ainsi? à coup sûr ce n'est pas comme chrétien.

Il prie M. de Mac-Mahon de faire porter « au cimetière des guillotinés tout mort qu'on ne porte pas à l'église, — sur la charrette du bourreau, escorté seulement par les gendarmes ».

Savez-vous que c'est une rude punition pour ne pas penser comme M. de Montépin? — et moi qui n'ai lu de lui que trois pages — et qui ne puis savoir tout ce qu'il pense, je me trouve bien embarrassé.

M. de Montépin finit par une phrase que je vais copier tout entière :

« La liberté de conscience est un mot vide de sens. — L'homme, créé à l'image de Dieu, n'a

pas le droit de nier son Créateur, ou tout au moins d'étaler cyniquement, comme un titre de gloire, sa scandaleuse incrédulité. — Celui-là, quel qu'il soit, qui joue la comédie de ne pas croire en Dieu, est un coquin à qui Dieu fait peur. »

Et comment fera-t-on sans la liberté de conscience? tout le monde devra penser comme M. de Montépin, — même comme il pensait dans le livre qui, en 1855, a été condamné comme contraire aux mœurs.

M. de Montépin est-il bien certain d'avoir été créé à l'image de Dieu? — je crois Dieu un peu moins dur et un peu moins violent; — et qui sait si certaines gens ne se croient pas athées, parce qu'ils ne veulent pas d'un Dieu dont M. de Montépin est la vivante image, un Dieu qui ressemble tant que cela à M. de Montépin.

« On n'a pas, dit-il, le droit d'étaler sa scandaleuse incrédulité ...» Je le veux bien, mais alors que les pèlerins n'étalent pas leur ridicule et provoquante crédulité — et, qui pis est, leur mensonge de crédulité.

« Celui qui joue la comédie de ne pas croire en Dieu est un coquin, à qui Dieu fait peur ». Ça a l'air de dire quelque chose; — eh bien, non, —

celui qui a peur de Dieu y croit. — Mais ne pourrait-on pas dire : ceux qui font semblant de prendre pour un hommage à l'Être suprême des momeries ridicules et qui veulent y contraindre les autres sous peine d'être jetés à la voirie, sont des coquins à qui Dieu ne fait pas assez peur ?

M. de Montépin — me paraît un peu faiblir dans les conseils qu'il donne à M. de Mac-Mahon ; — je vais lui demander la permission de lui rappeler la formule ancienne des condamnations contre les suicidés :

« Le cadavre dudit défunt sera attaché par l'exécuteur de la haute justice derrière une charrette, et traîné sur une claie, la tête en bas et la face tournée contre terre, — par les rues de ladite ville, depuis les prisons jusqu'à la place publique, où il sera pendu par les pieds, à une potence qui sera à cet effet plantée audit lieu, et, après y avoir demeuré vingt-quatre heures, jeté à la voirie, ses biens acquis et confisqués, etc., etc. »

Fait au parlement, le 31 janvier 1749.

Pourvu, mon Dieu, qu'on n'applique pas cette peine aux gens qui n'ont pas lu les livres de M. de Montépin ! — moi qui n'en ai lu que trois pages !

— et qui risque de ne pas penser comme lui sur plusieurs points.

Voici une loi universelle et humaine et en notre temps bien sage qui arrangerait bien des choses :

A chacun la liberté de vivre avec sa femme, d'élever ses enfants, de cultiver son champ ou son métier, de choisir et de prier SON Dieu de la manière qu'on jugera la meilleure, — et de n'obéir qu'aux lois.

Le chapeau mou est un des griefs de M. X. de Montépin contre les enterrements civils, et une des causes pour lesquelles il demande qu'on conduise les morts sur la charrette des suppliciés, avec des gendarmes pour tout cortége.

Nous parlerons donc un peu des chapeaux mous et des chapeaux durs.

Il est un point sur lequel tout le monde est à peu près d'accord : — c'est que le chapeau dur, — plus connu sous le nom expressif et exact de « chapeau tuyau de poêle », est, de toutes les coiffures imaginées par la mode, la plus laide, la plus ridicule, la plus incommode ; — les peintres et les sculpteurs n'ont jamais épuisé les sarcasmes contre ce chapeau.

On ne saurait trop s'étonner que, depuis que

l'homme a adopté les vêtements, ce qui remonte à une date assez reculée, puisque ça précède la sortie du paradis terrestre — et date de la feuille de vigne, il n'ait pas encore pu trouver une façon définitive de s'habiller d'une manière à la fois commode et avantageuse, — et que les recherches et les tentatives à ce sujet se renouvellent tous les jours. Il n'y a jusqu'ici d'acquis et de « trouvé bon » que ce hideux chapeau — qui, depuis une soixantaine d'années, n'a subi que de légères modifications dans la forme, — et pourquoi ?

— Est-il beau ? — Il est extrêmement et souverainement laid.

— Est-il commode ? — Il se gâte à la pluie, il ne préserve nullement du soleil ; il comprime douloureusement la tête.

— Est-ce quelque chose de très-cher dont la présence signale à l'admiration, au respect — un homme très-riche ? — Ça ne coûte pas plus cher que certaines casquettes et moins cher que certains chapeaux mous.

— Est-ce un symbole d'égalité ? veut-on que tout le monde ait exactement le même chapeau ? — Non, on s'efforce de se distinguer par des différences timides, — le bord plus ou moins large, plus ou

moins recourbé, relevé, — le cône plus ou moins étroit — parfois renversé, — la seule condition respectée, c'est la rigidité, la dureté.

Et vraiment cela autorise-t-il ceux qui s'obstinent à s'en affubler, à se croire si fort supérieurs aux autres, à s'ériger en aristocratie, à déverser le mépris sur ceux qui en portent d'autres, à les déclarer indignes de toutes fonctions publiques, à les signaler à la police et à la vindicte des lois, et à demander qu'on les traîne sur la claie?

Il m'est impossible de ne pas trouver un peu d'exagération dans ces manières de voir et de parler, et, dût-on m'accuser de plaider non pas pour *ma maison*, mais pour mon chapeau — *pro petaso meo*, je réclamerai, pour le chapeau mou — une tolérance égale à celle qu'on a pour tant de sottises, de coquineries et de crimes.

Pour ma part, il y a une trentaine d'années que, trouvant le chapeau tuyau de poêle laid et incommode, j'ai pensé que la conséquence naturelle de cette opinion était de ne plus le porter, et conséquemment d'en porter un autre.

Le grand chapeau en feutre mou, gris ou noir — abrite du soleil, se plie quand on veut le porter à la main ou sous le bras, et est en même temps

une belle coiffure. — Cela dit, je n'y ai plus jamais pensé, — et je n'ai plus porté que celui-là; — ce qui fait que je suis excommunié, vilipendé — et menacé d'être traîné sur la claie.

L'athéisme est, pour le moins, aussi bête que la superstition et le fanatisme ; — seulement il a deux avantages sur eux :

Les athées n'ont jamais fait brûler personne.

Et je crois que les athées offensent moins Dieu que les superstitieux et les fanatiques.

Mettez-vous à la place de Dieu ; — je suppose que vous vous appelez... trois étoiles.

— Connaissez-vous M. trois étoiles?

— Non, dit l'athée, je ne le connais pas, et je ne crois même pas qu'il existe.

— Connaissez-vous M. trois étoiles?

— Oui, dit le fanatique, je le connais intimement : il est injuste, cruel, absurde, implacable, etc.

Les fanatiques appellent souvent athée, non un homme qui nie l'existence d'un Dieu; mais celui qui refuse de croire au Dieu qu'ils ont inventé, auquel ils prêtent leurs petites passions et leur grande méchanceté, et dont ils font leur pourvoyeur.

Je crois au Dieu qui a fait les hommes et non au Dieu que les hommes ont fait.

XVI

Rome. — La loterie. — Un bon numéro. — Jusqu'aux songes qui flattent le pouvoir.

La morale de papier a supprimé la loterie, — pour la transporter dans les affaires et dans la politique. — Néanmoins, la loterie telle qu'elle était autrefois, est encore assez souvent autorisée, — et d'ailleurs les départements frontières ou voisins des pays où la loterie subsiste, ont la ressource de la correspondance avec des agences spéciales.

Ainsi, à Nice, un certain nombre de marchands de volaille italiens se chargent, chaque semaine, de *faire des mises* à Gênes.

A Nice, on a également la roulette de Monaco à trente-cinq minutes de la ville.

J'avais pour voisin, à Nice, une espèce de méde-

cin et sa femme. — Ce n'était que clandestinement que « le docteur » rendait ou vendait la santé à ses semblables, parce qu'il manquait, je crois, quelques formalités — peut-être toutes — à ses diplômes.

A cette industrie, le couple avait ajouté la location de son appartement pendant la saison d'hiver, — se contentant d'une mansarde sous les toits, durant le séjour des étrangers ; — leur vie semblait assez monotone ; — les plaisirs du docteur consistaient à s'enivrer quelquefois et à quereller sa femme ; — ceux de la femme, à bavarder avec les voisines et à quereller son mari. — Elle y joignait pourtant, en cachette, la loterie, pour laquelle elle envoyait chaque semaine, à Gênes, ce qu'elle avait pu écumer sur la petite dépense de son petit ménage.

Un jour que j'allais visiter le locataire qu'ils avaient alors, — nous entendîmes des cris affreux partir de la mansarde habitée par le docteur et par sa femme. « C'est une scène de ménage, me dit mon ami, et cela est assez fréquent. » Cependant les cris redoublèrent, et nous finîmes par monter. — Nous vîmes alors le docteur qui assommait sa femme à coups de bâton. — Elle était tombée dans un coin de

la chambre a moitié évanouie, et ne criait plus. — Le docteur, à notre aspect, s'arrêta, nous salua humblement et sortit de la chambre, probablement pour aller voir ses malades. — Nous laissâmes la pauvre femme aux soins d'une voisine, attirée comme nous par le bruit. — Le docteur était ivre, et, ayant découvert que sa femme avait encore mis à la loterie un argent qu'il eût préféré boire, il s'était emporté un peu plus que de coutume. — Trois ou quatre jours après, la femme frappa discrètement à la porte de son locataire, le docteur était sorti : — il pensa qu'elle venait le remercier de son intervention.

— Monsieur, lui dit-elle, irez-vous à Monaco aujourd'hui?

— Peut-être bien.

— Vous ne manquerez pas alors de jouer hardiment sur les nos 17 et 33.

— Pourquoi?

— Vous le savez bien.

— Mais nullement.

— Allons donc! Tenez, moi, je viens de prendre sur la loterie de Gênes ces deux numéros auxquels, pour compléter le *terne*, j'ai ajouté la date du jour?

— De quel jour?

— Du jour où mon mari m'a tant battue (*giorno della bastonata*), 17, 33 et 11.

Et, en parlant, elle avait tiré de son sein et ouvert un petit portefeuille crasseux, d'où elle tira un billet de la loterie de Gênes.

— Ne manquez pas de jouer sur ces numéros à la roulette, — c'est une chose certaine.

Et elle tira de sa poche un petit livre — qu'elle feuilleta — jusqu'à ce qu'elle trouvât le chapitre intéressant :

— Femme *battue* par une autre femme, 18, 13. — Ça n'est pas ça.

— Femme *battue* par son mari, 17, 33.

Et elle quitta mon ami, — heureuse et souriante de la révélation qu'elle avait obtenue pour les meilleurs numéros à mettre à la loterie.

Il m'est tombé entre les mains un livre à peu près semblable à celui que consultait la femme du docteur. — C'est imprimé à Paris, rue Garancière, 5, et ça *se vend chez tous les libraires.*

C'est l'*Almanach des songes, visions et rêves,* — avec les numéros qu'ils indiquent pour la loterie.

La préface est terminée par cette observation : « Depuis la suppression de la loterie en France, on pourrait croire que les numéros qui s'appliquent

aux rêves sont devenus sans importance. — Cela serait exact si les loteries étaient devenues absolument prohibées ; — mais, comme le Gouvernement en autorise dans certaines circonstances et comme elles subsistent dans certains États, nous avons cru que.... »

(L'auteur donne ensuite l'avis de se défier des livrets de songes *vendus à vil prix* (le sien coûte 50 c.) et qui sont fabriqués *sans raisonnements ni observations, ni combinaisons*, — tandis que le sien, tiré de l'étude assidue, pendant vingt ans, « du sage Joseph, du prophète Daniel, du philosophe Euripide (?), du savant Apomasor (??), d'Artemidor (???), etc., etc., est un livre infaillible et utile à l'humanité. »

Eh! mon Dieu, je ne demande pas que l'on empêche de publier ces billevesées; mais je demande qu'elles ne soient pas priviligiées, protégées, — tandis que tant d'ouvrages sont mis à l'index.

Si j'étais ministre de l'instruction publique, j'aurais soin, lorsqu'il paraît une de ces bêtises empoisonnées, de faire faire immédiatement un petit ouvrage simplement écrit, démontrant la sottise et l'inanité de cette publication, et de le répandre à très-bas prix, ou même d'engager les libraires

qui exercent ce genre d'industrie à faire présent du contre-poison à tous ceux qui achèteraient la *Clef*, le *Livre* ou l'*Almanach des Songes*.

Quoi qu'il en soit, j'ai feuilleté celui qui m'était tombé entre les mains, et j'y ai découvert deux choses :

La première, c'est que, outre la superstition et le goût du jeu, il enseigne aussi une morale particulière.

Quelques exemples :

Deuil : Souci de peu de durée, joie et festins, 4, 69, 79.

Fille publique : Honneur et profit, 78.

Galanterie : Si c'est une femme qui fait ce songe, bonheur dans le commerce, 7, 15.

Galérien : Audace, courage, force, 53, 69.

Inceste : Progrès dans les arts, 1, 14, 41.

Lèpre : Si une femme fait ce rêve, amant titré et libéral dont elle tirera de grands profits.

Loterie : Petit risque pour un grand profit, 5.

M..... : Hommes ou femmes serviables 27, 72.

Baiser le visage : Témérité suivie de succès, 5, 9.

Cabaret : Joie et consolation, 79.

Absinthe (en boire) : Petit chagrin suivi d'une grande joie, 7, 29.

Ceinture d'or : Gain à qui la porte.

Dormir avec une femme de mauvaise vie : Sûreté.

Obsèques d'un parent : Richesse, succession, 16, 61.

Mais l'auteur, si sa morale est singulière, et — c'est ma seconde observation — ne se permet rien d'irrévérencieux pour l'autorité et semble au contraire, lui accorder son aide et sa protection :

Aigle (en enfanter un) (ça se publiait sous l'empire) : Grandeur, prospérité, 11, 34.

Aigle planant : Réussite, honneurs, 1, 22.

Amende (la payer) : Profit, 83.

Bourse vide : Contentement d'esprit, 10, 20.

Prison (y entrer) : Salut ; (y vivre) : consolation, 71.

Journal : Mensonge, 15, 31.

Écritoire : Perfidie, noirceur, mensonge, 2, 46.

Insensé : Bienfait du prince, 28, 30.

Lauriers (en être entouré) : Prospérité, 66.

Est-ce à ce soin d'émettre d'aussi bons principes que l'ouvrage doit de pouvoir se vendre *chez tous les libraires ?*

XVII

Ceprano. — Les choses à leur place. — Un monument de la plus haute antiquité. — Le *Liri.* — Les chemins de fer. — Le progrès. — La vraie richesse. — Que les maçons de Babel ont manqué de patience.

A Ceprano, je trouvai toute la population, hommes et femmes, avec les costumes qui nous plaisaient tant dans *les Moissonneurs*, de Léopold Robert : les hommes avec les vestes rouges, bleues ou vertes, sans manches, — une seconde veste brune sur l'épaule, un large chapeau sur la tête.

Les femmes, nu-pieds, avec une chemise de toile, un corset vert, bleu, rouge ou violet, — un collier de corail, et sur la tête une petite serviette blanche qu'elles savent arranger coquettement et pittoresquement en vingt façons différentes.

Je n'étais pas fâché de revoir quelques instants les formes féminines à peu près à leur place, — ce

dont m'avait presque déshabitué la tyrannie des modes parisiennes.

Un autre contraste : cette ville de Rome, si pleine de magnificences et de richesses, est infestée de mendiants qui attristent et encombrent les promenades. A Ceprano, où beaucoup d'enfants se passent de chemise ou se contentent de quelques fragments très-incomplets, je n'ai pas vu un seul mendiant.

J'ai rencontré là cette pauvreté heureuse que j'ai remarquée lors de mes autres promenades en Italie.

J'avais aussi un certain besoin d'être quelque temps sans voir de monuments, — qui ne cessent de vous raconter la mort non-seulement des hommes, mais des peuples et des nations, et où tout constate que vous marchez sur un sol entièrement fait de poussière humaine.

La maîtresse de la *Locanda nuova* de Ceprano m'ayant dit avec un air de chagrin humilié :

— Ici, nous n'avons pas de monuments à montrer aux étrangers,

Je m'empressai de la rassurer en lui indiquant l'escalier de son hôtel, un des plus roides et des plus terribles escaliers que j'aie jamais vus :

— Vous vous trompez, signora, votre escalier est un monument, et un des plus anciens peut-être dont Rome puisse se vanter ; il a été construit incontestablement assez longtemps avant l'invention des échelles, qui étaient déjà sur lui un perfectionnement et remontent à la plus haute antiquité.

Mais Ceprano, a autre chose, et, disons-le tout bas, mieux que des monuments antiques, ouvrages plus ou moins grands, plus ou moins réussis des hommes, luttes plus ou moins suivies de victoires avec la pierre et avec la toile; — imitations plus ou moins exactes, plus ou moins heureuses de la nature ; — Ceprano a la nature elle-même, avec ses splendeurs, ses magnificences, ses harmonies, non pas antiques, mais éternelles et toujours jeunes. — Une assez forte rivière, le Liri, fait plus d'à moitié le tour du bourg ; — à l'horizon s'élèvent de hautes montagnes d'un bleu sombre, sur lesquelles se découpent, avec leur verdure vivante et gaie, les peupliers, les saules, les aulnes qui s'élèvent le pied dans l'eau ; — autour des saules, grimpent en s'enroulant de grands liserons blancs ; — de place en place des lauriers-roses, non pas de chétifs arbustes en caisse comme on en voit sous les

cieux moins favorisés, mais de vrais grands arbres, chargés de fleurs parfumées.

Entre ces rives vertes et fleuries, coule le Liri, tantôt calme et profond, tantôt rapide, écumeux, bruyant, lorsqu'il a passé sous les moulins, et chantant en chœur avec les moulins la belle et éternelle chanson du travail et du pain.

Le froment et le maïs apportés des champs où ils ont été arrosés par la pluie du ciel et par la sueur des laboureurs et des moissonneuses, sur des chariots traînés par ces grands bœufs gris aux énormes cornes droites, mêlent aussi leur voix à cette chanson pendant que la meule les écrase et les change en farine blanche ou dorée.

D'où vient que cette pauvreté, calme, heureuse, ne se trouve que dans les pays réputés pauvres, mais où l'homme reste en relations directes avec la nature, avec la terre, et n'attend rien que du ciel, et que ce bonheur ne se rencontre pas dans les cités enrichies, dit-on, par le progrès?

Eh! c'est que nous savons en réalité bien peu de choses d'une manière certaine, c'est qu'il n'est pas du tout démontré que ce que nous appelons le progrès soit, en réalité, un pas en avant vers le mieux-être, vers le bonheur.

Avec certains moyens de satisfaire plus facilement ou plus agréablement les trois ou quatre besoins réels que la nature nous avait donnés, ce qu'on appelle le progrès nous apporte en même temps d'autres et nouveaux besoins, et lorsque, grâce à lui, nos ressources s'augmentent comme *un*, nos besoins s'accroissent comme *trois*.

Cette immense révolution des chemins de fer supprime la distance, mêle les peuples, confond les mœurs et les usages, a déjà supprimé la variété des costumes, et créera, avec le temps, une langue polyglotte, formée de toutes les langues mêlées et confondues, celle qu'auraient parlée les maçons de Babel, s'ils ne s'étaient pas séparés.

Cette révolution sacrifie les petites localités aux grands centres; — avant les chemins de fer, il n'était guère de village, de bourg, de hameau, qui n'eût sa grande ou petite richesse, due à la nature, qui rendait la vie facile et douce à ses habitants; — ceux-ci avaient la chasse et le gibier, ceux-là la pêche, le poisson de la mer ou des fleuves, ces autres le grain et les fruits en abondance, etc. — Les chemins de fer viennent faire rafle de tout, et portent tout dans les capitales et les grandes villes.

On m'interrompt ici pour me dire : « Oui, mais

les capitales et les grandes villes rendent ce qu'elles prennent en argent, et le prix des denrées qu'elles absorbent s'élève tous les jours au bénéfice de ceux qui les produisent, et ce produit les enrichit. »

Ça a l'air vrai, c'est même vrai, et pourtant ce n'est vrai que sous un rapport; — ça apporte de l'argent, mais ça apporte aussi des besoins nouveaux, des habitudes dispendieuses.

Le progrès réel incontestable serait que tout le monde vécût le plus facilement et avec le moins de travail possible.

Est-ce un progrès heureux que celui qui exige chaque jour une plus grande somme de travail pour subvenir aux nécessités de la vie, — sans parler des inquiétudes, des soucis, des anxiétés, des désespoirs de ceux qui n'y arrivent pas, — parce que ces nécessités s'accroissent tous les jours, parce que le « progrès » en augmente le nombre et les exigences, toujours plus qu'il ne donne les moyens de les satisfaire? Le dimanche, ce jour de joyeux repos qui revenait autrefois chaque semaine, est presque partout supprimé pour l'ouvrier; ou bien il le passe bêtement et seul au cabaret, à lire ou à entendre lire et commenter des journaux, et à boire des liqueurs frelatées et malsaines, laissant

à la maison sa femme et ses filles, qui elles, de leur côté, ne se contentent plus de leurs simples, propres et coquettes parures d'autrefois, — et aiment mieux ne pas se promener, ne pas danser, ne pas s'amuser, que de ne pas étaler aux yeux et les faux chignons, et les doubles jupes, et les tuniques, et les tabliers qu'elles voient aux bourgeoises et qui n'ont d'autre résultat que de les enlaidir, quand elles les acquièrent à tout prix.

Je ne citerai qu'un exemple, et je le prendrai sous mes yeux : — la petite commune sur les confins de laquelle j'habite, Saint-Raphaël, — est surtout une colonie de marins et de pêcheurs; — ils vous disent qu'il y a trente ans, il y a vingt ans, ils pêchaient comme aujourd'hui d'excellents poissons sur leurs fonds de roche, — et ce poisson se vendait à bas prix, parce que, quelque abondante que fût la pêche, le poisson ne pouvait se transporter et se vendre que dans un rayon très-étroit autour d'eux.

Aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, le rayon s'est singulièrement élargi; — il s'étend vingt fois plus qu'auparavant; — le poisson de Saint-Raphaël, qui va alimenter de grandes villes assez éloignées, a décuplé de prix.

— Le progrès! dites-vous.

— Attendez un peu, — il arrive en effet beaucoup plus d'argent à Saint-Raphaël.

— Eh bien!... le progrès!...

— Attendez donc... vous croyez alors que les habitants sont à la fois plus riches et plus heureux qu'autrefois?

— Sans doute.

— Eh bien, c'est le contraire qui est la vérité; — autrefois, on trouvait une nourriture saine, facile, à bon marché dans le poisson, qui se vendait à bas prix, ainsi que le gibier qu'on tuait dans la forêt; — aujourd'hui les habitants de Saint-Raphaël ne peuvent plus, à cause de la cherté extrême, manger ni poisson ni gibier.

— Je l'admets, dites-vous, mais les pêcheurs, eux, gagnent beaucoup plus d'argent.

Ils gagnent plus d'argent, répondrai-je, mais ils en dépensent beaucoup davantage, et ici nous trouvons la proportion de un à trois dont je parlais tout à l'heure. — En même temps qu'augmente le prix du poisson, qu'ils vendent, celui de toutes les denrées qu'ils doivent acheter augmente dans une proportion au moins égale, et aussi d'autres habitudes, d'autres besoins, certains menus luxes

se sont insinués et sont devenus nécessaires; — en un mot, tout le monde est d'accord sur un point, c'est qu'on est à Saint-Raphaël, tout en voyant circuler beaucoup plus d'argent, plus pauvre et moins heureux qu'autrefois.

Il doit en être, il en est de même partout. — *La vie*, pour employer l'expression populaire, devient *plus chère* tous les jours, — c'est-à-dire que chaque jour il faut plus de travail, — avec plus de poignante incertitude, pour nourrir sa femme et ses enfants.

Il doit en être, il en est de même partout.

C'est triste, c'est inquiétant, — et m'est avis qu'on ne s'en inquiète pas assez.

Une chose m'a frappé désagréablement à Ceprano, c'est que la fille de la maîtresse de l'auberge qui voit quelquefois passer de riches voyageuses, cherche déjà à s'attifer autrement que les autres filles du pays; — elle a déjà adopté cette mode laide et bête de couper courts les cheveux du devant de la tête et de les faire retomber en frange roide, collée sur le front; et je la voyais ne pas perdre de vue une jeune voyageuse de son âge, dont évidemment elle étudiait le costume avec le désir d'en emprunter quelque chose. — C'est un commencement, et ça

continuera, ça se propagera, par contagion ; dans dix ans, peut-être auparavant, les femmes de Ceprano seront habillées à la parisienne, se croiront élégantes, et seront pauvres, enlaidies, malheureuses, peut-être pis, — et les voyageurs seront assaillis par les mendiants.

XVIII

Retour à Rome. — *Porta Pia.* — La villa Casalini. — Garibaldi. — Désappointement. — S. M. le roi d'Italie. — Chacun son métier. — Une lettre de Garibaldi.

Retournons un peu à Rome.

Dès mon arrivée, après avoir rendu mes visites traditionnelles à Saint-Pierre, au Vatican, au Colisée, au Panthéon, etc., je pensai à voir Garibaldi, qui devait être à Rome, — où il s'occupe d'un projet d'utilité qui vient d'être voté par le Parlement, la canalisation du Tibre.

Les lecteurs des *Guêpes* savent que je l'aime beaucoup, que je l'ai souvent défendu contre des imputations injustes ; que je n'ai guère manqué l'occasion de faire ressortir et les services qu'il a rendus à l'Italie, et le désintéressement antique de toute sa vie, etc.

J'appris qu'il était aux bains de Frascati ; je lui envoyai une dépêche pour lui dire que je ne re-

culerais pas devant ce petit voyage pour aller lui serrer la main.

Quelques heures après, il m'avait répondu :

« Je serai demain à Rome, où je vous attendrai. »

Jusque-là, tout allait bien.

Le lendemain, je m'informai de sa demeure à Rome ; il faut sortir par la « porta Pia », et ensuite *sempre dritto*, toujours tout droit.

La villa Casalini, qu'on m'avait indiquée, est à au moins une heure et demie de Rome, je finis pourtant par y arriver.

La maison est au fond d'un jardin ; — je frappe, je sonne. — Ce n'est qu'après un temps assez long qu'il paraît un homme en chemise rouge, assez bonne figure rustique, qui me dit un peu brusquement :

— Que demandez-vous ?

— Le général Garibaldi.

Il remonte un escalier, reste absent dix minutes et revient.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, au général ?

— Ce que je lui veux ? mais ça ne vous regarde pas, et c'est à lui que je compte le dire.

Il disparaît encore une fois ; après dix autres minutes, il revient :

— Votre nom ?

— C'est en effet par là que j'aurais dû commencer; voici ma carte.

Nouvelle éclipse de la chemise rouge, puis il revient.

— Avez-vous un rendez-vous avec le général?

— Oui, il m'a envoyé une dépêche de Frascati.

La chemise rouge remonte et redescend.

— Voyons la dépêche.

Ici, la patience m'échappe.

— Ah çà! ma bonne chemise rouge, est-ce que vous vous moquez de moi? est-ce que vous me trouvez l'air d'un homme qui a besoin de porter dans sa poche la preuve de ce qu'il dit?

Il remonte un peu effarouché, puis revient :

— Le général est fatigué, et il dort.

— Que ne le disiez-vous tout de suite? — Alors, donnez-moi un morceau de papier et une plume.

Après dix autres bonnes minutes d'absence, il revient :

— On ne trouve pas de plume.

— Et un crayon?

— On ne trouve pas de crayon non plus.

— Ah! tant mieux, pensai-je, le général a sans doute renoncé à écrire ces lettres qui affligent ses véritables amis.

Je finis par trouver un jardinier qui possédait un bout de crayon que je taille avec un couteau; je déchire une page de mon portefeuille, et j'écris dessus à peu près ces mots :

« D'après votre dépêche, mon ami, je me suis transporté à la villa Casalini; mais arrivé là, il m'a été impossible d'arriver à vous. — J'ai, dans ma vie, connu plusieurs tyrans; aucun n'était aussi bien gardé que vous; je ne vous en présente pas moins mes amitiés, et je regrette de n'avoir pu vous serrer la main. »

De retour à Rome, quelqu'un à qui je racontai mon désappointement me dit — ce que je lus dans un journal du lendemain — que, depuis l'émission de son projet de canaliser le Tibre, Garibaldi était tellement assailli d'entrepreneurs, de faiseurs d'affaires, etc., qu'on avait établi autour de lui un cordon sanitaire, et que probablement on m'avait pris pour un de ces importuns.

Je me suis consolé de bien d'autres choses dans ma vie.

Je n'espérais pas voir le roi d'Italie, que je connais depuis longtemps, ayant eu plusieurs fois à Nice, en 1857, l'honneur de causer avec lui; — j'avais lu dans les journaux italiens qu'il allait aller

se réfugier dans les montagnes et se reposer des ennuis de la politique par les fatigues de la chasse.

Ce prince est très-sympathique à tous ceux qui le connaissent, et doit l'être surtout aux Français, auxquels il rappelle, par ses goûts, ses habitudes, son caractère, sa simplicité extérieure, sa bonhomie qui n'exclut pas la finesse, tant s'en faut, notre légendaire Henri IV. — Il a l'esprit vif, aisé, de bonne humeur.

Aussi, je fus enchanté lorsqu'on m'apporta une lettre qui me disait que Sa Majesté me recevrait le lendemain.

Je dis au porteur de la lettre : « Avec tout autre roi, je serais embarrassé; je n'ai que mes habits de voyage, mais je suis parfaitement sûr qu'il n'y fera même pas attention. »

En effet, le lendemain, à l'heure indiquée, je me rends au Quirinal; j'envoie ma carte au secrétaire du cabinet particulier, et on m'introduit, sans me demander autre chose, dans une salle d'attente où je trouve plusieurs des personnes qui entourent le roi, des officiers d'ordonnance, etc., qui se présentent à moi et me font le meilleur accueil.

Quelques instants se passent, et j'entre chez le

roi, qui est seul, vient à moi en me tendant cordialement la main, et me dit en souriant :

— Vous avez eu bien raison de ne pas vous préoccuper de votre costume ; si vous revenez me voir, venez en manches de chemise, si ça vous est plus commode. — Asseyons-nous et causons.

Il me désigne un fauteuil, s'assied en face de moi et me dit :

— Il y a longtemps, mon cher monsieur Karr, que nous ne nous sommes vus ; qu'avez-vous fait depuis ce temps?

— Mais, sire, j'ai fait mon métier d'écrivain, comme vous avez fait votre métier de roi ; seulement, vous, vous avez eu dans le vôtre beaucoup d'avancement : vous êtes devenu roi d'Italie et caporal des zouaves de France.

— Ah ! si vous saviez combien de fois j'ai pensé, depuis ce temps-là, qu'il vaudrait mieux être caporal des zouaves que roi d'Italie ! — J'ai eu de terribles soucis, d'incessantes préoccupations. — Cependant nous allons bien, tout s'améliore... jusqu'à nos finances.

. . . .

Quoique je n'aie pas la présomption de croire que le roi d'Italie m'ait rien confié de secret, je

ne crois pas devoir cependant rapporter ici toute la conversation, assez longue, que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Victor-Emmanuel.

On fait aujourd'hui trop parler les rois, et on fait de leurs moindres paroles trop de paraphrases et de commentaires; je tiens seulement à redire deux points :

C'est que, « même quand le roi d'Italie n'a pu et ne peut être l'allié de la France, il est et veut être toujours son ami ».

Le second point, c'est qu'il n'avait pas épargné les bons avis à Napoléon III, à propos de la guerre la plus folle et la plus criminelle où jamais un souverain ait jeté un peuple, et que, malgré la promesse qu'il avait exigée de l'empereur de ne rien entreprendre sans l'en avertir plusieurs mois à l'avance, c'est presque par hasard, au sommet des Alpes, pendant une chasse aux chamois, qu'il reçut la nouvelle que l'empereur des Français avait déclaré la guerre au roi de Prusse.

. . . .

Sa Majesté entra, au sujet de cette guerre, dans quelques détails très-nets et très-intéressants.

. . . .

Puis ajouta :

« ..... La France est en train de se relever bien noblement. »

. . . .

Lorsque je pris congé du roi, en me reconduisant jusqu'à la porte, et la porte déjà ouverte, de façon qu'on pouvait du dehors entendre ses paroles, il me dit en me tendant encore familièrement la main :

— Français et Italiens, soyons, restons toujours amis.

Il y avait à Rome, à mon arrivée, une assez grande agitation à propos d'une loi demandée par le gouvernement relativement à la Sicile.

On se querellait, on s'injuriait, on s'insultait au parlement italien comme à Versailles ; — seulement, ça causait encore du scandale, — tandis qu'à Versailles, on ne tardera pas à n'y faire plus d'attention.

En rentrant à Saint-Raphaël, je trouve une lettre de Garibaldi.

« Mon bien cher et.....ami,

» Je suis désolé de n'avoir pu vous voir, et ce serait long de vous raconter les malencontreuses circonstances qui m'ont privé de ce plaisir.

» Écrivez-moi pour me prouver que vous ne me boudez pas, et que je suis toujours votre ami dévoué.

» G. Garibaldi.

» Frascati. »

Non certes, je ne vous bouderai pas, mon ami, puisque vous avez partagé mes regrets d'un quiproquo qui nous a empêchés de nous rencontrer encore une fois, à une époque de notre vie où il ne se présentera peut-être plus d'autres occasions. Je vous sais d'autant plus de gré de votre lettre affectueuse, que je sais par moi-même, maintenant, que ce n'est pas une petite affaire que d'écrire dans votre maison.

XIX

Foligno. — Tremblements de terre. — Caserta. — Les jardins. — Un peuple de pierre. — La fontaine *Trevi* à Rome. — L'eau à Rome. — L'acqua virgine. — L'acqua marcià.

Foligno.

Foligno, d'où j'écris, est une petite ville qui paraît tout à fait habituée aux tremblements de terre : — quelques-uns sont très-près de nous : 1831, — 1839, — 1853, — 1854. — Ils ont renversé beaucoup de maisons et écrasé beaucoup d'habitants. On en parle dans les livres, mais les habitants paraissent l'ignorer ou n'y plus penser. N'en parlons donc pas.

Cette ville est célèbre par un tableau de Raphaël, qu'elle n'a pas : *la Vierge de Foligno.*

Cette Vierge s'est beaucoup promenée; on l'a vue

à Paris, elle est aujourd'hui à Rome. — C'est fâcheux pour les habitants et surtout pour les aubergistes.

Ah! quel beau jardin j'aurais fait à Caserte!

Figurez-vous que, par un triple aqueduc qui part de Maddaloni, par trois rangs d'arcades, il arrive en haut de Caserte et de la résidence royale, non pas de l'eau, mais une rivière tout entière dont se contenteraient bien des villes, je ne dirai pas d'Italie, où on se satisfait de peu, mais de toute autre contrée.

Cette rivière coule à une grande hauteur au-dessus des jardins de Caserte; il n'y avait qu'à la laisser tomber, après lui avoir creusé un lit plus ou moins sinueux, plus ou moins profond et inégal, plus ou moins large; elle se serait promenée libre dans les jardins, tantôt divisée en cent ruisseaux, tantôt cascade bruyante, tantôt courant rapide ou étang endormi.

Ah bien, oui!

Ce n'était pas ainsi que l'entendait l'architecte Vanvitelli et que le permettait l'idée de singer Versailles et le « grand roi ».

La rivière tombe d'abord, mais pour bientôt se relever — et se livrer à toute sorte de jeux ridi-

cules et de puérilités ; — il faut qu'elle divise sa chute en cascades, — ou escaliers corrects et réguliers ; — puis qu'elle passe par menus filets à travers des dauphins, des chevaux marins, des tritons, des Amours, des vases, etc., etc. ; puis qu'elle remplisse un immense carré long également régulier, entouré de pierres, — une auge gigantesque ; sur les bords, au lieu de la charmante harmonie des arbres et des plantes qui naissent spontanément et vivent heureux et biens portants, soit dans les eaux, soit sur leurs rives, — c'est bordé de mille statues médiocres, — cinq ou six types, toujours les mêmes, — qui, fussent-elles d'ailleurs autant de chefs-d'œuvre, ne vaudraient pas là des peupliers, des saules, des aulnes, etc., statues qui, selon le cocher qui me menait à l'heure, étaient toutes dignes de la plus patiente admiration et exigeaient chacune une station prolongée.

Naturellement, les arbres sont taillés en carrés en cubes, en pyramides, en obélisques, en murailles, et évitent, de leur mieux, de ressembler à des arbres.

Ce système de jardins, dont Versailles a été et est resté le type, est une de ces aberrations de l'esprit humain, une de ces folies qui sont une

honte pour une époque, parce que cela tient à un ensemble.

C'est le luxe bête et tyrannique. — Tout despote aboutit fatalement à Schahabaham, de *l'Ours et le Pacha.*

Ah! eau, tu veux suivre ta nature, descendre et courir en cherchant ton niveau et en murmurant ta fraîche et riante chanson.

— Mais alors, c'est l'eau de tout le monde, c'est l'eau du bon Dieu, c'est l'eau du peuple.

— Est-ce vrai, ma bonne, disait une petite princesse de cette famille du grand roi, que tu as cinq doigts à chaque main, comme moi?

Il faut pour le grand roi une eau créée exprès pour lui; Dieu lui doit bien cela, après ce qu'il a fait pour lui en massacrant tant d'hérétiques; — il faut une eau qui, au lieu de descendre, de tomber et de couler, monte, saute, danse le menuet; — il faut que tout porte une perruque, comme le grand roi. — Des cheveux naturels! fi donc! c'est commun, c'est peuple! — Et quand le grand roi a « perdu ses dents », un courtisan demande :

— Qui est-ce qui a des dents?

Et quand le grand roi est battu en Allemagne, madame de Sévigné écrit :

« Ici, il n'est plus question de l'Allemagne, personne ne parle de l'Allemagne; d'ailleurs, on vous demanderait : « Où prenez-vous l'Allemagne? » L'Allemagne, qu'est-ce que c'est que ça? »

Et quand le grand roi doit « enrayer », puis « dételer » et renoncer à l'amour,

Elle écrit :

« Quant à l'amour, non-seulement on ne le fait plus, mais on n'en parle plus; il n'en faut plus. »

De même, il faut encore moins d'indépendance; on trouve hardis les arbres qui prétendent jeter leurs branches à droite et à gauche et les élever en haut.

Toi, chêne, tu prétends être un chêne; mais où allons-nous? — Tu seras un mur.

Toi, peuplier-tremble, qui fais frissonner tes feuilles sous la brise comme de petites sonnettes, tu manques de tenue, tu manques de majesté, tu manques de perruque, ne t'avise pas de manquer de soumission; tu vas être une colonne, et songe à imiter l'immobilité du marbre.

Mais les « charmes » et les « ifs »?

Parlez-moi des « charmes » et des « ifs ». Voilà des arbres dociles, des arbres de cour, des arbres sujets.

Les « charmes », on en fait des colonnes, des péristyles, des arcs de triomphe, des obélisques.

Des « ifs », on fait des bancs, des vases et toute sorte d'animaux.

Suivez leur exemple, et n'oubliez pas, ô arbres enclins à l'indépendance, que celui d'entre vous qui se donnera des airs d'arbre, sera coupé et jeté au feu, comme rebelle et hérétique.

Aussi, dans ce système de jardin où les arbres et l'eau deviennent artificiels, — où les premiers ont l'air de copeaux teints en vert, — où l'eau semble figurée par des bandes de papier argenté, — on s'étonne quand on entend des voix et des gazouillements d'oiseaux; il semble que l'on n'y devrait entendre que des épinettes et des tabatières à musique.

Les oiseaux, du reste, y sont rares; — ces arbres, ces buissons que l'homme, le jardinier — ou mieux le perruquier — ne laisse jamais tranquilles, ne leur offrent pas, pour leurs amours et pour leurs nids, l'asile sûr et tranquille qu'ils vont demander aux arbres libres, vivants, heureux et sauvages.

Je m'étonne seulement que les jardiniers du grand roi aient permis aux arbres de Versailles de garder leur feuillage vert.

C'est commun. — Pourquoi ne pas édicter une verdure rose ou bleue?

Je sais bien que ça s'est fait sous Louis XV, mais seulement pour les tableaux.

C'est une timidité; c'est une des premières « concessions » qui ont, anneau par anneau, formé la chaîne qui a garrotté d'abord, puis traîné la royauté à sa ruine.

Et, dans l'eau, croyez-vous voir toutes ces plantes aquatiques si diverses de formes, si variées de couleurs : les nénufars blancs et jaunes, et sous ce beau climat, les « nymphœas » bleus et les « nelumbium » roses, et les « sagittaires », et les « pontederia », et les « butomes », et les « typha », et les « roseaux du Christ », et les « thalia », et les « salicaires », et les « arundo donax » verts et rubannés, et les « bambous »?

Du tout; on a nettoyé les eaux; — c'est remplacé par des déesses de pierre et des nymphes de pierre, des poissons de pierre, des grenouilles de pierre; — par la « représentation » d'êtres qui n'existent pas : des satyres, des faunes, des syrènes, des tritons, des Cérès, des Vénus de pierre, dont la partie inférieure du corps est une gaîne de pierre.

Il faut tout dire : dans une partie séparée de ces immenses jardins, est ce qu'on appelle le « jardin anglais » ; — c'est une seconde insulte, la doublure de la première insulte au goût français. — Aussi je vais rechercher dans un bouquin, où je l'ai lue autrefois, la preuve que les Anglais ont, eux aussi, imité les fameux « jardins français » ; si encore ils n'ont pas fait pis que les imiter; ça se retrouvera au premier jour.

Donc, ce jardin dit anglais est beaucoup plus réel que l'autre; l'eau y court ou y dort entre des rives vertes, tantôt au soleil, tantôt à l'ombre ; — un assez grand nombre d'arbres très-vieux ont été abandonnés à eux-mêmes et sont devenus magnifiques. Ce n'est qu'à Fontainebleau que j'ai vu d'aussi grands, d'aussi gros chênes qu'à Caserte J'ai remarqué un tulipier gigantesque, un très-beau et très-grand chêne-liége.

Cette partie des jardins est en réalité très-agréable ; — mais combien elle l'eût été et le serait davantage si elle avait été plantée par un vrai jardinier comme moi, par un homme sentant et connaissant, pour les avoir étudiées toute sa vie, les harmonies de la nature.

Par exemple, dans ces immenses jardins de Ca-

serte, sous ce ciel où les lauriers-roses n'ont rien à redouter de l'hiver et deviennent rapidement de grands arbres, il y a... quatre lauriers-roses, — d'une seule et même variété, — et où les a-t-on plantés? — dans la partie élevée des jardins! — Jamais écolier n'a réuni autant de solécismes et de barbarismes dans un thème. — Le « nerium », le laurier-rose, est aussi aquatique que nos saules, sa feuille a la même forme, ses branches la même flexibilité.

Eh bien, pour ne parler que des lauriers-roses, j'aurais fait en grand à Caserte ce que j'ai fait en petit à Saint-Raphaël.

A Saint-Raphaël, sur les talus qui entourent une grande mare, plus de deux cents lauriers-roses forment un bois charmant; il y en a de toutes les variétés, des roses de tous les tons, des carnés, des blancs, des rouges, des pourpres, des jaunes de diverses nuances, des rayés rose et blanc comme des œillets, les uns à fleurs simples, les autres à fleurs doubles; — c'est un spectacle enchanteur.

A Caserte, j'en aurais fait une forêt sur les deux bords de la petite rivière dont on a emprunté l'eau timidement à la grande rivière consacrée aux mascarades du jardin dit Français.

Il y a... deux camellias, — et ces deux camellias, qui sont magnifiques et forment depuis le gazon sur lequel s'appuient leurs premières branches, d'épaisses pyramides de vingt pieds de hauteur, n'ont pas donné l'idée d'en planter un bois !

On n'a fait non plus ni un bois ni des groupes de palmiers, — par une raison simple, c'est que je n'en ai vu que deux ; — il est vrai qu'on m'a assuré qu'il y en a un troisième, mais on ne me l'a pas montré.

J'aurais voulu rassembler et disséminer dans toutes ces eaux toutes les belles plantes aquatiques : il n'en existe que dans un petit mesquin bassin grand comme une table, et les plus belles n'y sont pas. — Un seul « nymphœa » ; point de « nelumbium », point de cette belle « sagittaire » à fleurs doubles de la Chine, point « d'aponogeton dystachium ».

Même dans cette partie du jardin qui, malgré ses défauts et ses pauvretés, est fort belle, on n'a pu se dispenser de mettre encore des statues.

Entrevoyez une femme passant dans une de ces belles allées marbrées d'ombre et de soleil, comme cette femme et ses vêtements flottants parleront autrement à l'imagination que toutes ces déesses

inutilement nues et impudiques qui vous laissent aussi froid qu'elles et leur chair de marbre.

Gardez donc les statues pour les musées, pour les monuments, ou encore pour ces jardins qui sont des salons comme certaines allées des Tuileries à Paris, mais dans un vrai jardin, dans un paysage, une statue ne peut jamais valoir une fleur, une touffe d'herbe dont elle tient la place.

Je me rappelle le désespoir de Hardy, l'habile jardinier du Luxembourg, lorsque, en 1848, l'architecte du Luxembourg voulant gagner de la place pour mettre de la pierre, ordonna d'arracher, sur certains talus, des aubépines blanches et roses, des sorbiers, des ébéniers, tous centenaires, tous magnifiques; il ne voulut pas assister à cet acte de vandalisme, il s'absenta pendant le temps nécessaire à l'exécution.

Je me rappelle aussi ce que je disais à un homme de Nice, qui me faisait voir un splendide « melaleuca »; désigné comme arbuste dans les livres, il avait atteint les proportions d'un chêne; comme j'exprimais mon admiration, il me dit :

— Malheureusement, je vais être obligé de l'abattre.

— Eh pourquoi, mon Dieu !

— Il est trop près de la maison.

— Êtes-vous riche? demandai-je.

— Mais... oui, monsieur, me répondit-il un peu blessé de la forme dubitative.

— Eh bien, si vous êtes riche, il faut laisser l'arbre et abattre la maison.

A Caserte, peu ou point de fleurs, peu ou presque point de rosiers.

Il y a une serre assez grande, et on l'a placée dans le jardin dit des Anglais, dont elle déshonore un coin.

Pourquoi des serres dans ces pays privilégiés, où toutes les plantes de la zone tempérée d'Europe vivent et prospèrent en plein air ?

C'est donc un grand plaisir de voir les végétaux des tropiques malades, infirmes, rabougris, étiolés, souffreteux.

Dans un coin d'un de ces jardins où tant d'autres belles plantes de presque tous les pays végètent à pleine séve et en pleine liberté, les plantes de la serre ressemblent pour moi aux boîteux, aux culs-de-jatte, aux manchots, aux infirmes de toutes les sortes, de toutes les tristesses et de toutes les hideurs, accroupis sur les marches des belles églises de Rome.

Ah ! quels beaux jardins j'aurais faits à Caserte ! Comme j'aurais délivré l'eau, rendu la liberté aux

arbres, et flanqué à la porte tout ce peuple de marbre.

Ah! les beaux jardins que j'aurais faits à Caserte!

A Rome, non plus, on n'aime beaucoup ni le arbres ni les fleurs; on a toujours peur de ne pas avoir assez de place pour les monuments, pour les tableaux, pour les statues; on y a, m'a-t-on dit, beaucoup de camellias l'hiver, mais le camellia! la moins fleur des fleurs après le dahlia; il y a trente ans que j'ai expulsé le dahlia de mes jardins; le camellia appartient plus à la parure des femmes qu'à celle des jardins, c'est une fleur de toilette naturellement artificielle; on ne peut voir les camellias avec quelque plaisir que pendant l'absence des roses, et ils doivent disparaître au retour de ces reines.

Une des magnificences de Rome est l'abondance d'eau qu'y ont amenée les Romains d'abord et ensuite quelques papes.

Par des aqueducs nombreux, qui sont déjà eux-mêmes de beaux monuments dont les lignes droites et les arches font un effet merveilleux dans le paysage, il en arrive de tous les côtés et de distances très-longues.

Il y a des eaux de diverses régions et de divers... « crus » plus ou moins renommés; — il y a des gourmets d'eau; — cela me rappelle mon cher père : je ne sais s'il avait voulu faire mentir un double proverbe populaire, mais, allemand et musicien, il ne buvait que de l'eau. Aussitôt qu'il arrivait dans un pays, dans une campagne, fût-ce pour quelques heures, il prenait un verre, allait goûter ou mieux « déguster » l'eau de toutes les sources, de toutes les fontaines, et choisissait l'eau qu'il boirait pendant tout son séjour; quand par hasard il en trouvait une d'un cru supérieur, ou exquise, il en emportait une bouteille en s'en allant. C'est à son exemple que jusqu'à vingt ans, sauf de rares exceptions, je n'ai bu que de l'eau, et ne m'en suis pas plus mal trouvé.

Les deux eaux les plus célèbres à Rome sont : l'*eau marcia* et l'*eau vergine*. L'eau vergine coule en grande abondance, à larges ondes, à la fontaine *Trevi*, sur une place de la ville.

Cette fontaine est un très-grand rocher formé de vraies pierres de rocher; de tous côtés, par les fentes, par les fissures, s'élancent et ruissellent, à grand bruit, des nappes, des gerbes, des filets d'une eau claire, limpide, violente, furieuse : sur d'autres

points, l'eau ne fait que tomber goutte à goutte ; — au-dessus du rocher, une poussière d'eau toujours en mouvement, dans laquelle, par instants, le soleil vient se jouer et faire des arcs-en-ciel, en la teignant de toutes les couleurs du prisme.

Peut-être j'aurais autant, pour le moins, aimé ne pas trouver là ce beau Neptune de marbre debout, son trident à la main, sur son char traîné par des chevaux marins guidés par des tritons, — mais je les admets cependant et je les admire à un certain degré dans une ville et sur une place publique ; — mais pourquoi, dans les parties élevées ou saillantes du rocher, n'avoir pas ménagé de larges encaissements où on aurait planté quelques beaux palmiers, quelques lauriers-roses qui, dans cette atmosphère imprégnée d'humidité, auraient végété avec vigueur ? — On n'a même pas pensé à figurer en marbre ces végétaux d'une forme sculpturale, les palmiers, les agaves, les cactus, etc.

XX

Bologne. — Un paysage. — La mode des pèlerinages. — Une prière à Dieu.

Bologne.

En traversant ces riches campagnes si riantes, si bien cultivées qui s'étendent de Rimini à Bologna, — je viens d'assister, pendant tout un jour, à un spectacle calme, splendide, consolant, heureux, — des plaines immenses, — des mers de froment déjà mûr et blond, — des épis lourds et inclinés sur leur tige, — puis, au milieu, de nombreuses lignes d'ormeaux qui servent d'appui à de longues guirlandes de vigne qui s'étendent en girandoles, en festons, d'un arbre à l'autre.

Quelle belle fête ! la vigne en fleurs promettant une belle vendange au-dessus de la moisson déjà mûrie.

Et, là, la faucille à la main, hommes et femmes mettant en gerbes et en meules cette richesse réelle que leur donnent la nature, la Providence et le travail. — Les uns et les autres, presque nus, ont sur la tête des chapeaux de paille ornés de joyeux rubans de diverses couleurs; le travail est un peu rude par ce soleil, mais cependant ils sont gais, ils chantent. — Ils sont pauvres, mais il ne sont pas misérables, — leur pauvreté est joyeuse et paisible; — ils ne manquent que de choses qu'ils ignorent, leurs désirs se bornent à la satisfaction des besoins réels et peu nombreux que le travail peut toujours contenter; — ils n'éprouvent ni envie ni haine; — ils n'ont guère d'or, ni d'argent, ni de ces vilains petits chiffons de papier sale, — mais ils voient, ils manient sans cesse les vraies richesses que cet or et ces papiers représentent. — Leur métier est le seul qui puisse se passer des autres, et aucun autre ne peut se passer du leur. — Il leur importe peu de savoir qui règne et gouverne ici-bas : — il leur suffit que la pluie et le soleil, et la terre fertile leur disent qu'il y a un Dieu puissant et bon qui règne et gouverne là-haut.

Ah! comme, en les voyant, ces heureux paysans, je me suis mis à plaindre ce peuple de nos villes

de France que tant d'avocats de langue et de plume, tant d'orateurs de taverne, de piliers d'estaminet, d'empoisonneurs de papier, ont corrompu et corrompent tous les jours par le venin de leurs sottes paroles prononcées ou écrites; — ce peuple qu'on a rendu fou, envieux, méchant, misérable, — dont on a accru les besoins de cent besoins factices que le travail est impuissant à satisfaire, et qui ne peuvent s'assouvir que par la violence et les révolutions; comme j'ai plaint, aussi, nos paysans parmi lesquels le venin commence à se propager, grâce aux « chambrées », ces clubs où il se dit, où il se répète, où il se croit tant de bêtises criminelles et funestes, — d'où l'on sort ivre, fatigué, découragé, envieux, haineux, malheureux!

Et quand je songe que, de tous ces gens qui aspirent à gouverner le pays, c'est-à-dire à s'emparer, par la ruse ou par la violence, des places et surtout des traitements, aucun ne s'efforce de sauver ce peuple de sa ruine et de sa perte, mais que chacun, au contraire, ne s'occupe qu'à exploiter à son bénéfice la crédulité de ces victimes de leur ambition et de leur avidité, et se tailler de petits bonheurs dans le malheur public!

Et ce qui m'irrite, c'est de voir ces ennemis pu-

blics s'intituler amis du peuple, — républicains, — apôtres de la liberté; — eux, les amis du peuple! quand ils ne sont que des parasites vivant dans l'oisiveté de son travail et de sa substance; — ils se servent du peuple comme ces mendiants de profession qui volent ou louent des enfants pour exciter la pitié des passants, et qui vont boire au cabaret les sous arrachés à la commisération publique. . .

. . . .

Est-ce que réellement il n'y aurait que des modes en France; pour les idées, pour les chapeaux, pour les principes, pour les robes, les gilets, les croyances, la galanterie, la religion, la chaussure, etc., etc.? — est-ce que ces modes reviennent pour disparaître et revenir plus tard? — est-ce que les pèlerinages, les miracles, les chapelets, les scapulaires, etc., reviennent décidément à la mode? est-ce que en réalité cela est *bien porté?* Combien de temps alors cette mode doit-elle durer? — par quelle mode contraire sera-t-elle remplacée?

Je m'étonne pendant que la mode paraît être aux pèlerinages, au culte païen des images, etc., qu'il ne soit pas question d'Argenteuil, près Paris, et de la *vraie robe* de Jésus-Christ; — c'est la robe sans couture que les soldats tirèrent au sort, que la Vierge

avait tissée ou tricotée pour son fils enfant, et qui grandissait en même temps que lui.

Ceux qui ont eu, comme moi, occasion de boire le vin qu'on récolte dans cette commune d'Argenteuil, doivent penser que l'église du lieu pourrait, avec au moins autant de droits, se vanter d'avoir conservé « le saint vinaigre », *illi spongiam plenam aceto obtulerunt ori ejus*. (Évang. sel. saint Jean, ch. XIX, v. 29.)

XXI

Chacun chez soi. — Les évêques journalistes et pamphlétaires. — Opinion de Jésus-Christ sur lesdits évêques. — Témoignage de sympathie pour la France. — L'église de Saint-Louis à Rome.

On comprend facilement que la France, ardente, impétueuse, s'enivrant si volontiers de gloire militaire, de bruit et de fumée, — ne se souvenant de son histoire que de ce qui est victoire, conquêtes, triomphes, etc., — ait depuis longtemps, presque depuis... toujours, inquiété l'Europe et le monde.

On a dit avec raison : Quand la France joue du violon, l'Europe entre en danse ; — sans remonter loin dans l'histoire, il suffit de se rappeler les contre-coups de nos deux révolutions de 1830 et de 1848.

Mirabeau, détenu au donjon de Vincennes, écrivait à « Sophie » : — « Il y aurait un moyen de faire cesser ces armements qui ruinent l'Europe — et

d'assurer pour longtemps la paix ; — ce moyen est dans les mains de la France ; — que la France licencie demain ses armées, qu'elle ne conserve de soldats que les cadres et le nombre absolument nécessaires pour sa sécurité intérieure, et, après-demain, toute l'Europe aura suivi son exemple. »

Lamartine le comprit bien lorsque, dès les premiers jours de 1848, il s'occupa de rassurer l'Europe par ce manifeste aux puissances étrangères que j'ai eu l'honneur d'écrire en partie sous sa dictée, pendant ces visites matinales qu'il a rappelées si amicalement dans une livraison en vers de son *Cours familier de littérature*.

Tout en annonçant que la France ne reconnaissait pas les traités de 1815, imposés par la force de l'Europe coalisée, il avait soin de protester contre toute ambition d'agrandissement territorial.

Nous n'avons jamais eu une plus belle occasion de ne pas nous mêler des affaires des autres ; — les nôtres ont de quoi occuper notre inquiétude naturelle et notre besoin d'agir, — fût-ce en rond ; — ce n'est pas aujourd'hui telle ou telle forme de gouvernement qui est menacée, c'est la société tout entière — et nous ne voyons ni au pouvoir, ni parmi les assiégeants du pouvoir, — aucun, disons...

presque aucun, pour être polis et justes, de ces esprits dans lesquels il fait clair; aucune de ces natures vigoureuses, puissantes qui marchent résolument à l'accomplissement d'un devoir précis, à l'exécution d'idées honnêtes, lumineuses, longtemps étudiées; — nous ne voyons... *presque*... que des gens qui se disputent les petits côtés, les broderies, les oripeaux du pouvoir — et en même temps les jouissances vulgaires de la vanité, la satisfaction des appétits grossiers et de l'argent.

Et, c'est en ce moment que « le parti prêtre » essaye de nous compromettre à la fois avec l'Italie et avec la Prusse; — que messeigneurs nos évêques se livrent à un débordement d'éloquence plus violente que sacrée, où l'on sent à plein nez les progrès de l'école Veuillot.

Les journaux italiens et allemands nous dénoncent tous les jours, — les premiers, les inquiétudes, les seconds, les espérances à peine dissimulées qu'inspirent aux deux pays les excès de langue de nos prélats.

Il est plus que temps de rendre le calme aux uns, d'enlever le prétexte aux autres — en désavouant publiquement ces brochuriers et orateurs brouillons, — de les inviter sévèrement à rentrer dans leurs attributions — en leur rappelant que « le royaume

de leur maître, si peu obéi, n'est pas de ce monde », — et qu'ils aient à se renfermer dans le spirituel de leur mission.

Il est temps de leur faire comprendre que, quant au temporel, c'est une affaire complétement finie et que toutes les Notres-Dames de plâtre de Lourdes, de la Sallette, etc., — et que tous leurs miracles de gibecière, ne le ressusciteront pas, — qu'on ne reverra pas le temps où les papes donnaient et ôtaient les couronnes, obligeaient les rois à leur tenir l'étrier, et à mener leur cheval par la bride et mettaient le pied sur la tête des empereurs agenouillés.

Il faut traiter tout évêque qui se fait journaliste, pamphlétaire et brochurier, et qui entre volontairement, « *sponte sua* », dans le droit commun, comme on ferait à l'égard de tout journaliste, pamphlétaire, ou brochurier laïque, — et ramener même de force les ministres de l'Église à l'humilité, à la bienséance, à l'amour de la paix qui leur vont si bien.

Il est temps et plus que temps d'en finir avec les ultras blancs et les ultras rouges, — avec les deux montagnes, — qui, si on les laissait faire, se renverraient de l'une à l'autre, comme deux raquettes,

notre pauvre pays, ainsi devenu un volant meurtri et déplumé.

Il faut avertir ceux qui nous gouvernent et ceux qui nous représentent, — comme cette servante d'auberge avertissait — tardivement — un voyageur qui, arrivé transi, avait mis pour se réchauffer ses pieds trop près du foyer.

— Monsieur, lui dit-elle, vous allez brûler vos bas.

— Vous voulez dire mes bottes, répondit le voyageur en retirant les jambes.

— Oh! non, monsieur, les bottes sont déjà brûlées.

Voici l'opinion de Jésus-Christ sur MM. les évêques français :

« Le serviteur de Dieu ne contestera pas, et ne criera pas, et on n'entendra pas sa voix dans les places. » (Mathieu, XVII, 10.)

En vous mêlant aux choses temporelles dont Dieu s'est réservé la direction, souvent par des voies secrètes, que l'on attribue peut-être à tort au hasard, — vous me rappelez Judas Iscariote qui « mettait la main au plat en même temps que son maître » [1].

Il vient de mourir à Rome un attaché militaire

1. Celui qui met la main au plat en même temps que moi, est celui qui me trahira. — Mathieu, XXVI, 23.

à la légation de France; — c'était un simple colonel nommé de la Haye, — qui s'était par son caractère concilié l'estime générale.

On a donné à son enterrement une pompe inusitée.

On comptait parmi les assistants :

Le prince Humbert, entouré de sa maison militaire,

Dix ou douze généraux italiens,

Le président et le secrétaire de la Chambre des députés,

Un grand nombre de députés, etc., — un des fils de Garibaldi, etc.

Un bataillon, musique en tête et drapeau déployé, était massé sur le *Corso* — autour de l'église de *San-Marcello*, où avait lieu la cérémonie.

Mentionnons ici la sotte et insolente malveillance des Pères de l'église *française* de Saint-Louis.

Cette église, qui appartient à la France, avait été naturellement désignée pour la célébration des obsèques du colonel de la Haye; les supérieurs de l'église déclarèrent qu'ils ne permettraient pas que les officiers italiens, qui voulaient par leur présence rendre hommage au soldat de Magenta et de Solferino, entrassent en uniforme dans leur église; —

il fallut remettre la cérémonie au lendemain et la faire à l'église San-Marcello.

Ne serait-il pas bon de rappeler à ces Pères qu'ils sont sujets français et non sujets du pape — et de montrer par un blâme public à la Chambre des députés comment on apprécie leur fanatisme imbécile.

Pourquoi le gouvernement français ne profiterait-il pas également de cette occurrence pour manifester hautement, nettement sa ferme résolution de s'occuper exclusivement de ses propres affaires qui suffisent, ce me semble, pour absorber son activité et ses forces, — de laisser tranquilles, chez elles, les autres nations auxquelles on a, sous les deux Empires, donné le droit de tenir la France en surveillance.

Et, quant à l'Italie, — le jour où le pape serait ou se croirait en danger — ou dans une situation intolérable, — tout ce que pourrait — et voudrait faire la France pour lui, serait de lui rouvrir les portes du palais d'Avignon — qui a toujours gardé le nom de palais des papes. Mais sous la condition que, étant en France, lui et les siens se conformeraient aux lois françaises, et ne compromettraient pas la politique de la France en faisant d'Avignon un arsenal et une manufacture de ces foudres de carton et de papier peint dont l'innocente émission

peut, — à tort ou à droit, blesser les gouvernements amis de la France.

M. de Mac-Mahon a pour cette déclaration un joli point de départ et un bel exorde. :

« Le président de la République, n'oubliant pas que le plus beau fleuron de sa gloire militaire — et sa couronne de duc — datent de Magenta, — un champ de bataille où le sang français s'est mêlé au sang italien pour reconquérir l'indépendance de l'Italie, — ne veut pas laisser, faute d'explication, subsister un seul instant des quiproquo, des malentendus entre deux nations qui sont et doivent rester amies ; — il a le droit de croire que l'Italie, n'ayant rien à craindre de la France, se considérera toujours comme engagée d'honneur à ne se mêler en rien de ce qui pourrait être tramé contre nous ,etc. »

L'Italie a, comme nous, assez d'affaires chez elle, qu'elle y consacre donc tous ses efforts, — comme nous consacrerons tous nos efforts aux nôtres.

Rappelons-nous de quelle prospérité la France a joui sous le règne de dix-huit années de Louis-Philippe ; — rappelons-nous l'activité matérielle qui s'est manifestée dans les affaires après que fut apaisée l'agitation causée par le crime du 2 décembre — jusqu'à la folie de la guerre du Mexique et

jusqu'au nouveau crime d'une guerre entreprise sans alliances, sans préparatifs, sans armées, etc.

Aucun peuple ne sait profiter autant que le peuple français, pour sa richesse et pour sa gloire, des loisirs de la paix ; — le règne de Louis-Philippe a été une des époques les plus brillantes de notre histoire pour les sciences, pour les lettres, pour les arts, pour l'industrie.

Il faut donc réduire au silence les fous et les bavards qui, sous prétexte des intérêts temporels du pape, rêvent de faire intervenir la France dans les affaires du gouvernement italien — et ne pas garder de ménagements avec ces prêtres qui, contrairement à leur mission et à leurs devoirs, soufflent, par leurs paroles, et par leurs écrits, un vent de discorde, de haine et de guerre.

XXII

Naples. — Pompéi. — Mort du peintre Hamon. — Un tableau. — Le pouvoir de l'éloquence.

J'ai vu hier à Pompéi une fresque qui a donné à ce pauvre Hamon, qui vient de mourir à Saint-Raphaël, l'idée d'un de ses plus charmants tableaux — *la Marchande d'amours*.

Parlons un peu de cet artiste très-distingué, semeur laborieux qui est mort au moment de la récolte à Saint-Raphaël, après avoir passé de longues années à Naples et à Ischia. — C'était une figure intéressante.

Fils d'un cordonnier de Plouha (ancienne Bretagne), il entra, à l'exemple d'un frère aîné, mort longtemps avant lui, à cet établissement des frères de Saint-Joseph, tenu par le frère de Lamennais, et dirigé par Lamennais lui-même. — Un jour La-

mennais et Hamon tombèrent d'accord sur un point : c'est que Hamon manifestait peut-être une certaine vocation pour le dessin, mais assurément aucune pour l'état sacerdotal.

Il jeta donc le froc aux orties avant de l'avoir endossé, et vint à Paris avec une petite subvention de sa ville natale.

La subvention était mince, et, je crois, manqua de persévérance ; il fallait vivre. Hamon entra à la manufacture de Sèvres, où il se fit tout d'abord remarquer ; — je n'entrerai pas dans le détail de ses « expositions », d'abord parce que je ne les connais pas et ensuite parce que ça se trouve partout.

Après plusieurs médailles reçues, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur en 1855.

Je le connaissais peu ; absent de Paris depuis 1839, de France depuis 1852, — il y a toute une génération de peintres qui m'a échappé. Il vint un jour me voir avec Chenavard. — Il parla peu et peut-être un peu moins encore, — mais j'attribuai son mutisme à la présence de Chenavard ; quand Chenavard est là, personne ne parle, pour deux raisons : la première est qu'on aime à entendre son paradoxe continu, — développé, filé avec une ori-

ginalité hardie, brillante et spirituelle; — la seconde raison, c'est que, avec Chenavard, la conversation est un monologue, c'est Chenavard qui parle seul et qui parle toujours, il met quelques virgules dans le discours, rarement deux points, jamais un point; — il n'y a du reste que les bavards qui s'en plaignent, — les causeurs très-spirituels aiment et recherchent sa societé.

Je ne sus que plus tard que Hamon était timide avec les nouveaux visages, mais, une fois à son aise, gai et même bouffon.

Dans une seconde rencontre, j'en appris plus long sur son compte; — il se trouvait alors parfaitement heureux, il entrait au port, après des commencements difficiles, laborieux; après une longue lutte contre la pauvreté, — il entrevoyait une vie paisible et sans batailles. — Pendant quelques années, il avait eu un atelier à Rome, — mais c'était l'atelier d'apparat, la boutique, c'est là qu'il se transportait avec ses toiles, à la « saison des étrangers », et qu'il vendait ses tableaux; — pour l'atelier réel, l'atelier du travail, il était dans l'île de Capri. — Avec le talent d'Hamon qui grandissait, le prix de ses tableaux s'élevait, et il commençait à « vendre cher »; — il avait payé la plus

grande partie de ses dettes, — car d'excellents amis qu'il avait s'étaient faits ses créanciers sans le consulter et l'avaient puissamment aidé.

Il avait un peu d'argent, — il avait acheté un petit terrain dans une situation charmante, au bord de la mer, à une demi-lieue de chez moi, et y faisait construire un atelier, avec deux ou trois chambres. — Saint-Raphaël, qu'il trouvait beaucoup plus riant et aussi pittoresque que Capri, lui faisait quitter volontiers son île ; — il garderait encore quelque temps son atelier de commerce à Rome, — puis, ses dettes définitivement payées, il attendrait les amateurs chez lui.

Il venait d'épouser une amie des mauvais jours; tout devant lui était bleu et rose; — c'est là, c'est derrière ce bonheur que la mort s'était embusquée et l'attendait; sa santé, habituellement délicate et graduellement délabrée, commença à donner de sérieuses inquiétudes; il s'installa dans sa petite maison, on la finissait; autour de lui, les maçons y travaillaient encore que déjà le menuisier devait travailler à son cercueil.

Pendant cette maladie, — une hydropisie qui dura je crois plus d'une année, — j'allais le voir de temps en temps; — quand il ne souffrait pas, il

était très-gai ; — quand il souffrait, il patientait et espérait.

Je lui portais quelques œufs de mes poules, et quelques livres choisis d'après les goûts que je devinais, dans une certaine chambre que je ne puis décemment me permettre d'appeler bibliothèque. — Il m'écrivait un jour :

« Mon cher voisin, — envoyez-moi des livres, — mais surtout plus de vers : j'ai découvert que ce sont les vers qui me font enfler.

» HAMON. »

Il y a quinze jours ou trois semaines, comme j'allais m'absenter, je poussai *la girelle* à la mer et j'allai le voir ; — je fus frappé de sa destruction prochaine ; en rentrant chez moi, aux questions qu'on me fit sur sa santé, je répondis :

— C'est un mort qui souffre encore.

Son médecin que je vis le même jour, me dit :

— Je vais faire ma dernière visite.

— Le lendemain, il me faisait demander des livres, et me priait de lui faire venir un bon poulet de Nice.

L'apparence d'un miracle : — il ne souffrait plus, il était levé, se promenait, riait, — l'enflure avait disparu ; il se disait guéri, il était guéri, — il

14.

allait partir pour Rome, revoir son atelier et y porter les derniers tableaux achevés avant sa maladie; — il fit lui-même ses malles, — habits, linge, crayons, brosses, couleurs, etc., il n'oublia rien, et décida le départ pour trois ou quatre jours plus tard. — Trois ou quatre jours plus tard, il retombait, se remettait au lit et mourait à peu près sans souffrances et sans agonie.

J'ai vu peu de spectacles aussi tristes que l'atelier d'Hamon après sa mort.

Deux malles remplies et bouclées par lui peu de jours avant sa mort. — Il avait voulu les faire lui-même, me dit-on; « il avait si peur d'oublier quelque chose! »

Peur d'oublier quelque chose, lui qui allait tout quitter!

Puis, sur des chevalets, trois ou quatre tableaux commencés, ces idées sorties d'un cerveau qui ne pense plus, exprimées par une main aujourd'hui froide et inanimée.

Quoique peu « pratiquant », Hamon avait gardé de son frère, mort prêtre, un souvenir religieux; — plus d'une fois, — et on m'assura qu'il ne délirait pas, — il lui arriva de l'invoquer dans ses dernières souffrances. « Mon bon frère, disait-il, s'il

y a un paradis, tu dois y être; — si tu es devant Dieu, obtiens ma guérison, ou viens me chercher tout de suite. »

Cela rappelle, avec cette distinction qu'Hamon n'était pas athée, ces dernières paroles d'un athée de profession, — une profession bien bête, — qui, aux derniers moments, n'était pas bien sûr de ne s'être pas trompé, — et, les mains jointes, faisait cette prière :

« Mon Dieu, — si vous existez, — ayez pitié de mon âme, si j'en ai une ! »

Hamon avait un talent très-original, très-personnel ; — il serait difficile de le classer, de lui assigner un rang, — il conviendrait plutôt de lui donner un coin à part. — C'est ce que je trouve de plus heureux pour un artiste en tout genre, être soi, et produire une œuvre qui, si vous n'aviez pas existé, ne serait pas née ; — un peu comme Ary Scheffer, et sans autre comparaison, Hamon était aussi poëte que peintre, — seulement, sa poésie à lui, rappelle Hoffmann, plus que Lamartine ou Hugo, — et, si on disait *les rêveries de Scheffer*, il faudrait dire, et *les rêves d'Hamon*.

On m'a assuré — ce qui expliquerait la bizarrerie gracieuse de beaucoup de ses toiles — qu'à

une époque de sa vie, Hamon avait usé immodérément et de l'opium et du haschich, — ce serait, selon les médecins, ces excès qui, ayant graduellement attaqué ses organes, l'auraient tué à cinquante ans, dans la maturité de la vie et du talent.

Les tableaux intitulés : *une Gardeuse d'enfants*, — *Cantharide esclave*, — *Papillon enchaîné*, — *la Volière*, etc., sont des rêves gracieux.

Sa peinture elle-même à l'air d'un rêve ; — on lui a reproché peu de « solidité ».

Est-ce ainsi qu'on dit ?

On a eu tort, elle convient parfaitement aux sujets qu'elle doit exprimer ; — sa palette a les couleurs légères, diaphanes, mobiles, harmonieuses, changeantes des bulles de savon.

J'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, la photographie signée de lui d'un des tableaux du pauvre mort ; — ce tableau, n'est plus seulement un rêve rose du matin, — c'est une fine observation et une pensée très-philosophique.

Cela a pour titre :

Le Pouvoir de l'éloquence.

Une femme au profil grec est assise sur le sol ; — elle a voulu se mettre à la portée de son auditoire. Cet auditoire se compose d'escargots

et de limaçons de toutes sortes, les uns fasciés et rubanés de brun, de violet, de rouge, de noir, sur un fond blanc, citron ou agathe, — les autres marbrés ou rayés de jaune, de gris, de marron, etc. Tous écoutent avec attention, sortant leur long col de leur coquille, leurs cornes dressées, — ceux qui sont le plus près de l'orateur, essayent de monter le long de sa robe.

Elle parle; — sa main gauche, avec deux doigts ouverts, portée en avant, semble achever une démonstration ; de l'autre main, elle tient appuyée sur son épaule quelque chose que l'auditoire semble prendre pour la palme du martyre, — les pauvres mollusques se trompent, c'est la palme du martyre d'autrui, — c'est une longue et étroite fourchette à deux dents dont ils ne sauront l'usage que plus tard : — ils ne remarquent pas non plus que la belle dont la voix les enchante est coiffée d'une de leurs coquilles ou test qui a tout à fait l'air d'un bonnet de liberté, — ils ne comprennent pas encore, ils ne comprendront peut-être jamais, que ce n'est pas l'emblème de leur liberté à eux, mais des libertés variées qu'on se propose de prendre, qu'on a déjà prises à leur égard.

Un peu plus loin, vers le fond du tableau, s'élève

un fourneau bien allumé ; sur ce fourneau, une casserole pleine d'eau bouillante, — au fourneau et à la casserole s'appuie une échelle.

C'est là que l'éloquence veut envoyer ceux qui l'écoutent ; en effet, vous voyez quelques-uns des mollusques, ravis, enchantés, convaincus, gravissant l'échelle pour se précipiter dans la casserole où on leur a persuadé qu'ils trouveront le bonheur, et où persil, ail, ciboule, échalotes, et un filet de vinaigre, mijotent déjà et composent la sauce à laquelle ils seront mangés au moyen de la grande fourchette étroite ; — un des limaçons est parvenu au haut de l'échelle, et pique une tête dans la casserole, — d'autres le suivent et le poussent, — tous y passeront.

Appliquez cet apologue à la politique, à la faconde des brasseries, à l'éloquence de balcon, aux hâbleries des clubs, au « débagoulage » des banquets.

Il est très-honorable d'éprouver, — il n'est pas moins honorable d'inspirer de vives, sincères et opiniâtres amitiés. Hamon avait quelques amis qui, de près ou de loin, veillaient avec une sollicitude maternelle sur les dangers, sur les difficultés où l'artiste pouvait être jeté par son insouciance ou son ignorance de la vie pratique ; — j'ai déjà dit

comment ils avaient aidé ses commencements. — Hamon voyait le moment où il ne leur devrait plus qu'une tendre reconnaissance; mais, à la nouvelle de sa maladie, un d'eux avait envoyé à ses frais, un médecin de Rome à Saint-Raphaël; puis, lorsqu'on crut à une convalescence d'abord inespérée, lorsqu'il fut question d'un voyage à Vichy, celui-là et un autre avaient envoyé de l'argent pour subvenir aux frais de ce voyage; — j'ai vu sur une table des billets de banque arrivés apres sa mort.

XXIII

Tyrol. — Franzensfeste. — Le jaune. — Mon dictionnaire allemand. — Sweet-Brier.

Franzensfeste.

Me voici dans le Tyrol et, du Tyrol italien, je passe dans le Tyrol autrichien, et c'est par un convoi autrichien que je suis arrivé au milieu de ces gigantesques montagnes.

Je fais cette remarque que le jaune, qui du reste a sa place dans le drapeau autrichien, est ici la couleur impériale, comme à la Chine; les wagons de première classe sont totalement peints en jaune, ce qui est laid; jaunes aussi sont les billets qui donnent droit à prendre place dans ces wagons.

C'est une nouvelle phase de mon voyage. En Italie, j'entends quelquefois de travers et je parle fort mal, mais cependant j'entends et je parle.

Ici, c'est une affaire décidée, je suis sourd et muet, car il me serait absolument inutile d'écouter et de parler.

J'ai su, dans mon enfance, quelque deux cents mots allemands; je viens de faire mon compte, je n'en sais plus que dix-sept, et encore je dois les prononcer de façon à les défigurer complétement; ça va être très-insuffisant.

C'est embarrassant, c'est humiliant pour un homme qui a été Allemand une grande partie de sa vie, à son insu.

Mon père était Bavarois, mais ma mère était Française, et, terriblement Française, ne permettait pas qu'on parlât, « chez elle », une langue qu'elle ne comprenait pas; — sans quoi, mon frère et moi, nous eussions su l'allemand sans le faire exprès.

Heureusement, il me reste les yeux, et ils ont de quoi s'occuper.

Franzensfeste est une petite vallée de quelques milliers de pas de long, de quelques centaines de pas en large. A droite, à gauche, devant, derrière s'élèvent d'immenses montagnes vertes, boisées de sapins, de mélèzes et de bouleaux; — il semble qu'on est au fond d'un puits; — on ne comprend pas comment on y est entré, on comprend encore

moins comment on en sortira. Ce n'est pas seulement d'un rang de montagnes qu'on est entouré; partout deux montagnes descendent en face l'une de l'autre et croisent leurs bases; — mais entre ces deux bases s'élève une autre montagne derrière laquelle deux autres sommets, quelques-uns couverts de neige.

On croirait que les quelques habitants de Franzensfeste n'ont pu arriver là qu'en tombant du ciel, et qu'ils ne s'en iront plus tard que par le même chemin.

Du haut des cimes neigeuses ou vertes, descendent, avec un charmant murmure, de nombreux ruisseaux qui viennent grossir l'Eïsach, un vrai et fougueux et mugissant torrent, qui roule ses eaux écumantes entre des rochers, au milieu de la vallée.

Le soleil levant et le soleil couchant n'y font que teindre de rose, de jaune et de lilas les cimes blanches ou vertes, et ses rayons, au commencement et à la fin du jour, ne descendent pas dans la vallée, qui ne reçoit que ceux que laisse tomber d'aplomb l'astre au milieu de sa carrière. C'est assez cependant pour produire une végétation vigoureuse et luxuriante.

Là, on ne pense plus à « faire des jardins », comme

à Caserte, c'est bien comme ça est, il n'y faut rien changer.

Suspendu sur le bord escarpé du torrent, j'ai aperçu le plus charmant églantier; — c'est celui, assez commun en France, que les Anglais appellent sweet-brier, et dont les feuilles froissées exhalent une délicieuse odeur d'ananas; — seulement, j'en connaissais, et j'en ai à Saint-Raphaël, deux variétés, l'une à fleurs blanches, l'autre à fleurs d'un rose pâle; celui-ci a les siennes d'un charmant rose de Chine; — ses plus longues branches se jetaient au-dessus du torrent, et ses feuilles d'un vert sombre et ses fleurs d'un rose vif prenaient plus de valeur en se détachant sur l'écume sonore de l'eau.

Cet églantier m'a rappelé celui que j'avais aimé dans mon enfance, et que je retrouvais avec tant de joie lorsque mon cher père nous menait, mon frère et moi, pêcher à la ligne sous le vieux pont de Saint-Maur.

Un oiseau sans doute avait laissé tomber une graine dans une fissure du vieux pont, au-dessus d'une arche, — et les longues guirlandes de l'églantier, qui était sorti de cette graine et était devenu énorme, pendaient jusqu'à peu de distance de l'eau écumante et se baignaient dans la poussière humide,

en laissant tomber et emporter dans le courant de la Marne, les pétales qui se détachaient un à un à mesure que chaque fleur avait accompli sa vie de vingt-quatre heures.

Je sentis s'éveiller, renaître toutes les naïves, pures et poétiques sensations du commencement de la vie, à la vue de ces petites fleurs roses.

Heureusement que j'avais pour qui les aller cueillir.

XXIV.

En Sicile. — *Pulcinella.* — *Gianduia.* — Le brigandage. — La *maffia.* — L'honorable *Tajani.* — Triomphe dudit. — Souvenir de Lamarque et de Lafayette. — Le *tyran* Louis-Philippe.

Si j'étais resté un jour de plus à Naples, j'aurais assisté à un singulier spectacle, une mascarade, une pantalonnade qui, du reste, n'eût pas été pour moi une première représentation. — Chez nous aussi, à la prétendue politique de nos hommes d'État de taverne, se mêle presque toujours l'élément grotesque, — et c'est de la politique qu'on pourrait dire ce que les *impresari* de Gênes et de Naples ont soin d'ajouter sur leurs affiches en annonçant une pièce nouvelle avec « Gianduia », disent les Génois, — avec *Pulcinella*, disent les Napolitains, — avec

« Polichinelle ». — Toujours Polichinelle doit y jouer son rôle, si on veut attirer le public.

La Sicile se trouve, depuis longtemps, dans une position si étrange, qu'on ne la croirait possible que dans les légendes du moyen âge ou dans un roman d'Anne Radcliffe.

Le brigandage, la « maffia », — non-seulement y subsiste, non-seulement y triomphe, mais y règne, — et y règne paisiblement.

L'autorité, les lois, la justice y sont à l'état de rébellion et y sont traquées comme le seraient ailleurs le vol et l'assassinat.

Les voleurs et les assassins cherchent et poursuivent la police et la force armée, qui ne leur échappent qu'à force de ruse, — quand elles leur échappent.

Ainsi, on cite beaucoup de grands propriétaires qui, ne se sentant pas protégés, se sont d'abord « abonnés », puis « assurés » directement aux faveurs du brigandage, moyennant une redevance convenue, puis, tout doucement, sont devenus les complices des brigands, en leur donnant asile et les avertissant de ce que l'autorité tente de temps en temps, timidement, contre la « maffia ».

On cite non-seulement, et en grand nombre, des

agents de l'autorité, des agents de la police, mais des miliciens, et, ce qui paraît encore bien plus grave, des magistrats qui y sont affiliés.

Un membre du parlement a parlé hautement d'une « bulle de composition » qui avait existé et avait été en vigueur au moins jusqu'en 1868.

Cette bulle, que l'on prétend émanée du saint-siége, ou du moins, disent les plus modérés, tacitement approuvée par le Vatican, — cette bulle, sous forme de punition et de pénalité, n'est au fond, et dans ses résultats, qu'une association de l'Église au profit du brigandage.

En effet, elle contient un tarif dont l'application était confiée aux confesseurs, qui pouvaient, en retour des sommes payées, donner l'absolution à ceux qui venaient à la fois se confesser et verser : tant pour le vol, tant pour l'assassinat, tant pour le viol, etc.

Si bien que le brigand était, de par l'Église, protégé dans ce monde et sauvé dans l'autre, en donnant fidèlement à l'Église sa part dans ses petits bénéfices.

Cette situation, exposée au parlement, où on a lu les rapports des préfets et des magistrats, où divers orateurs sont venus révéler de nouveaux faits; cette

situation que le gouvernement se déclarait impuissant à changer si on ne l'armait pas de lois spéciales et exceptionnelles pour un temps; cette situation a vivement frappé les esprits, — mais n'a pas empêché les membres de « l'opposition » de s'élever contre la demande de pouvoirs que faisait le ministère.

Les uns voyaient, dans cette affaire et dans ce refus, une occasion de renverser le ministère et de prendre sa place; les autres, députés de la Sicile, craignaient de perdre une certaine popularité et de compromettre leur réélection.

Le ministère l'a emporté après une lutte longue et difficile; — on le verra maintenant à l'œuvre.

Un membre du parlement, « l'honorable *Tajani* », ancien magistrat, s'est, si je ne me trompe, rendu dénonciateur de beaucoup de faits extraordinaires, et s'est en même temps opposé aux lois exceptionnelles que demandait le gouvernement; — si bien qu'il est arrivé là ce qui serait arrivé chez nous : — une effluve de popularité malsaine pour l'honorable *Tajani*.

En Italie, jamais ni un journal ni un membre du parlement ne cite le nom d'un député sans faire précéder ce nom de l'épithète « honorable »; l'*onorevole* tel ou tel, même quand ce qu'on a à lui dire

est le plus opposé qu'il soit possible à la qualification d'honorable.

Ainsi, à propos de cette affaire de Sicile, un journal italien, la *Gazzetta d'Italia*, voulant accuser certains membres du parlement des plus dangereux projets, d'une sorte de conspiration contre la sécurité du pays et l'existence du gouvernement, — « un projet scélérat de fomenter des troubles, d'exciter les esprits et de troubler l'ordre public, etc., etc. » [1], tout en formulant cette grave accusation, et en désignant les membres de l'assemblée qui en sont les objets, n'oublie pas cependant de faire précéder leurs noms de l'épithète « honorables ».

Gli onorevoli Lazzaro, Billi, San-Dónato ed altri.

Cela rappelle la coutume qu'ont les jeunes filles, à Nice, et je crois en Provence, de s'appeler réciproquement « ma belle », sans que cette appellation suppose ni la beauté de l'interpellée ni une opinion favorable de l'interpellante ; — si bien qu'on entend dire quelquefois :

« Mon Dieu, ma belle, comme tu es laide ce matin. »

1. Un proposito scelerato... riscaldare gli animi, ed a turbare l'ordine ubblico, ecc.

(*Gazzetta d'Italia*, 21 giugno.)

C'est après cette discussion irritante, ardente et prolongée au parlement, qu'il est arrivé ce qui suit, à Naples, le lendemain de mon départ.

J'en emprunte le récit à un journal italien : *l'Italie.*

« On nous écrit de Naples :

» On savait déjà depuis quelques jours que les amis politiques de l'honorable Tajani lui préparaient une entrée triomphale à son retour de Rome.

» Aussi personne n'a-t-il été surpris de voir hier, un peu avant l'arrivée du train direct de Rome de l'après-midi, s'assembler à la gare centrale un certain nombre de gens.

» En effet, à cinq heures précises, le train entrait en gare, et, aussitôt que l'honorable député d'Amalfi eut mis la tête à la portière, une tempête d'acclamations enthousiastes lui souhaita la bienvenue.

» Madame Diego Tajani, accompagnée de M. Catucci, ancien député, était allée à la rencontre de son mari ; c'est dans sa voiture que M. Tajani, suivi de deux de ses amis, monta pour rentrer chez lui, place Dante.

» Le chemin le plus court eût été par la rue des Tribunaux ; mais cela ne faisait pas le compte des manifestants, qui firent prendre à la voiture la voie

de la Marinella, pour enfiler ensuite la longue rue de Tolède, jusqu'à la place Dante, soit deux kilomètres, ou peu s'en faut.

» En sortant de la gare, les manifestants, qui étaient peut-être au nombre de deux cents, et qui portaient des écriteaux de circonstance en guise de bannières, recrutèrent sur leur passage, en vociférant, tous les gamins qu'ils rencontrèrent. Une demi-heure après, en arrivant sur la place du Municipe, on conçut la lumineuse idée de dételer la voiture pour la tirer à bras, ce que M. Tajani n'eut garde d'empêcher ; il s'évertuait, au contraire, à saluer à droite et à gauche.

» — Hu ! dia !

» C'est au pas que les manifestants, entourant la voiture, ont parcouru la rue de Tolède jusqu'à destination, en criant à tue-tête, et en obligeant les indifférents à se découvrir, au nom de la liberté, pour saluer le héros du jour.

» M. Tajani ne songea pas un instant à se soustraire à cet excès d'honneur ; il rayonnait de joie !

» La foule avait singulièrement grossi en parcourant la rue de Tolède, où les curieux ne font jamais défaut.

» C'est ainsi que, deux heures après son arrivée,

M. Tajani put rentrer chez lui, après avoir salué du balcon la cohue des manifestants. »

N'est-il pas étrange de voir ces mascarades exécutées toujours en faveur d'apôtres de la liberté, de l'égalité et de la dignité humaines, par des hommes se disant également partisans de cette liberté, de cette égalité et de cette dignité.

Cet abaissement, cet aplatissement, cet avilissement de se mettre à quatre pattes, de traîner leurs grands hommes du moment, en qualité de bêtes de somme et de quadrupèdes enthousiastes, — de faire, au nom de la liberté et de la dignité humaines, ce que les tyrans les plus cruels et les plus insensés n'ont jamais osé exiger de leurs esclaves.

N'est-ce pas le cas de s'écrier, en parlant de tous les hommes, ce que je disais en 1848 du peuple français, qui votait pour l'empire après avoir renversé le « tyran » Louis-Philippe :

« Les hommes, même en état de révolution, ne sont pas des esclaves indignés et révoltés qui veulent briser leurs chaînes, ce sont des domestiques capricieux qui aiment à changer de maîtres. »

La dernière fois que j'ai vu exécuter cette mascarade en France, c'était à l'enterrement du général Lamarque, un membre éminent de l'opposition libé-

rale, enterrement dont on troubla le respect en faisant une émeute. — On aperçut Lafayette dans le cortége, — on détela les chevaux de sa voiture, et des « citoyens » se firent un honneur de remplacer les quadrupèdes et de traîner le « héros des deux mondes »; — pendant ce temps-là, d'autres « citoyens », probablement les associés des premiers, volaient les chevaux qu'on ne retrouva jamais; — c'était une voiture de louage, et Lafayette dut payer les chevaux.

A la bonne heure, ces citoyens-là avaient du moins de bonnes raisons de se mettre à quatre pattes, et savaient ce qu'ils faisaient; ils étaient beaucoup moins « bêtes » qu'ils n'en avaient l'air.

XXV

Per fumatori. — *Für nicht raucher.* — Dieu chez lui. — La rose des Alpes. — Vergiss-mein-nicht. — L'immaculée conception. — Salzburg. — Un exemple à suivre. — J'augmente mon dictionnaire.

Sur les chemins de fer italiens, quelques wagons, ou mieux, compartiments, sont réservés « aux fumeurs » et sont désignés par cette inscription :

« Per fumatori. »

Sur les chemins de fer bavarois et autrichiens, quelques wagons, au contraire, sont réservés à ceux qui ne fument pas et sont désignés par cette inscription, pour les non fumeurs :

« Für nicht raucher. »

En France, il n'est permis de fumer dans aucun wagon, dans aucun compartiment, et on fume partout.

Je venais de rester quelque temps en contemplation sur une de ces hautes montagnes vertes, dont je parlais à propos de Franzensfeste, et je redescendais en suivant un ruisseau murmurant et écumeux, tout bordé de fraises mûres et parfumées :

— Maintenant, me dit un guide, nous allons visiter l'église.

— Merci, je viens de voir Dieu chez lui ; il est inutile d'aller le visiter chez les prêtres, où je ne suis pas aussi certain de le rencontrer.

Les Tyroliens tiennent beaucoup à avoir quelque chose de joli attaché à la ganse de leur chapeau, de préférence des plumes de coq de bruyère, de perdrix rouge, d'une sorte d'eider, — et une fleur ; — mais, à défaut, ils se contentent des plumes de corbeau ou de poule, d'un vieux plumeau ou d'un vieux balai.

Aux stations du Tyrol, des enfants viennent vendre de charmants bouquets composés du rhododendrum rose, cueilli sur les sommets neigeux, « l'alpen-rose » je crois, et de « vergiss-mein-nicht, ne m'oubliez pas », la charmante fleur bleue du souvenir, qui tapisse le bord des ruisseaux dans les vallées.

A Rome, en Autriche, partout, dans les pays ca-

tholiques, trop de monuments orgueilleux, élevés à ce dogme incongru et inconvenant de « l'Immaculée Conception » qui fait demander par les petites filles : « Il y a donc des *conceptions maculées?* » Qu'est-ce qu'une conception? Quelle différence y a-t-il entre une « conception immaculée » et une « conception maculée » ?

Sans compter celles plus avancées, qui ne font pas de questions.

Un matin, à Salzburg, je vais à la poste, et, sur la porte d'un bureau, je vois une pancarte imprimée en trois langues, en allemand, en anglais et en français, — et voici ce que dit cette pancarte aux Allemands, aux Anglais et aux Français qui la lisent; je copie littéralement :

« En cet office seront donnés très-obligeant (*sic*) tous les renseignements concernant les affaires de voyage, la (*sic*) cours de poste, etc. »

Signé : L'ADMINISTRATEUR DES POSTES.

— Voilà, m'écriai-je, une excellente idée et une très-utile institution qu'on ne saurait trop imiter dans les autres pays ; — je vais, pensai-je, en user avec d'autant plus de plaisir que, des dix-sept mots alle-

mands que je croyais savoir, il y en a deux qu'on semble ne pas comprendre et qui se seront altérés dans ma mémoire; ce qui, en comptant un nouveau mot que j'ai appris ce matin, réduit mon dictionnaire à seize mots.

J'entre donc dans l'office désigné, je salue le premier employé que je vois, avec un air de cordialité qui doit lui exprimer le bon gré que je sais à une administration qui vient ainsi au secours des étrangers qui ne savent que seize mots, ce qui est loin de suffire à exprimer toutes les nuances des besoins et des sentiments, et je lui dis :

— Aurez-vous l'obligeance, monsieur, de me dire à quelle heure partent d'ici les lettres pour France ?

Il me regarde avec des yeux étonnés et me dit en allemand, en très-bon allemand, je dois le croire :

— Ich verstehe nicht.

— Ah ! me dis-je, il paraît que cet employé n'est pas celui qui doit donner « obligeant » tous les renseignements aux Français..., il est même probable qu'il n'a à s'occuper que des « étrangers ».... allemands, sans quoi il me répondrait en français ou du moins en anglais; — adressons-nous à un autre.

Je répète mon salut cordial, et je dis :

— Aurez-vous l'obligeance, monsieur, de me dire à quelle heure partent d'ici les lettres pour France?

Il me regarde froidement et me dit :

— Ich verstehe nicht.

Je n'ai pas de chance; passons à ce troisième employé; je réitère mon salut, et je dis :

— Aurez-vous, monsieur, l'obligeance de me dire à quelle heure partent d'ici les lettres pour France?

Il me regarde de l'air d'un homme qu'on dérange et me dit :

— Ich verstehe nicht.

Il y a encore deux employés qui écrivent dans le fond de la salle; cette fois, je m'adresse à tous à la fois, et, élevant un peu plus la voix, je demande :

— Y a-t-il un de vous, messieurs, qui entende et parle le français?

Les cinq commis répètent en chœur:

— Ich verstehe nicht.

Comme « renseignements donnés obligeant », c'est insuffisant : il paraît que pour que l'étranger, anglais ou français, profite des renseignements qu'on offre de lui donner « obligeant », il faut que préalablement il apprenne la langue allemande, c'est-à-dire cesse d'être étranger.

L'idée continue à être bonne, mais l'institution

demande quelques perfectionnements, c'est là le mot « verstehe », par lequel je remplace mes deux mots démodés, — je savais déjà les deux autres, — et j'acquiers une phrase d'une usage fréquent :

— Ich verstehe nicht : (*je ne comprends pas*).

En voyant à Rome tant de femmes étrangères de tous les pays se faire un devoir et un plaisir de visiter assidûment les musées, les galeries, les églises où sont rassemblés, en si grande profusion, tous les chefs-d'œuvre de l'art de toutes les époques, — on serait porté à se dire : Ces visites multipliées doivent avoir de très-bons résultats ; rectifier leurs idées sur le beau, leur enseigner en quoi consiste réellement la beauté de la forme humaine ; — de là à ne plus adopter toutes les mascarades, tous les ridicules affiquets, inventés par les tailleurs et les couturières, il n'y a qu'un pas. Après avoir vu et admiré toutes ces Vénus, toutes ces déesses, toutes ces vierges, toutes ces nymphes, toutes ces saintes, qui sont les types les plus parfaits de la forme féminine, cherchés, étudiés, reproduits, créés par les plus grands artistes de tous les siècles, ces femmes, rentrées chez elles, vont dépouiller et jeter avec indignation les affublements avec lesquels elles étaient entrées dans ces galeries, musées et églises ;

— elles ne permettront plus que leurs tailleurs et couturières déforment leur corps, — que ces belles lignes harmonieuses des larges flancs soient remplacées par une sorte de saucisse ficelée, arrondie, étranglée ; — elles ne s'efforceront plus de déplacer certaines formes qu'il est défendu de nommer par leur nom, mais qu'elles se permettent d'exhiber avec toute sorte d'accroissements et d'enjolivements, en les plaçant dans le dos, sous une sorte de dais, qui semble les offrir spécialement à l'attention, à l'admiration, aux dévotions du public ; — elles ne mettront plus, grâce aux fausses « tignasses » dont elles couvrent leur tête, leur visage à peu de choses près au milieu du corps, etc.

D'autre part, en voyant les dieux, les saints, les héros, et les formes et les figures que les artistes leur ont donnés, — elles prendront en un juste et profond dégoût, ces poupées efféminées, ces androgynes, ces hermaphrodytes honteux ou honteuses, qui s'efforcent d'acquérir leur beauté et leurs grâces à elles, en même temps que leurs parures, leurs ornements et leurs bijoux ; — elles sauront que la beauté de l'homme doit consister en force, en intelligence et en distinction, — et elles seront à l'abri de ces choix ou plutôt de ces engouements

ridicules qui compromettent si souvent le bonheur de leur existence entière.

Eh bien, non! le lendemain et les jours suivants, vous retrouvez ces mêmes femmes avec leurs mêmes affublements, avec leurs formes modifiées, changées, déplacées, — heureuses et fières de cette dégradation de la beauté réelle, et s'efforçant d'attirer l'attention des petits crevés qu'elles rencontrent.

XXVI

Un regard sur la France. — *Modifications de l'esprit public.* — Les mêmes modifications appliquées au commerce et aux femmes. — C'est trop bête et trop honteux. — Les hommes divisés en deux classes.

Juillet 1875.

Dans un journal très-modéré, très-raisonnable, qui se publie à Rome, en langue française, et où j'ai le plaisir de compter quelques amis, — j'ai lu, avec une profonde stupéfaction, les lignes qui suivent, qui lui sont arrivées de Paris par un « correspondant » :

« ..... Louis Blanc et Madier de Montjau, acteurs démodés de la politique d'il y a trente ans...

» Il a surgi depuis, une école nouvelle, essentiellement *moderne*, pour le *bon sens pratique* et

la *hauteur des vues* et dont M. Gambetta est actuellement *le plus digne représentant...*

» Il y a antipathie absolue, entre cette école de *républicains raisonnables* et ces rêveurs exaltés du temps passé ; — *l'esprit public en France s'est grandement modifié.* »

Après avoir lu cette « correspondance », j'ai d'abord cru, je voudrais croire encore à une ironie; — mais le reste du morceau m'enlève tout à fait cette illusion consolante ; c'est sérieusement qu'on écrit de Paris, et qu'on accepte à Rome, dans les bureaux d'un journal, je le répète, très-modéré, très-raisonnable et très-honnête, — de pareilles appréciations.

Nous allons, s'il plaît à mes lecteurs, en jaser quelques instants :

« Louis Blanc et Madier, acteurs démodés de la politique d'il y a trente ans. »

La mode exerce donc décidément son influence tyrannique sur les idées comme sur les jupons, sur la politique, sur la probité, sur la raison, comme elle décide de la place que doivent occuper, et le visage, et le... disons... les hanches des femmes ; — cette année, on portera des robes traînantes, des principes traînés... dans la boue ; — une double

jupe et de quadruples opinions; les faux cheveux et les professions de foi postiches et menteuses, sont plus à la mode que jamais, etc.

Certes, je ne me fais pas d'illusions bien... épaisses sur Louis Blanc et sur maître Madier de Montjau. — Mais voyons en quoi consiste cette « politique essentiellement moderne », ce « bon sens pratique et ces vues élevées » dont maître Gambetta est « le plus digne représentant ».

Cela consiste à ne pas prendre la République pour but, mais pour moyen et pour échelle, afin d'escalader le pouvoir, les places, les dignités, si ça peut encore s'appeler ainsi, et l'argent.

Ça consiste à jeter par-dessus bord, pour alléger le bateau et passer entre les récifs, les principes, la foi jurée, les engagements, les promesses, la probité, la véracité, et ce qu'on appelait autrefois l'honneur, qui est aussi fort « démodé ».

Ça consiste à se faire une armée de dupes, de fous, de coquins, de voleurs, de ramasseurs de bouts de cigares, de souteneurs de filles, — et les appeler «grand peuple», et à leur dire : « Peuple, tu es roi ! » — à les lancer contre l'autorité, contre les lois, contre la justice ; à les faire enfoncer les portes du pouvoir, à se glisser soi-

même par la brèche, puis, une fois entré, à réparer la brèche, à se fortifier dans la citadelle, et à tirer sur ceux des assaillants qui n'ont pas su entrer à la première poussée, et voudraient continuer l'opération, à les emprisonner, à les déporter, à les fusiller, de concert avec ceux parmi lesquels ils vous ont donné les moyens de vous faire place.

Ça consiste à « attaquer » les abus non pour les renverser, mais pour les conquérir.

Ça consiste à borner la politique à un seul changement, ce changement dût-il coûter la fortune et l'honneur de sa patrie, le changement des hommes qui tiennent le pouvoir.

Ça consiste à mentir audacieusement, en se bornant à cette seule audace, à tromper, à trahir tout le monde.

Ça consiste à escamoter, à filouter le pouvoir, les places et surtout l'argent.

Vous voyez maître Gambetta et maître Laurier, deux avocats, inconnus hier, — enivrer le peuple de phrases boursouflées, promettre aux *travailleurs* de les faire vivre dans le luxe et les jouissances, sans travail; les exciter, les lancer contre la propriété, contre la prospérité, contre la paix publique.

Vous les voyez, à l'époque de la guerre, s'emparer des premières places et des plus gros traitements ; — distribuer les autres à leurs amis des tavernes, à leurs complices des clubs, se tenant tous également à l'abri des balles prussiennes ; — vous les voyez proclamer la guerre à outrance, c'est-à-dire la conservation des positions agréables qu'ils avaient usurpées, c'est-à-dire « l'émargement à outrance » ; envoyer, par cent mille, les Français à la boucherie, — sans armes, sans vêtements, sans vivres ; — enrichissant leurs amis par des fournitures de fusils sans batterie, de souliers de carton, etc., eux-mêmes accusés d'avoir reçu des pots-de-vin et ne s'en défendant pas, — eux toujours à l'abri. — Vous voyez maître Laurier publier à Bordeaux, le 21 janvier 1871, une circulaire ainsi conçue :

« Ce qu'il faut à la France, c'est une guerre à outrance, c'est une résistance jusqu'à complet épuisement. »

Vous voyez cent sept soi-disant républicains, — voter pour « la guerre à outrance » ; et, quand je leur crie : « Sur les cent sept qui votent la guerre à outrance, nommez-m'en sept qui aient pris une part personnelle à la guerre, sept qui se soient

exposés au plus petit danger », ils gardent un honteux silence.

M. Thiers dit, en pleine Assemblée, que ces « fous furieux nous coûtent la moitié de nos désastres et de nos pertes en territoire, en hommes et en argent », et il fait déporter et fusiller leurs complices, moins coupables qu'eux; eux l'appellent « vieillard sinistre » et démolissent sa maison.

Un peu après, maître Laurier se fait légitimiste.

Maître Gambetta, s'apercevant qu'au fond M. Thiers, comme eux, n'a qu'un but unique : prendre, conserver ou reprendre le pouvoir, — abandonne ses complices, refuse de défendre son intime ami « Pipe-en-bois », qu'on envoie à Nouméa ; vient baiser l'ergot de messire Thiers,— qui, de « sinistre vieillard », devient « vieillard illustre ». M. Thiers, de son côté, fait alliance avec « les fous furieux », auxquels il reprochait hier de nous coûter « la moitié de nos pertes en hommes, en argent et en territoire, avec ceux qu'il fusillait implacablement il y a quelques mois ».

Chacun des deux alliés espérant se servir de l'autre et s'en débarrasser.

Ah! c'est là ce qu'on appelle aujourd'hui « bon sens pratique et hauteur de vues ».

Ce sont ceux qui pratiquent ces menées, ces intrigues cyniques, qui s'intitulent les « républicains raisonnables »; c'est ça la politique « à la mode », c'est ça « l'école nouvelle », c'est ça la politique « essentiellement moderne »; eh bien, c'est du propre, la raison, la hauteur de vues et la politique et l'école moderne.

C'est aussi quelque chose de propre que :

« L'esprit public en France », qui « s'est grandement modifié », modifié par le mensonge, par la coquinerie, par la bêtise.

Changé... comme change un visage par la lèpre, par la petite et la grosse vérole.

Finissons, en répétant, sans la modifier en rien, la phrase du « correspondant » enthousiaste de ce changement :

« Maître Gambetta est actuellement le plus digne représentant de cette politique essentiellement moderne. »

Nous lirons bientôt des appréciations comme celle-ci :

« Le commerce s'est grandement modifié en France », et « une école nouvelle a surgi » : le commerce « essentiellement moderne » pratiqué par des marchands « raisonnables », et ayant « des

vues élevées », se séparant des rêveurs exaltés du temps passé », ne vend plus qu'à faux poids des denrées sophistiquées et empoisonnées ; de ce commerce « essentiellement moderne », feu Cartouche, feu Mandrin, Robert Macaire, et les marchands de *chaînes* dites de *sûreté*, qui leur rendront plus facile de vous voler votre montre le soir, sont « actuellement les plus dignes représentants ».

« Les mœurs des femmes se sont « grandement modifiées », grâce à « l'égalité des dépenses »; la prostitution se glisse jusque dans la famille et la maison; les femmes « raisonnables » et ayant à la fois un « bon sens pratique » et des « vues élevées », ne se donnent plus comme les rêveuses du temps passé, » elles se vendent, — la moog... la rousse, Gi... la So... dite la « Vénus du Père-Lachaise » et tant d'autres dont les journaux vantent tous les jours la beauté et les parures, — sont « actuellement les plus dignes représentantes » de cette « nouvelle école », de ces mœurs féminines « essentiellement modernes ».

Et c'est impunément qu'on dit ces turpitudes bêtes et répugnantes, à un peuple qui a passé si longtemps pour le peuple le plus spirituel du monde civilisé !

Un misanthrope disait : Je divise les hommes en deux classes : ceux qui sont pendus et ceux qui devraient l'être.

On peut dire : De notre temps, — à quelques exceptions près, — je divise les hommes qui se sont disputé et arraché les places en deux classes : ceux qui ont rencontré les galères à moitié chemin du pouvoir et ceux qui ont trouvé le pouvoir à moitié chemin des galères.

XXVII

De Saint-Raphaël à Perpignan. — Narbonne. — Lézignan. — On me mène à Toulouse malgré moi. — Une école d'intonation. — 538 poëtes modestes. — Au pied des Alpes. — Au pied des Pyrénées. — Ça n'est pas la faute du boucher. — Une rencontre à Nice. — Les titres de noblesse.

1873.

Me voici en route de Saint-Raphaël à Perpignan. — Pour un homme qui n'aime pas les voyages, je suis bien souvent sur les chemins ; je vais voir mon frère malade.— Arrivé à Narbonne, je n'entends pas que l'on invite à descendre les voyageurs pour Perpignan, et ce n'est qu'à Lézignan que je m'aperçois que je suis en route pour Toulouse.

C'est cinq heures tristement et ennuyeusement perdues dans les gares et dans les salles d'attente.

Je me plains à Lézignan, où l'on me dit, pour

me consoler, que ça arrive souvent, et que je dois me féliciter de m'être arrêté à Lézignan au lieu d'aller beaucoup plus loin, comme tant d'autres.

Je me plains surtout à Narbonne où je retourne. — Là, on me soutient qu'on a crié : « Les voyageurs pour Perpignan, changement de voiture. »

A quoi je réponds : — Si vous avez crié, vous n'avez pas assez crié, ou vous n'avez pas crié tout le long du convoi ; — je ne dormais pas, — je ne lisais même pas, — j'étais à la portière du côté du quai d'accostage, — je réglais ma montre sur votre horloge, — j'ai parfaitement entendu :

Narbonne — dix minutes d'arrêt — buffet.

Et c'est tout ; — voici du reste ce qui se passe d'ordinaire : un des hommes d'équipe crie lorsque le train n'est pas encore arrêté ; — j'étais dans le premier wagon ; — il n'a été dit en face de ce wagon que la partie de l'annonce que j'ai entendue, le reste a été prononcé à trois ou quatre wagons plus loin — et s'est perdu pour moi dans le bruit des roues.

J'insiste sur ce point — surtout parce qu'on m'a dit à Lézignan que cela arrivait souvent ; — il est vrai qu'on m'a dit le contraire à Narbonne ; — mais enfin cela peut arriver puisque ça vient de m'arri-

ver — et dans l'intérêt des voyageurs et des compagnies, il faut avertir que le procédé qu'on emploie est très-insuffisant.

Je le répète, je ne dormais pas, et je ne suis pas sourd; j'ai au contraire l'ouïe d'une telle acuïté, qu'il m'est arrivé plus d'une fois de devoir — par savoir-vivre — avertir des gens qui se parlaient bas et croyaient n'être entendus de personne, que je les entendais parfaitement.

Mais supposez même un voyageur endormi : — dormir n'est pas un crime qui mérite à son auteur d'être déporté à Toulouse quand il veut être porté à Perpignan.

Il y a donc pour la compagnie du Midi — et probablement pour les autres compagnies de chemins de fer une réforme à faire afin d'éviter des accidents semblables

Que l'on crie si l'on veut pendant que le train marche, — mais que l'on pense que la voix est couverte par le bruit, et que tel wagon entend la première moitié de ce qu'on crie, tandis que tel autre n'entend que la seconde moitié.

Il faudrait donc au moins répéter cet avertissement une seconde fois devant chaque voiture arrêtée.

Il faudrait ensuite surveiller les intonations fantaisistes de beaucoup d'hommes d'équipe qui prononcent les noms des stations d'une façon très-souvent inintelligible.

Toulon se prononce généralement *Tlon*, — le *Golfe-Jouan* — *Gojan;* — à Tarascon, j'ai entendu crier à plusieurs reprises, sans pouvoir deviner de quelle ville il était question :

transmmugnoon uyonture.

Je ne parle que des stations où je passe souvent.

Mais tout cela ne suffit pas.

Quand on songe à l'ennui, aux désagréments de toute sorte, aux conséquences peut-être déplorables, peut-être funestes, qu'une pareille erreur peut entraîner pour les voyageurs, on comprend qu'il faut prendre des précautions qui rendent ces quiproquo à peu près impossibles.

Je reviens sur le cas très-fréquent du sommeil des voyageurs, — ce qu'il y a à faire est très-simple. — Quand un train arrive à sa destination, des employés s'arrêtent à chaque wagon et demandent les billets à chaque voyageur individuellement.

Il faut faire de même aux gares où il y a bifurcation ou changement de voiture : — ouvrir la portière, demander aux voyageurs si quelqu'un

dans le compartiment va du côté qui nécessite ce changement et réveiller les endormis.

J'ai failli aller à Toulouse sans le faire exprès.

J'ai appris en route que l'on avait envoyé au concours des Jeux floraux cinq cent trente-huit pièces de poésie et de littérature.

Le journal de Victor Hugo a décrété qu'il était défendu de plaisanter l'Académie de Clémence Isaure, — parce que Victor Hugo avait daigné, dans le temps, y remporter un prix ; — ce qui la rend sacro-sainte.

Nous ne la plaisanterons donc pas.

Nous ne saurions, au contraire, qu'applaudir à ces jeux nobles, élevés et pacifiques de l'intelligence et de l'esprit.

Les observations que je ferai sont d'une autre nature.

Voilà donc 538 poëtes nouveaux — et 538 poëtes modestes.

Car ceux qui ne sont pas extrêmement modestes ne s'amusent pas aujourd'hui à concourir pour la violette, le souci, l'amarante d'or, etc.

Ils veulent, du droit de la plume, gouverner, régenter le pays et arriver aux places, aux honneurs, à la fortune et aux jouissances sans travail.

La modestie n'est pas le défaut favori des poëtes.

Donc, quand il y a 538 poëtes modestes, — cela suppose un nombre très-élevé de poëtes.

Mais il ne faut pas s'en étonner.

A voir les tendances de l'esprit en France, il est facile de prévoir que la génération tout entière qui s'élève dans les lycées aujourd'hui, sera entièrement composée d'avocats et de journalistes — avocats de langue et avocats de plume; — quant à des lecteurs, il n'en faut espérer que parmi ceux qui ne savent pas encore lire, et encore pour peu de temps, tant qu'ils auront appris à lire et ne sauront pas écrire encore.

J'ai donc en quelques heures parcouru ces deux heureux pays, — l'un limitrophe de l'Italie, l'autre confinant à l'Espagne.

Et je me suis rappelé que les Arabes disaient que :

Le paradis est placé précisément dans cette partie du ciel qui est au-dessus de Grenade.

Et cette belle Provence au pied des Alpes — cette « gueuse parfumée », comme l'appelait un écrivain du temps de Louis XIV; — heureuse parce qu'elle était parfumée, heureuse aussi parce qu'elle était gueuse, parce qu'elle était pauvre.

La Providence lui a donné des hivers tièdes et des étés modérés, les plus riches fleurs, les meilleurs fruits presque sans culture : — les fraises, les pêches, les melons, les oranges, les citrons, en pleins champs ; des tapis, des pâturages de violettes, comme Jupiter, dit-on, en créa pour la vache Io. — Dieu lui a donné surtout l'absence de besoins, la sobriété qui permet une certaine paresse et une vie contemplative ; — une langue expressive, l'amour de la musique et de la poésie, — une pauvreté universelle qui fait que personne n'est attristé par le contraste, et qu'il n'y a ni riches ni misérables, ni envieux ni enviés.

Et cette autre contrée au pied des Pyrénées, si heureuse aussi, si fertile, avec un sol et un soleil si généreux, — et aussi, comme la Provence, possédant l'amour de la poésie et l'amour de l'amour.

Je me trompe ; il faut changer le temps des verbes et dire que la Providence *avait* donné tout cela à ces deux heureuses contrées, douées par-dessus toutes les autres, presque jusqu'à l'injustice.

Sur ces régions bénies, il s'est abattu comme une nuée de sauterelles, — et les avocats de langue et les avocats de plume — et les ambitions et les

avidités — et la pipe et l'absinthe — et les haines, et le mensonge, et la calomnie, et l'envie.

La langue des trouvères et celle des félibres est devenue un affreux patois pour les journaux, elle n'est plus employée à chanter l'amour, la beauté, les fleurs, les bois, les ombrages et les rives fraîches et murmurantes; — elle sert à mentir, à injurier, à divaguer, à verbiager, à irriter, à outrager, à habiller de haillons rouges ou dorés des idées pauvres et fausses — des paradoxes au pétrole.

Et beaucoup ne comprennent pas le métier qu'ils exercent, ni le mal qu'ils font.

Et les habitants ne comprennent pas, eux, qu'ils payent sottement de tout le bonheur que la Providence leur avait donné — les satisfactions de la vanité et de l'avidité d'un petit nombre de bavards, d'un petit nombre de décavés, de déclassés, de fruits secs, d'incapables — qui les étourdissent de phrases creuses, les enivrent de billevesées opiacées.

Plus de rossignols mélodieux, plus de galoubets qui provoquent à la danse.

Mais des coqs hargneux, et des chants avinés qui conduisent aux querelles et aux rixes.

On n'est plus heureux en France.

Et pourtant la Providence avait voulu qu'on y fût heureux.

Et elle avait béni ce pays.

Comme je flânais à la fin d'un jour à Nice sur la promenade des Anglais et regardais un splendide coucher de soleil, je fus arrêté par une exclamation de gens qui marchaient sur la promenade en sens inverse.

— Eh quoi! c'est vous? vous, ici?

Il faut dire que, sur cette promenade des Anglais, au moment où le soleil descend dans la mer, les promeneurs qui reçoivent dans les yeux ses rayons obliques, clignent horriblement, font de fâcheuses grimaces à ceux qui marchent dans le sens opposé, c'est-à-dire tournant le dos au soleil, et ne voient personne. Les voix qui m'interpellaient appartenaient à un homme et à une femme; je les dépassai, puis me retournai pour les voir, et alors je les reconnus, et je leur rendis leurs exclamations.

— Eh quoi! vous? vous, ici?

Et en chœur :

— Quel bonheur! quelle charmante rencontre, quelle heureuse chance de se rencontrer si loin de la Normandie et de Sainte-Adresse!

C'était un jeune couple que j'avais en effet connu à Sainte-Adresse, quelques années auparavant; ils venaient de se marier, après d'assez longues difficultés opposées à leur union. Ils étaient jeunes, gais vrais, naïfs, sans prétentions, n'ayant envie de rien faire croire à personne, étant si heureux qu'ils ne pensaient pas à le paraître, ne désirant rien, n'ayant de mauvais sentiments ni contre rien, ni contre personne, aimant tout le monde, du restant de l'amour et du bonheur qui débordait de leur cœur.

Nous nous assîmes sur un banc en face de la mer.

— Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus!

— Êtes-vous retournés à Sainte-Adresse depuis mon départ?

— Non, nous avons eu toute sorte d'affaires... Notre cousin du Val est mort.

— Ah! le cousin du Val qui s'était marié sur le tard pour vous déshériter?

— Oui, et sa femme est morte avant lui.

— De sorte que...?

— De sorte que nous sommes riches.

— Mais ne l'étiez-vous pas assez?

— Oui..., parce que nous savions nous contenter de ce que nous avions.

— Vous souvenez-vous de nos déjeuners avec des œufs si frais et de la crème si épaisse et si parfumée?

— Si je m'en souviens! — ce sont les meilleurs déjeuners de ma vie. — Donc, nous n'avons pu aller l'année dernière pendant l'été en Normandie, et nous venons passer cet hiver en Italie. Vous êtes ici pour quelque temps?

— J'y demeure tout à fait.

— Ah! quel bonheur! nous rirons et nous nous amuserons comme là-bas. Est-ce que vous ne vous rappelez pas le cousin du Val?

— Oui, celui qui avait coupé son nom de Duval en deux pour se faire une particule nobiliaire un peu tourmentée, *du* pour *de le*...

— Non, il paraît que son nom s'était toujours écrit comme cela; nous l'avons vu dans les papiers de la succession.

— Mais n'est-ce pas vous-même qui m'avez fait tant rire de cette prétention?

— Oui, parce que nous pensions... parce que nous ne savions pas... et puis je crois que ce n'est pas de lui que nous nous moquions tant, c'est d'un autre cousin qui avait, lui, séparé son nom de Leménil, et en avait fait *Le Mesnil*, et disait : « Quelle

différence y a-t-il entre *le* et *de?* Ne sont-ce pas deux articles ou plutôt le même article, l'un au nominatif et l'autre au génitif? et certes, si l'un doit l'emporter sur l'autre, c'est le nominatif, le cas le plus noble. Ce bon Le Mesnil, il vit toujours. Mais quel magnifique coucher de soleil !

—Ah ! nous tâcherons de nous amuser et de rire, dit la jeune femme, — de nous amuser et de rire comme autrefois ; — pêche-t-on des équilles ici ? Je me rappelle un jour comme nous avons été surpris par la marée montante. L'îlot de sable sur lequel nous nous étions réfugiés se rétrécissait à chaque lame. C'était ridicule et un peu effrayant. On riait, on criait, on avait peur...

— Non, on ne pêche pas aux équilles, mais nous ne manquerons pas d'autres amusements.

— Ah ! tant mieux ; je commençais à m'ennuyer, à m'inquiéter, à m'attrister.—Quel bonheur de vous avoir rencontré !

— Où demeurez-vous? J'irai vous voir demain, et je vous porterai un programme de distractions, de promenades et de parties de plaisir...

A ce moment, les deux époux se regardèrent, prirent un air interdit, embarrassé et ne me répondirent pas.

Le mari et la femme se regardèrent encore, rougirent et...

— Vous demandez où nous demeurons, répondit la femme, plus prompte à se remettre que le mari, nous ne demeurons pas, nous... Nous ne demeurons pas, nous sommes campés dans un mauvais bouchon, un misérable hôtel qu'on nous avait indiqué... Nous allons déménager d'ici à peu de jours, et nous vous porterons notre adresse; où êtes-vous logé?

— Quartier de San-Stefano ; les habitants, traduisant mes deux noms par deux noms du pays, m'appellent *Carlo Anfossi.*

Et mes deux amis me serrèrent la main, je les attendis, ils ne vinrent pas et je ne les ai jamais revus. Vers la fin de la saison, quelqu'un me dit :

— Ah çà! que sont devenus vos amis?

— Quels amis?

— Ce jeune couple qui vous a abordé, il y a quelques mois, sur la promenade des Anglais, avec un empressement et un plaisir que vous sembliez partager, le comte et la comtesse du Val le Mesnil.

— Ah! le... comte... et... la comtesse du Val...?

— Oui, une bien jolie blonde, et une démarche! un air! comme on reconnaît le vieille aristocratie!

je lui avais été présenté à la préfecture, et j'avais eu l'honneur de la voir une fois, à l'hôtel de la *Grande-Bretagne*; mais, quand j'y suis retourné, ils étaient partis sans donner d'autre adresse.

Voici ce qui était arrivé. Le plaisir de rencontrer une connaissance, presque un ami, à trois cents lieues de chez soi, avait été réel; mais, quand je leur avais demandé leur adresse, ils s'étaient rappelé qu'ils avaient depuis quelques années pris une particule; que, grâce à cette particule, on les avait appelés à Nice M. le comte et madame la comtesse, qu'ils s'étaient laissé faire, qu'ils n'osaient pas me le dire et ne voulaient pas me le laisser découvrir.

Du reste, il est difficile à Nice d'échapper à un titre. Quand une servante veut exprimer qu'il est venu pour vous visiter, non pas « une femme » mais « une dame, » elle vous dit : « Il est venu une comtesse; » et je crus devoir me fâcher un jour contre un capucin mendiant qui m'appela M. le baron.

— Je n'ai pas de titre, il vous plait de m'en donner un, lui dis-je; eh bien, je trouve mesquin et impertinent que vous m'en donniez un si petit. Gardez vos titres ou appelez-moi prince, ou rendez-moi ma pièce de vingt sous.

XXVIII

Paris (1873). — Le Paris nouveau. — Le nouvel Opéra. — Gérard de Nerval. — L'Opéra, les théâtres, les incendies. — Un projet.

Paris, 1873.

Je quitte Paris après un séjour de quelques semaines : — je crois devoir avertir les amis, connaissances, lecteurs, etc., que je vais retrouver, qu'ils aient à s'épargner la peine inutile de me demander des nouvelles de « la capitale ». J'y suis venu voir Léon Gatayes et aussi un ou deux autres vieux amis — et accessoirement essayer d'arranger de mon mieux, c'est-à-dire très-mal, quelques affaires. Je n'ai rien vu, rien regardé, rien écouté, — je n'ai pas mis les pieds dans un théâtre ; — j'ai manifesté un moment l'envie d'aller à Versailles tout en pré-

voyant bien que je n'en ferais rien. — J'ai constaté une fois de plus le nombre infini des choses qui me sont complétement indifférentes.

Et je retourne à la mer, à mon jardin, et à ce pays riant et parfumé que je ne puis quitter un moment sans y laisser une si grande partie de mon cœur.

Du reste, il ne se passait rien à Paris ; — cette mer si facile à s'émouvoir sous tous les vents — gardait encore un sourd balancement à la suite de l'affaire Bazaine — et n'a pas tardé à redevenir calme et unie, en attendant le premier souffle qui viendra de n'importe où.

Paris est aujourd'hui composé entièrement de longs et larges boulevards tous pareils, bordés de maisons toutes semblables ; — aucun quartier n'a plus ni galbe ni physionomie; il semble la répétition perpétuelle d'objets faits à la mécanique sur un type uniforme ou coulés par des mouleurs piémontais sur un seul et même moule ; plus d'intérêt artistique ni historique. — Au centre et à toutes les extrémités le même aspect, — aucune raison de savoir où on est, — la répétition du même dessin comme sur les papiers de tenture à bon marché ; — un carré de bois gravé et enluminé, appliqué

cent, deux cents fois et reproduisant pendant tant de rouleaux ou de kilomètres un seul et même bouquet, un seul et même groupe, une seule et même arabesque, même dessin, mêmes couleurs, etc.

Une chose cependant m'a frappé : — j'ai dû, dans mes courses, passer plusieurs fois sur la place Vendôme, où on a l'air de « remonter » la colonne, — sur la place où était le ministère des finances, — devant les ruines des Tuileries, etc.

J'ai vu la place où ont été assassinés les otages, — celle où on a brûlé vif un officier, celle où on a noyé un sergent de ville, etc.

Et je me suis demandé comment, dans un pays civilisé, lorsqu'un des représentants de la France a osé dire en pleine Assemblée que le parti auquel il est affilié refusait de se séparer de sa queue de voleurs, d'assassins, d'incendiaires, — comment il ne s'est pas levé un membre pour proposer à l'Assemblée un vote exprimant l'horreur profonde de ces crimes sauvages — et comment on n'a pas chassé, jeté à travers les escaliers et par les fenêtres les quelques fous furieux qui ne se seraient pas associés par leur vote à cette manifestation.

J'ai passé devant le nouvel Opéra ; j'ai remarqué, à leur dorure plus neuve, les lettres formant

le mot *nationale* remplaçant les lettres qui formaient le mot *impériale* — et heureusement les deux mots se composant du même nombre de lettres — ce qui a permis de ne pas défaire et refaire l'inscription entière ; — et je me suis demandé pourquoi on ne renonce pas une bonne fois pour toutes à ces épithètes, adjectifs, dénominations, etc., — qui ne signifient rien et servent périodiquement de prétexte aux gens si nombreux qui aiment à casser. — La musique n'est et ne peut être *impériale*, ça ne veut absolument rien dire, elle n'est pas *nationale* sur un théâtre où on accueille si bien et avec raison tant de compositeurs et de chanteurs italiens, allemands, etc.

Les trois mots :

ACADÉMIE DE MUSIQUE

composeraient une inscription claire et suffisante et placée comme doivent l'être les arts en dehors et au-dessus des agitations, bouleversements et accès de folie qui agitent périodiquement notre malheureux pays.

Une observation : la danse a beaucoup descendu de son rang d'autrefois ; elle n'est plus considérée comme un art, mais comme un spectacle plus ou moins voluptueux et indécent, — pour lequel on ne pratique plus qu'un culte individuel et non avoué.

Sans quoi l'inscription devrait dire :

ACADÉMIE DE MUSIQUE ET DE DANSE

Ce qui serait aujourd'hui regardé comme peu convenable.

Des quelques vieux amis qui me restent, — j'en ai vu, je ne veux pas dire combien peu... — Il en est quelques autres que je voulais voir et que je n'ai pu rejoindre dans le tourbillon de la vie parisienne ou que mon départ subit, à la suite d'une dépêche, m'a empêché de chercher à mon grand regret ; — j'ai fait cependant une rencontre inattendue. — En passant sur le quai Voltaire, j'en ai rencontré un que j'ai emmené avec moi à Saint-Raphaël et qui est un charmant compagnon de route, — l'esprit de Gérard de Nerval.

Je crois avoir à dire quelque chose d'utile à propos de l'Opéra et je le dis :

J'ai déjà vu brûler un très-grand nombre de théâtres ; — il ne serait pas absurde de dire, le jour où un théâtre ouvre pour la première fois ses portes au public : « Un jour ce théâtre sera brûlé ». L'incendie est la fin ordinaire et probable des théâtres, — comme le naufrage est la fin probable, quoique moins probable, des navires.

Certains théâtres cependant pourraient se pro-

mettre une durée plus longue que les autres : — ce sont ceux où on ne joue que la tragédie et la comédie; — les héros tragiques un peu bien sont tous antérieurs à l'invention de la poudre — et Scapin ne paraît armé que d'un bâton; — il reste cependant à ces théâtres les matières combustibles qui entrent dans leur construction.

Les théâtres, au contraire, comme les cirques où il se donne de vraies batailles avec de vrais fusils et de vrais canons, — semblent braver et provoquer chaque jour l'incendie; mais les exigences du public, ce maître blasé et impitoyable, ont beaucoup accru le nombre des théâtres qui « jouent avec le feu » et l'audace avec laquelle on y joue. — Il veut aujourd'hui de vrais incendies sur la scène, il veut des éruptions de volcans ;— il veut que « le traître », à la fin de la pièce, disparaisse dans un gouffre de vrai feu. Ces effets ne peuvent plus se produire avec du papier de plomb teint en rouge, ni avec une veilleuse derrière un transparent.

On joue en ce moment une pièce de Jeanne d'Arc. Comment s'est-on tiré du bûcher? Montrer de vraies flammes et ne pas cependant étouffer la vierge de Domrémy ; — il est vrai que le public exigera bientôt peut-être qu'elle soit brûlée « pour

de bon », et qu'on lui donne à chaque représentation une vierge nouvelle.

N'est-ce pas, du reste, le rôle que joue le public à l'égard des danseurs de corde, gymnastes, aéronautes, dompteurs de bêtes féroces? — Il ne consent à prendre un billet aux bureaux que si ces artistes lui présentent l'amorce des chances suffisamment probables d'être brisés en morceaux ou dévorés, — et, en effet, c'est une gageure qui s'établit entre le gymnaste, l'aéronaute, le dompteur et son public.

— Vous voyez que j'ai tant de chances contre moi; eh bien, je parie que je ne tomberai pas, je parie que je ne serai pas mangé.

Puis, s'il a réussi à n'être ni brisé, ni dévoré, il faut, pour ranimer la curiosité du public, au bout de quelques représentations, qu'il « lui rende des points, augmente ses dangers — ou mieux rende encore des points à la mort. »

Revenons à l'Opéra.

Il y a une vieille ordonnance qui prescrit d'isoler toute salle de spectacle; — c'est une ordonnance sage; elle a le double avantage de ne pas entraîner d'autres bâtiments dans les chances périlleuses des théâtres et de rendre les secours plus efficaces, en

permettant d'aborder le théâtre incendié, de près et par tous les côtés à la fois.

Ce ne sont pas certes les bonnes lois qui manquent en France, mais elles ont toutes un vice originel qu'elles tiennent du caractère français : — c'est que les citoyens se piquent de ne leur pas obéir, et que l'autorité semble ne pas les connaître, tant elle met peu d'énergie à les faire observer.

Nous allons bientôt nous trouver — je parle du gouvernement et de l'Assemblée — devant un problème assez redoutable : la question de la presse. — Eh bien, j'aurai à prouver alors que, depuis quarante ans et notamment depuis trois ans, on a toujours demandé, souvent appliqué des lois, des ordonnances, des décrets exceptionnels et arbitraires, — mais qu'on n'a pas une seule fois exigé l'exécution des lois existantes, de sorte que l'on ne sait pas si, par hasard, elles ne seraient pas suffisantes.

L'Opéra qui vient d'être incendié avait toutes les chances possibles d'envelopper dans son désastre et les galeries de l'Opéra et tout le pâté de maisons, tout un quartier qui y attenait ; — combien y a-t-il à Paris de théâtres qui sont dans des passages, dans des maisons? Combien peu au contraire sont complétement isolés?

Le nouveau théâtre de l'Opéra se présente sous ce rapport dans les conditions les plus favorables; de tous les côtés, — du moins je le crois, ne l'ayant vu qu'en passant; il est entouré d'un grand espace vide; s'il n'en est pas ainsi, il faut que cela soit. Je proposerais de tirer de cet espace vide et libre un parti qui offrirait de grands secours en cas d'incendie. On prétend qu'on place sur les théâtres de grandes citernes ou réservoirs d'eau; mais, le jour de l'incendie, est-il toujours possible d'arriver au faîte du bâtiment? et, d'ailleurs, pourrait-on de cette position diriger utilement l'eau qu'on y trouverait? — je fais plus qu'en douter; — j'ai entendu dire, d'ailleurs, que le plus souvent ces réservoirs, qui ne peuvent être que d'une capacité médiocre, sont vides ou à peu près; il est très-difficile dans cette situation de se défendre contre les infiltrations qui à la longue produiraient des effets désastreux pour les décors et pour le bâtiment lui-même.

Qui empêche de creuser et de voûter sur chacune des quatre faces du théâtre et dans l'espace vide de la place, quatre immenses réservoirs toujours pleins, qu'il serait, en outre, facile au moyen de conduites souterraines, de tenir en communication éventuelle avec le réservoir le plus voisin de

chacune de ces quatre citernes; — communication qu'on établirait au besoin en tournant une clef; — au-dessus de chacun de ces réservoirs une plaque indiquerait la place où les pompiers devraient appliquer leur corps de pompe; — ils seraient, d'ailleurs, placés à une distance du bâtiment calculée pour la portée la plus efficace des pompes; — rien n'empêcherait, du reste, d'établir là quatre fontaines monumentales.

Un autre point : — lorsqu'un grand incendie est signalé, les pompiers, dont le zèle, le dévouement et l'intrépidité, sont passés à l'état de proverbe, s'attellent à leurs pompes et les traînent le plus rapidement possible sur le point indiqué; — ils arrivent en sueur, si bien que l'eau dans laquelle ils vont travailler leur présente autant de dangers que le feu; — il meurt bien plus de pompiers de fluxions de poitrine qu'il n'en meurt comme le brave Bellet dans le feu.

Ils arrivent essoufflés, n'ont ni toute leur force, ni tout leur sang-froid, et doivent s'occuper d'organiser sur un terrain inconnu leur plan de bataille, au milieu de gens ahuris qui ne leur peuvent donner aucun renseignement précis.

Je voudrais d'abord que les pompes fussent attelées

de chevaux ; — chevaux qui, en traînant les appareils porteraient les pompiers, qui arriveraient sur « le lieu du sinistre » frais, dispos — ni fatigués ni en sueur.

Je voudrais aussi qu'on étudiât d'avance et sérieusement les moyens de défense les plus praticables — en cas d'incendie — non-seulement de tous les théâtres, mais de tous nos monuments publics, de nos musées, de nos bibliothèques, et pour chacun en particulier, — et que — une fois, chaque année, il se fît comme une petite guerre, — une répétition.

Ainsi, — pour le nouvel Opéra, — en suppossnt qu'on fît construire les quatre grands réservoirs que je demande, — les pompes amenées sur le terrain seraient mises en place, — les pompiers vérifieraient si tout s'adapte et fonctionne bien, — si les dépositaires des clefs des réservoirs sont à leur poste; — ils feraient ce jour-là de sang-froid — ce qu'ils peuvent avoir à faire un jour ou une nuit avec émotion ; — on éviterait la confusion, les hésitations, les tâtonnements, qui presque toujours laissent au fléau le temps de prendre des proportions qui le rendent invincible.

Je voudrais qu'à l'usage des pompiers, il fût fait un plan topographique de nos principaux monuments.

Tel bâtiment est complétement isolé, — l'eau la plus proche est à tel endroit — et ensuite à tel autre.

Tel autre a tel bâtiment, telle ou telles maisons attenantes, on peut attaquer l'incendie par telle rue, — on peut se loger dans telle maison, — le réservoir d'eau le plus proche est à tel endroit.

Du Louvre il faut surtout à tout prix préserver telle partie; — de la bibliothèque Richelieu, telle partie ; tel théâtre a ses matériaux les plus inflammables dans telle partie du bâtiment, — ses objets les plus précieux dans telle autre ; — il y a tels et tels accès, etc.

J'ai vu en Italie et notamment à Venise non-seulement au palais des Doges, mais dans chaque quartier, des places entières creusées et voûtées qui sont d'immenses citernes; pourquoi n'en installerait-on pas de semblables à portée de tous les théâtres et des monuments qui renferment nos richesses artistiques et littéraires? — les pluies de l'hiver suffiraient pour les tenir toujours pleines.

XXIV

Paris. — Un ouvrier et un *travailleur*.

Une anecdote que j'ai apprise ces jours-ci dans un atelier : Entré enfant dans la célèbre et toujours paternelle maison Érard, fondée sous Louis XVI par mon parrain Jean Érard et son frère Sébastien, un ouvrier, à force de persévérance, de travail, a cultivé une intelligence naturelle, s'est instruit et a conquis graduellement une très-bonne position. Il avait acheté un petit terrain à Pantin, avait fait faire la maçonnerie d'une petite maison pour lui et sa famille, et lui-même, se levant tôt, se couchant tard et y employant les dimanches et les fêtes, avait achevé de construire la maison de ses mains ; — on comprend combien il était fier et heureux de la « propriété » qui abritait avec lui sa vieille

mère, sa femme et ses enfants, et ses outils, les instruments de sa petite fortune et de sa liberté.

Pendant le siége, toute la famille était rentrée à Paris, et lui s'était bravement mis dans la garde nationale.

Un soir que sa compagnie sortait pour aller faire une reconnaissance par la porte de Pantin, il songe à aller visiter sa chère petite maison qu'il avait laissée fermée ; quel est son étonnement d'y voir les fenêtres éclairées! qui pouvait s'y être introduit? ce ne sont certainement pas les Prussiens qui sont encore loin ; ce sont cependant des ennemis, car la porte a été enfoncée; il entre, et trouve devant sa cheminée un homme, un de ces vauriens, de ces brigands, qui, sous des noms divers, s'étaient enrégimentés pour le pillage et ont dévasté tous les environs de Paris.

— Que faites-vous ici?

— Vous le voyez, je me chauffe, répond-il d'une voix avinée.

— Mais vous êtes chez moi.

— Chez toi? y a pas de chez toi ; à bas le capital! à bas la propriété! — la propriété c'est le vol. Moi *prolétaire*, moi *travailleur*...

Pendant qu'il parlait M. *** s'aperçut que ce

qu'il avait mis dans la cheminée pour se chauffer, c'était une partie de ses outils, et que le reste était entassé auprès de la cheminée pour être brûlé successivement.

— Mais, malheureux, s'écria-t-il, je suis ouvrier comme vous, et vous brûlez mes outils, mon gagne-pain, le gagne-pain de ma famille... tandis que vous avez du bois plein le hangar.

Le chenapan répondit d'un air insolent et hébété:

— De quoi? j'aime mieux brûler ça, moi.

M. *** rougit, pâlit; une juste colère l'étouffait, il se précipite sur le brigand, le renverse, et, avec les poings, avec les pieds, avec une chaise, l'assomme plus d'à moitié.

Aux cris du vaurien, vingt de ses camarades accoururent, se saisirent de M. *** et allaient le fusiller, lorsque quelques hommes de sa compagnie arrivèrent au bruit et mirent en fuite les coquins dont le nombre était triple du leur.

J'ai vu M. ***, j'ai tenu à honneur de lui serrer la main, j'ai causé avec lui.

Il a un fils qu'il élève avec lui, auquel il donne une éducation supérieure à celle qu'il a péniblement conquise lui-même, non pas pour en faire un préfet ou un président de République, mais pour en faire

un bon ouvrier, un ouvrier encore meilleur que lui, parce qu'il commencera là où lui finit, parce qu'il héritera de son expérience, de son outillage, des procédés qu'il a imaginés ou perfectionnés, des relations, de l'estime, des amitiés qu'il a acquises.

A côté de M. ***, et dans la même maison, étaient deux autres ouvriers, le père et le fils ; ils avaient couru les clubs, les assemblées où maître Gambetta et les autres débitants de phrases débagoulaient leur prose malsaine ; ils avaient entendu et répété sans les comprendre les élucubrations de ces candidats, ils s'étaient irrités contre le capital ; — notez que le capital donnait au père vingt-cinq francs par jour et au fils quinze francs ; — ils avaient décidé que le *prolétaire*, le *travailleur* étaient opprimés, que ça ne pouvait plus aller comme cela, et tous deux se sont fait tuer sur les barricades.

En quittant M. ***, — je me disais : « Voilà une nouvelle et seconde *couche sociale* qu'il faut accueillir les bras ouverts, et qu'il faut débarrasser des faux ouvriers ennemis du travail, comme le parti prétendu républicain est l'ennemi de la République. »

XXX

Deux visites à Jules Janin. — Son dernier éclat de rire. — Qu'est-ce qu'un reporter? — Quelques excès en ce genre.

Il y a à peu près deux ans, me trouvant à Paris, j'allai chez Janin que je n'avais pas vu depuis près de vingt ans; — un jeune domestique qui le servait très-affectueusement me dit :

— Entrez sans que je vous annonce, ça va le surprendre et lui faire plaisir.

J'entrai en effet, il était assis dans un grand fauteuil, — je me plaçai debout sans parler en face de lui, il leva la tête et tourna les yeux vers moi, — mais sans qu'aucune surprise, aucune sensation se montrât sur son visage, — on eût dit une statue de chair; — il se passa plus d'une minute ainsi; — puis une lueur parut dans le regard, — un pli au coin des yeux, et lentement un sourire s'esquissa :

— il se passa encore une minute jusqu'à l'épanouissement de ce sourire ; — puis, un peu après :

— Tiens! te voilà.

Il semblait que la pensée était comme le soleil qui se lève derrière une montagne de brume grise et épaisse, et glisse lentement, avec peine, quelques rayons furtifs et pâles à travers les nuages qu'il colore de rose.

Il semblait que son âme et sa pensée s'étaient réfugiées, retirées à l'intérieur.

Il se passait ce qui se passe lorsqu'un voyageur sonnant à la porte d'un vieux manoir, reste longtemps sans qu'on lui réponde, et commence à croire que le manoir est inhabité, puis il entend de loin un bruit de pas lents et sourds qui se rapproche doucement ; un peu après, on tire un verrou, on tourne une clef, et il apparaît une figure riante et hospitalière.

Pendant ma visite, cette torpeur diminua sans disparaître entièrement ; nous parlâmes de différentes choses et de différentes personnes, mais sans aucune animation.

Je revis Janin il y a quelques mois. — Gatayes, qui m'accompagnait, avait fait prendre de temps en temps de ses nouvelles de sa part et de la mienne.

et savait qu'il allait mieux. Il avait même emporté un livre, un album de ses filles, sur lequel il voulait prier Janin de mettre un mot ou au moins sa signature ; — cependant il demanda au jeune domestique que nous retrouvâmes aussi alerte et aussi affectueux pour son maître, si on pourrait lui demander d'écrire un mot sans le fatiguer :

— Oh! aujourd'hui, demandez-lui tout ce que vous voudrez, il va très-bien.

Nous trouvâmes, en effet, Janin beaucoup plus vivant : — il parlait encore lentement mais librement; — je *grattai* à la porte des souvenirs de la jeunesse, qui sont les plus vivaces, je l'appelai Ji-Ji, — comme nous l'appelions alors ; — je rappelai en le voyant avec Léon Gatayes, un dîner à nous trois, où, étant sorti un moment, je les avais retrouvés se roulant et se battant sous la table. Janin rit de bon cœur à ce souvenir, et y ajouta quelques circonstances que j'oubliais.

Gatayes exhiba son petit livre, — Janin demanda une plume; — François en choisit une, la trempa dans l'encre et la donna à son maître en lui disant à demi-voix :

— Tâchez de bien écrire.

— Mon ami, dis-je à François, ne tourmentez

pas votre maître, c'est inutile, il n'a jamais su écrire de sa vie.

En voyant la stupéfaction de François, Janin rit de façon à rappeler un peu son bon gros rire joyeux d'autrefois :

— Ah! me dit-il, ça me rappelle ma fameuse lettre que tu avais fait autographier dans ton livre *le Chemin le plus court*, et que personne n'a jamais pu lire... ni moi non plus.

Nous restâmes assez longtemps, heureux de lui avoir donné ces quelques instants de gaieté. Il était évident que son esprit n'était pas éteint, mais seulement caché et endormi sous la cendre.

Je ne devais plus le revoir.

C'est ainsi qu'il arrive un moment où le reste de la vie se passe à dire adieu à ceux qui s'en vont — en se tenant prêt à dire adieu à ceux qui restent.

Qu'est-ce en réalité qu'un « reporter »?

Est-ce un écrivain, un journaliste?

Pas tout à fait, car, je lis quelquefois que tel journaliste, — assez quelconque, — dit : « J'ai envoyé mes « reporters » prendre des informations. »

De plus, il doit y avoir attachés à l'exercice de cette profession certains désagréments qui doivent

en détourner, je le suppose, les poëtes et les grands écrivains : — Quand on voit lesdits reporters se glisser dans les maisons où il est arrivé un crime ou un malheur, — interroger avec un air d'autorité, et une persistance inexorable, ou la victime ou le criminel, etc., la femme, la fille, la sœur, le père, la mère du criminel ou de la victime, et n'avoir aucun respect pour leur douleur !

Quand on pense que huit ou dix journaux de Paris ont leur troupe de « reporters », et que la mère dont on vient de tuer la fille, — le père dont on vient d'arrêter le fils, — la femme à laquelle son mari vient de donner un coup de couteau, le frère dont la sœur a été violée, doivent subir un, deux, trois, dix interrogatoires, on conclut qu'il est tout à fait impossible qu'un reporter un peu ardent, ne reçoive pas de temps en temps des coups de manche à balai sur les épaules et des coups de pied au derrière.

Il me semble donc, pour répondre à la question que je posais quelques lignes plus haut, qu'un « reporter », selon la classe à laquelle il appartient, est, ou un pourvoyeur qui va le matin à la halle avec son panier et rapporte au cuisinier les denrées que celui-ci doit mettre en œuvre, — ou un

chiffonnier qui la hotte, le *cachemire d'osier* sur le dos, le croc à la main, parcourt la ville et fouille les tas.

Cette sorte de police exercée par certains journaux, avec une ardeur infatigable, — produit des résultats de diverses natures.

D'abord, il semble aux lecteurs qu'il se commet plus de crimes et de délits, qu'il arrive plus d'accidents qu'autrefois, ce qui est peut-être vrai à un certain point, mais cependant doit être réduit, par cela que lesdits lecteurs apprennent tous les matins, non-seulement tout ce qui s'est passé la veille, mais même un peu et quelquefois beaucoup davantage, — attendu la faculté qu'ont lesdits « reporters » de voir ce qui n'existe pas, — tandis que, autrefois, la police avait soin de cacher la plus grande partie de ces crimes, délits et accidents.

Quelquefois les « reporters », par leurs investigations, sont venus en aide à la police pour la découverte d'un criminel ; mais, d'autres fois, le criminel, trouvant chaque matin dans le journal, racontés tout du long, et les démarches et les soupçons de la police et du parquet, voit ainsi dans le jeu de ses ennemis, et peut en tirer des ressources et des moyens d'échapper.

Grâce à cette invention des « reporters », toute personne un peu en vue par son talent, par sa fortune, par sa beauté, par un malheur, par un succès, habite une « maison de verre », et de verre grossissant. — Je sais que beaucoup, et même parmi celles qui s'en plaignent, trouvent un certain plaisir à cette notoriété, à cette publicité de leurs faits et gestes, et presque de leurs sentiments; mais il se trouve encore cependant de « modestes violettes » qui doivent souffrir beaucoup de voir raser les buissons et faucher l'herbe à l'abri desquels elles s'épanouissaient en silence, et de se trouver ainsi exposées aux plus ardents rayons du jour, — la couleur de cette fleur étant, de toutes les couleurs, celle peut-être qui se fane, se flétrit, et passe le plus vite au soleil.

Je prendrai pour exemple madame la duchesse de Magenta. Tout le monde est d'accord pour dire que c'est de tous points une charmante femme, ayant tous les droits au respect et à la sympathie, avec une dose suffisante d'admiration. — Eh bien, il est impossible que l'indiscrétion opiniâtre des « reporters » ne lui fasse pas subir un véritable supplice ; et si, comme on le dit, elle exerce sur son mari l'influence due à la beauté et à la vertu,

il est à craindre qu'elle n'obtienne de lui, dans un jour où il serait atteint par quelque dégoût, qu'il renonçât à la haute position qui expose madame de Mac-Mahon à ces indiscrétions.

Je voudrais faire comprendre à MM. les « reporters » que ces indiscrétions sont sans excuse. — Le maréchal, lui, appartient en effet à la publicité : ses actes, ses pensées mêmes sont d'une réelle et grande importance; il se doit tout entier au pays, qui lui a confié ses intérêts les plus précieux, les plus chers et les plus menacés. Non-seulement sa vie politique, sa vie publique, mais aussi sa vie privée, sa « petite vie » peuvent être des sujets ou d'inquiétude ou de confiance; — ces investigations sont exposées à aller loin, à être désagréables, agaçantes, mais elles sont une conséquence de la haute position du maréchal et de l'immense responsabilité qu'il a assumée.

Mais de quel droit étend-on à madame la duchesse de Magenta une surveillance, une sollicitude fatigantes; — la femme du président de la république n'est pas « présidente », elle n'a aucunes fonctions, aucuns devoirs, aucuns droits, aucun rang, aucune responsabilité ; — politiquement parlant, elle n'existe pas. Il est du plus mauvais goût

et d'une extrême injustice de livrer chacun de ses actes, chacune de ses démarches à une publicité qui doit la contrarier vivement et l'embarrasser à un certain point. — On lui a fait une situation difficile et insupportable, elle ne peut faire un pas, un geste, dire un mot, que cela ne soit imprimé le lendemain dans vingt journaux, et raconté au monde entier; — elle ne peut faire une visite à une amie, entrer dans une église, manger un gâteau sans qu'un rapport en soit fait et livré à la curiosité publique. Je ne comprends pas qu'on n'ait pas encore averti officieusement les journaux que ce zèle choque et offense la personne qui en est l'objet.

XXXI

Le comte de Waldeck. — Une visite chez lui. — La mort à cent neuf ans. — L'Amérique cache son âge.

Paris.

Léon Gatayes, m'a présenté hier au comte Maximilien de Waldeck.

M. de Waldeck est un peintre de talent, un voyageur audacieux et persévérant, un véritable savant, un observateur sagace.

Cette réunion de qualités dont chacune suffirait pour faire un homme distingué — peut se rencontrer rarement, mais se rencontrer cependant chez un autre, seulement je doute fort qu'aucun les possède depuis aussi longtemps que M. de Waldeck.

Quand j'ai eu l'honneur de le voir hier, il avait cent sept ans.

M. de Waldeck — demeure en haut de la rue des Martyrs; — ce n'est pas sans émotion que je montai l'escalier et que je sonnai à sa porte. — Introduits, nous fûmes reçus d'abord par madame de Waldeck, — une gracieuse personne presque encore jeune, qu'il a épousée lorsqu'il avait déjà quatre-vingt-cinq ans et qui lui a donné un fils.

Madame de Waldeck voulut bien se charger d'aller prévenir le comte de notre visite; — et nous restâmes seuls pendant une dizaine de minutes dans un salon simplement mais noblement meublé et rempli des œuvres du peintre. Nous étions silencieux, ou, si nous échangions une parole, c'était presque à voix basse, il nous semblait être dans une sorte de sanctuaire, où l'on prend involontairement une attitude respectueuse et recueillie.

Nous ne tardâmes pas à entendre deux pas, — l'un léger — l'autre plus pesant, — et M. et madame de Waldeck entrèrent au salon ; — à l'instant même, mon impression ne fut plus la même; je ne parle que de moi, parce que Gatayes connaissait déjà M. de Waldeck, mais m'avait réservé la surprise.

Je m'attendais naturellement à voir un vieillard qui, même affaibli et décrépit, aurait été un spécimen curieux et intéressant de la longévité humaine. —

Je vis au contraire un homme droit, dont le pas était plutôt ferme et puissant que lourd, — un visage plein, un regard franc, limpide et lumineux et j'entendis une voix sonore et profonde qui nous souhaita la bienvenue.

Il répondit avec bienveillance et netteté aux quelques questions que je me permis de lui faire; — et nous commençâmes à causer sur divers sujets, — moi m'efforçant de me renfermer dans le rôle d'auditeur, lui parlant avec une lucidité d'esprit, une facilité d'élocution et une justesse d'expression — qui me firent très-vite oublier l'âge extraordinaire de cet homme qui paraît n'avoir pas plus de soixante-dix ans; — de sorte que, de temps en temps, je me surprenais à ne plus voir en lui le phénomène que j'étais venu admirer, mais à écouter avec intérêt l'homme qui a tant et si bien vu, et qui a tout conservé dans une mémoire qui ne semble pas avoir été atteinte par les années. — Cependant l'étonnement renaissait quand il parlait — parfois avec des détails inconnus — de personnages depuis longtemps disparus du monde, et avec lesquels il a vécu. — Il était venu en France très-jeune, à la suite, je crois, de Marie-Antoinette; il l'a connue dauphine et reine; — il l'a vue dans sa prison

où il a encore, non sans danger, fait un portrait d'elle ; triste, poignant et douloureux contraste avec d'autres portraits faits par lui à d'autres époques, — un surtout lorsque, dauphine, elle était dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté et du bonheur.

M. de Waldeck a donc connu Louis XV et tous les contemporains de son époque.

Le comte quitta la France après la mort de la reine ; — depuis cette époque jusqu'en 1837, sa vie a été consacrée aux voyages dont il a rapporté des dessins et des documents du plus haut intérêt. — Ses premiers voyages ont été faits en compagnie du célèbre Levaillant.

Il a alors visité le nord de l'Afrique, la Nubie, l'Abyssinie et la Mozambique ; plus tard, arrivé au Chili avec lord Cochrane, il a continué seul, et a parcouru l'Amérique — et surtout le Mexique où il a trouvé, découvert et dessiné des monuments qui doivent modifier singulièrement les idées du vulgaire — et je dois avouer que je fais partie de ce vulgaire — sur l'Amérique.

En effet, on a appelé l'Amérique « nouveau-monde », comme si sa création ne datait que du jour de sa découverte — et, sans s'apercevoir de la fausseté de l'induction, on est porté à consi-

dérer l'Amérique comme un pays neuf et ses habitants comme les derniers venus d'entre les humains; — c'est aussi peu sensé que si j'eusse appelé M. de Waldeck, jeune homme, parce que je le voyais hier pour la première fois.

Il ressort, au contraire, des monuments dessinés par M. de Waldeck et des documents qu'il a rassemblés, — que la civilisation de l'Amérique est aussi ancienne que celle de l'Égypte et celle de l'Indo-Chine.

Il est étrange de retrouver au Mexique des pyramides semblables aux pyramides d'Égypte, — et surtout, sur les monuments du Mexique des signes et des caractères qui, dessinés par M. de Waldeck et placés en face des signes et des caractères égyptiens, se montrent non-seulement ressemblants, mais encore identiques.

Faut-il supposer que l'Amérique n'a été séparée des autres continents que par une révolution du globe? faut-il croire à des communications au moyen d'un navigateur plus avancé que la navigation de ceux que nous appelons les anciens, et oubliée pendant des siècles ? faut-il surtout croire le monde beaucoup plus vieux que nous le disent les histoires et même les légendes, — et conclure

que, si les âges des Chinois et des Indiens, tout étonnants qu'ils nous paraissent, pêchent par un côté, ce n'est pas par l'exagération?

M. de Waldeck — en réunissant ses recherches, ses notes, ses documents, ses dessins, — a formé un ouvrage du plus haut intérêt qui serait probablement publié déjà sans la chute de l'Empire.

M. de Waldeck — ruiné par les révolutions, peut-être aussi par ses voyages et par une insouciance d'artiste, vit honorablement depuis longtemps, et, aujourd'hui encore, à l'âge de cent sept ans, des produits de son travail et de son pinceau.

Son grand ouvrage doit être publié au moyen d'une souscription dont une partie a déjà été remplie. — La publication commencera aussitôt qu'elle sera complète. — L'empereur Napoléon avait souscrit pour douze exemplaires, — le gouvernement actuel a souscrit pour dix. — M. de Waldeck ne sait pas si c'est une augmentation ou une diminution.

On m'a dit que ce même empereur lui faisait une pension qui se trouverait supprimée aujourd'hui ; — je n'ai pas osé questionner à ce sujet le comte, dont l'air de dignité, malgré la bienveillance de son accueil et de ses manières, n'engage pas à prendre des libertés.

Quoi qu'il en soit — je veux croire qu'il suffit de porter cette situation à la connaissance du gouvernement actuel, pour qu'il ne veuille pas à l'égard de cette noble et courageuse existence et de ce talent distingué, se montrer moins juste et moins intelligent que le pouvoir qu'il remplace.

P.-S. — M. de Waldeck est mort à cent neuf ans.

XXXII

Un exemple à imiter.

J'insiste souvent sur cette question : que préparez-vous pour la soif et la faim de lire que vous allez créer par l'instruction obligatoire?

Je ne connais préparées presque que des nourritures indigestes, débilitantes et empoisonnées.

Allez-vous livrer à cette soif, à cette faim les romans et les journaux qui s'impriment aujourd'hui?

Voici ce que font les Anglais, il y a là une chose à imiter.

On vend partout, chez eux, des mouchoirs imprimés et illustrés ; cela coûte quelques pences ou pièces de deux sous.

J'en ai un que j'ai trouvé chez mes amis Gatayes ; c'est le dernier d'une ou deux douzaines qu'ils avaient

apportés de Londres, et qu'ils ont distribués; celui-là n'est resté que parce que c'était le moins intéressant; mais j'écris en Angleterre pour qu'on m'en fasse parvenir.

Aux quatre coins du mouchoir et sur les côtés sont six vignettes : à gauche, la première représente l'intérieur *(at home)* d'une famille laborieuse.

La chambre est bien meublée, rien n'y manque : un miroir sur la grande cheminée, une horloge dans un coin, et une marmite sur le feu; l'homme et la femme bien vêtus; deux enfants, un déjà grand, et l'autre que le père fait grimper sur ses genoux.

A droite, l'intérieur de la fainéantise.

La maison est sale, les vitres sont cassées, pas de miroirs, pas de pendule, pas d'enfants, cette joie et cette gaieté gazouillante du foyer; la femme pauvrement habillée, devant une cheminée sans feu et sans marmite; l'homme assis sur une mauvaise chaise fume d'un air abruti et ennuyé.

Je ne parle pas d'autres images — peut-être dirai-je pourquoi.

Au milieu sont imprimés des sentences, des maximes, des conseils.

RÈGLES A ÊTRE OBSERVÉES PAR CETTE FAMILLE.

Ne gaspillez pas, vous ne manquerez pas.

Waste not, want not.

Faites chaque chose en son temps.

Mettez chaque objet à sa place.

Soyez régulier, soyez exact, soyez propre.

Levez-vous matin.

Ne soyez pas paresseux à vous employer pour autrui.

Faites ce que vous avez à faire et travaillez de vos mains.

Soyez doux les uns envers les autres.

Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

Si vous êtes en colère, comptez dix avant de parler; si vous êtes très en colère, comptez cent.

Ne dépensez jamais votre argent avant de l'avoir.

N'achetez rien parce que c'est bon marché ou parce que c'est cher.

Que toute aigreur ou toute criaillerie soient bannies du milieu de vous, etc., etc.

Etc., etc.

XXXIII

Les bas bleus. — L'émancipation des femmes. — Les femmes électeurs. — La trêve de Dieu. — Les jésuites.

Naturellement on s'occupe beaucoup en ce moment des prochaines élections ; — mais je vois avec chagrin et avec terreur que c'est à la ruse, aux expédients, aux menées plus ou moins occultes qu'on demande des ressources.

Les conservateurs ou soi-disant tels et avec des raisons très-plausibles pensent à restreindre le suffrage dit universel.

Je serais peut-être et plutôt au contraire porté à l'étendre et cela avec d'autant plus de conviction, que je commencerais par cet article : « Le suffrage est obligatoire sous une peine sévère. » Les républiques anciennes voulaient qu'en cas de trouble et de sédition, tous les citoyens descendissent dans la

rue et prissent parti ; — on n'a pas ainsi d'ennemis cachés — et on échappe à la faiblesse et à la lâche inertie de ceux qui « laissent faire » et qui sont peut-être les ennemis les plus dangereux de la société.

Je n'aurais aucun éloignement pour donner le droit de vote aux femmes : — comme, sauf peu d'exceptions, elles ne vont ni au café, ni au cabaret, elles s'abêtissent moins que les hommes ; — les intérêts réels du ménage et de la famille, dont elles ne sont pas distraites, les préoccupent davantage. — Les femmes sont en naissant mieux douées que les hommes, et, dans la classe où l'intelligence est peu ou point cultivée, elles leur sont supérieures ; leurs instincts conservés valent mieux mille fois que ce que leurs maris croient apprendre dans les journaux, au club, au café, au cabaret, à la buvette, à la chambrée.

La femme, forcément sédentaire, est obligée de penser elle-même — et n'accepte pas les idées toutes faites qu'absorbent les hommes avec les choppes et l'absinthe.

De temps en temps, — le ban et l'arrière-ban des *bas bleus* taille ses plumes, et ces dames se hâtent comme de coutume de venir gâter et perdre la cause qu'elles sont censées défendre : — se ruent

à la rescousse contre « messieurs les hommes », comme les appelait la mère Dauriac, une des anciennes de ce clan redoutable.

Il s'agit toujours de la supériorité méconnue des femmes — et de la revendication provisoire de l'égalité, qui, dans la pensée peu voilée de plusieurs, ne doit être qu'une étape.

S'il est un pays où on ne devait pas présumer que les femmes auraient jamais des réclamations à faire, c'est la France, c'est Paris ; n'a-t-on pas dit de tout temps : « Paris est le paradis des femmes » ? et une femme célèbre a dit : « Quand on a été femme à Paris, on ne se résigne pas à l'être ailleurs. » — Il n'est pas une contrée au monde, en effet, où les femmes aient autant de pouvoir, — et quel pouvoir ! l'influence, c'est-à-dire faire faire ; — c'est-à-dire, le pouvoir, moins la responsabilité.

Autre singularité : les oratrices et les écrivaines qui réclament l'égalité appartiennent toutes à la classe bourgeoise ; — et, dans cette classe, il est, il est vrai, une égalité à réclamer, mais c'est de la part des hommes ; — en effet, dans la classe bourgeoise, l'homme travaille, la femme dépense, — les deux sexes ont l'air d'appartenir à deux castes différentes.

Quand une chose et une situation existent partout et de tout temps, le bon sens indique qu'il y a là une nécessité et une loi ; — une question de poids et d'équilibre ; — quand je suis chez moi à Saint-Raphaël, à la lueur du jour qui commence à poindre, je vois par ma fenêtre s'étendre la Méditerranée comme une moire bleue — et au-dessus s'élève et s'éclaire le dôme également bleu du ciel.

Personne n'a jamais songé à demander que l'eau soit en haut et l'air en bas.

C'est comme ça.

Pourquoi ?

Nous avons à notre disposition cette réponse si inflexible, si triomphante que font si souvent les femmes :

Parce que...

C'est-à-dire, c'est comme ça, parce que... c'est comme ça.

D'ailleurs, cette inégalité existe-t-elle réellement ?

Quelle est la femme de vingt-cinq ans, — je ne parle pas de ces commères qui, dans leur prétention à la virilité, trouvent moyen d'être entre deux sexes comme entre deux âges, — je parle d'une vraie femme, belle, jolie, gracieuse — qui voudrait chan-

ger son sort contre celui d'un des hommes qui l'entourent?

Allons, les virago [1], — les « hommesses » un peu de silence! qu'on puisse s'occuper sérieusement et tendrement des intérêts réels des femmes, de leur existence, de leur dignité, de leur bonheur. Qu'on puisse les protéger et contre nous et contre elles-mêmes, et surtout contre vous: vous leur ôteriez leur faiblesse, qui est une force, — leur soumission, qui est un empire.

Car, semblables aux pseudo et ultra-républicains qui sont les ennemis les plus mortels et les plus dangereux de la République, — vous avez déjà jeté sur cette cause de l'odieux et du ridicule, — faites un effort, mesdames les hommesses, un effort qui vous réhabilite.

Taisez-vous pendant un an, — et, si vous ne pouvez pas absolument vous taire, eh bien, au moins, plaidez contre la cause, c'est le seul service que vous puissiez lui rendre. — Nous y reviendrons.

Le jour où au souverain maître il paraîtra décidé — que l'homme et la femme ne peuvent plus vivre

1. *Virgo* et *Virago* deux mots qui, par l'adjonction d'une lettre ont deux sens, présentent deux tableaux si contrastants : *vir* et *ago*, je fais l'homme.

ensemble, peut-être lui semblera-t-il opportun de créer un troisième sexe qui n'ait aucun des vices et des défauts des deux autres, et que tous les deux puissent aimer.

En attendant cette solution, je propose une trêve entre les hommes et les femmes; — c'est la saison de la campagne, des promenades dans les bois, des soirées sur la mer, des levers joyeux et des splendides couchers du soleil; — des couronnes de bleuets et des dîners sur l'herbe; — la saison où il y a de l'amour dans l'air qu'on respire; où tout aime et fleurit; — où les pierres du chemin semblent se rapprocher et avoir quelque chose à se dire.

« Voici la belle saison, écrivait Voiture au cardinal de la Valette;

» Voici les violettes et les puces.

» Je suis dans un séjour enchanté; — les femmes y sont charmantes, les amants y sont tendres, soumis, dévoués et respectueux; — ah! respectueux — sauf un petit moment par-ci par-là, dans la soirée. »

Donc — proclamons — non pas la paix, on perdrait les raccommodements, mais *la trêve de Dieu* entre les hommes et les femmes.

*
* *

On se préoccupe de temps en temps et assez en ce moment, en France, d'une proposition concernant l'exécution des lois qui expulsent les jésuites de France.

Si ces lois existent, elles doivent être exécutées, comme toutes les lois, jusqu'à leur abrogation.

Mais je n'aime guère toutes ces lois d'exclusion, d'oppression, etc.

Au lieu d'admettre une fois pour toutes que « la liberté de chacun a pour limites la liberté des autres », on a inventé une liberté bizarre dont tout le monde serait l'esclave.

Ce n'est pas dans le pays qu'il faut attaquer et détruire la puissance des jésuites, c'est dans les esprits qu'il faut la tuer à jamais.

Pour la tuer, il n'est que l'instruction, non-seulement l'instruction des hommes, mais aussi et surtout celle des femmes.

Les jésuites ne s'appuient plus aujourd'hui sur des croyances, ils s'appuient sur deux sottises :

La première est l'éducation des femmes ;

La seconde la vanité des classes, qui, après avoir abattu les abus, non pour les détruire, mais pour s'en emparer, sont devenues l'aristocratie bourgeoise.

On abandonne l'éducation des filles et des femmes à la routine, à laquelle on dérobe les garçons; les pères, les maris, veulent que leurs filles, leurs femmes aient « de la religion ». Pour cela, ils les livrent aux ennemis-nés, aux destructeurs de la religion.

Ils sourient en les voyant adopter les petites et minutieuses pratiques d'un paganisme soi-disant chrétien. Ils se figurent trouver là une garantie. Comme le Prud'homme d'Henry Monnier, causant avec son portier, qui est de son avis, dit: « Il faut une religion pour le peuple, » les nouveaux aristocrates veulent avoir, ainsi que les mêmes loges à l'Opéra, les mêmes chaises à l'église que leurs prédécesseurs; ils font bossuer leur argenterie neuve; ils se font composer des armes par les papetiers; ils mettent leurs filles au *Sacré-Cœur* ou aux *Oiseaux* : c'est bon genre, c'est aristocrate. On suit les prédications, les carêmes, etc., et on dit « nous autres ».

Pour les jésuites, pour certains prêtres, quand les jeunes filles sont sorties du *Sacré-Cœur* ou des *Oiseaux*, ne croyez pas qu'ils les gênent dans leurs plaisirs — pas si bêtes! ils ne tiennent qu'à maintenir certaines petites habitudes routinières; ils font de la confession quelque chose de tout à fait agréable;

on vient causer de ses jolis petits péchés, on les repasse, on les ressasse, on les rumine; on traite là des questions délicatement scabreuses qu'on n'oserait traiter ni avec son mari, ni avec son amant. Et si le pauvre prêtre, pendant ce temps, cuit dans son harnais, si sa voix tremble en infligeant la pénitence, s'il est oppressé et haletant en donnant l'absolution, eh bien, cela ne déplaît pas trop.

Par ce moyen, on allonge la ficelle de l'oiseau, le fil du hanneton, mais on ne les lâche pas. On les laisse flottants, tant que la femme est jeune et belle. Mais quant aux confessions des péchés partagés succède la confidence des chagrins de l'amour trahi et dédaigné, alors on tire tout doucement la ficelle de l'oiseau blessé, le fil du hanneton fatigué.

On susurre à l'oreille des femmes une tendre sympathie, on leur offre l'amour de Dieu, pour qui elles sont éternellement jeunes, éternellement belles; on allume de nouveau leur imagination au feu des cierges, puis on leur ouvre une nouvelle carrière :

La domination, l'influence.

Et cette influence, cette domination, on la dirige par elles; sans mettre les pieds dans la maison, on

y est le maître, on se fait livrer le fils et la fille, on complote contre le mari, on gouverne ou on détruit la famille.

Aussi, sans écouter certains énergumènes, les ultras de l'émancipation des femmes, qui, comme tous les ultras, perdent plus ou moins sciemment les procès qu'ils plaident, par cela qu'ils les plaident, il ne faut pas que toutes les femmes soient avocates, conférencières, sénateuses, etc.

Mais, il faut leur faire l'honneur et leur rendre la justice de ne pas cultiver seulement leur corps, il faut s'occuper de leur instruction, non pour en faire des pédantes, mais pour en faire des êtres raisonnables, nos compagnes dans la journée aussi bien que pendant la nuit.

Il faut qu'elles sachent comme nous ce qui nous fait repousser la confession et les minutieuses pratiques d'une dévotion païenne; il faut faire cesser, par un effet de leur volonté éclairée, cette situation absurde, d'un mari et d'une femme qui n'ont pas les mêmes croyances, d'une femme qui croit son mari criminel et dévoué à l'enfer, d'une femme qui place, par la confession, un autre homme entre son mari et elle, d'une femme qui introduit un témoin dans l'alcôve conjugale.

Il ne faut pas le leur défendre, il faut qu'elles ne le veuillent plus.

Et alors les jésuites seront, non pas chassés de France, mais chassés des cœurs et des esprits : ça, c'est à perpétuité, c'est une condamnation qu'on n'élude pas.

Qu'ils restent ensuite en France si ça leur plaît, on ne s'irritera plus, on rira.

XXXIV

Gérard de Nerval, compagnon de route. — A propos de certaines modes.

J'ai voyagé l'autre jour, comme je vous l'ai dit, de Paris à Saint-Raphaël, avec l'esprit de Gérard de Nerval, — un charmant livre de lui que j'avais pris soin d'emporter avec moi ; — un livre vertigineux et fantastique où il revit tout entier. — L'homme qui est riche et n'est que riche meurt tout entier ; — quand il est mort, c'est comme s'il n'avait jamais vécu : — la mort, pour les poëtes, au contraire, les musiciens, les peintres, c'est le moment de reprendre leur rang, ils n'ont que l'air de mourir ; — leur génie, leur talent, leur esprit se dépouille, se débarrasse, s'affranchit, se purifie, se nettoie du

corps — et reste dans sa pureté et ses splendeurs divines — lumière qui survit à la lampe, — chant qui survit à l'oiseau, — parfum qui survit à la fleur.

Comme — chemin faisant — j'écoutais des yeux ce charmant esprit, — j'eus la sotte faiblesse d'acheter à une gare et d'admettre un moment en tiers dans notre conversation je ne sais quel journal : ce n'était pas une de ces feuilles soi-disant républicaines — qui, en réalité, ne travaillent qu'à rendre la république odieuse ou ridicule : — c'était un de ceux qui prétendent ressusciter les monarchies défuntes, comme s'ils y avaient un intérêt personnel, et étaient taillés de façon à jouer le rôle des preux, des chevaliers et de la noblesse qui faisaient la force de ces monarchies.

J'avais posé le livre — et Gérard se taisait ; — le journal prit la parole, — il pérora contre le parti républicain, puis il termina ses reproches à certains membres de ce parti par une objurgation qu'il semblait — conformément aux règles oratoires, — avoir gardé pour la dernière, comme la plus forte, la plus injurieuse, la plus écrasante, la plus terrible — il leur reprocha de porter des « chapeaux mous » !

Cela me rappela la fameuse complainte de Fualdès :

> Bastide le gigantesque,
> Moins deux pouces ayant six pieds.
> Fut un scélérat fieffé
> Et même sans politesse, etc.

« Ce sont des révolutionnaires, des anarchistes, des brigands, des assassins, des incendiaires, et enfin — bien plus — ils ont remplacé le chapeau dit *tuyau de poêle* — par des « chapeaux mous ».

Chapeaux mous — c'est tout dire.

Il y a au moins quarante ans que tous les gens qui prétendent, avec une apparence de justice, se connaître en beauté, en formes, en goût — ont déclaré unanimement que le chapeau cylindrique, dit *tuyau de poêle* — le chapeau français adopté par toute l'Europe — et on m'a même assuré que le shah de Perse en avait emporté un, — était et est la plus ridicule, la plus laide, la plus incommode des coiffures que les hommes aient jamais portées ; — très-peu cependant d'entre les peintres, les sculpteurs, les écrivains ont osé s'en affranchir.

Les plus hardis en ont timidement rétréci, élargi ou relevé les bords — haussé ou baissé la forme ; ce n'est que de profondes convictions politiques ou religieuses qui ont pu entraîner quelques natures

enthousiastes et exaltées à s'exposer à la haine et au mépris non-seulement de leurs concitoyens, mais de toute l'Europe civilisée, en adoptant une autre coiffure. — Le chapeau *tuyau de poêle* est la seule institution que les révolutions aient respectée.

Bien plus : — en Italie, en Espagne, là où le soleil semble imposer le feutre à larges bords, que les Italiens et les Espagnols ont si longtemps porté, il a disparu pour être remplacé par le *tuyau de poêle* ; — quelques hommes téméraires portent encore le feutre mou le matin — en négligé, — mais aucun n'oserait se promener sur *la rembla* de Barcelone, à l'*acquasola* de Gênes, au *corso* de Milan, au *giardino pubblico*, au *prado* de Venise, après midi — sans avoir arboré le *tuyau de poêle*, — à moins qu'il ne soit décidé à renverser son gouvernement — et assez hardi pour avouer hautement et afficher ses desseins pernicieux.

J'admirai avec quel ton de supériorité le journaliste « prononçait » ce mot un « chapeau mou », comme il était heureux et fier de porter, lui, un *tuyau de poêle* sur la tête.

Je cessai de l'écouter, j'avoue même que je le jetai par la portière, et je repris le volume et je priai Gérard de continuer le récit de son voyage en

Orient, que j'avais sottement interrompu, et, là il disait :

« Je sortis enfin de chez le barbier, transfiguré, ravi, fier de ne plus souiller une ville pittoresque de l'aspect d'un paletot-sac et d'un chapeau rond. Ce dernier ajustement paraît si ridicule aux Orientaux, que, dans les écoles, on conserve toujours un chapeau de *Franc* pour corriger les enfants ignorants ou indociles; c'est le bonnet d'âne de l'écolier turc. »

Grâce aux journaux de mode et aux dames, marquises, comtesses, etc., qui les rédigent, — nos descendants pourront rire de nos femmes d'aujourd'hui comme nous rions de nos grand'mères, lorsque le hasard nous fait voir quelques numéros du premier journal de modes, qui parut sous Louis XVI, rédigé par M. de la Mesangère; car ce n'est pas non plus une invention nouvelle que de ne confier la direction et la rédaction de ces journaux qu'à des personnes titrées et faisant partie de la plus fine aristocratie française.

Il est cependant une chose triste à dire pour notre époque : — c'est que nous n'avons même pas de ridicules qui nous appartiennent en propre et que nous ayons inventés; — les hauts talons qui

font des cous-de-pied artificiels, — les coiffures qui mettent le visage au milieu de la personne — ce qui pourrait la nuit amener de singuliers quiproquos, — l'ampleur factice et indécente des hanches et de leurs dépendances, — tout cela existait déjà et ne fait que se recommencer.

Seulement, ce dernier attirail s'appelait, sous Louis XVI, jupons *bouffis* et jupons *ébaubis*.

Une comtesse de *Va-t-en Ville* de ce temps-là parle d'une « toque accompagnée de deux *attentions* prodigieuses », — il y avait des bonnets *à la Gertrude, — à la Henri IV, — à la Fanfan, — aux cerises, — aux navets, — à la grenade, — à la sultane, — à la Boston, — à la Philadelphie, etc. : — des bonnets en parc anglais, — au sentiment replié, — à l'esclavage brisé.*

Les femmes ont alors mis sur leurs têtes, je n'invente pas, je copie : des *moulins à vent*, des *bosquets*, des *ruisseaux*, des *moutons*, des *bergers*, et des *bergères, un chasseur dans un taillis, une frégate.*

Il ne reste plus aux femmes de ce temps-ci qu'un petit nombre de ces cocasseries à rappeler et à imiter après quoi on inventera peut-être quelque chose de nouveau.

XXXV

À propos de tabac. — Ses vertus et ses vices. — Un bouquin curieux. — Les mots nouveaux. — Un tort de la Providence.

J'ai quelquefois parlé du tabac; mais je suis loin d'avoir dit tout ce que j'en sais. Jasons un peu du tabac. J'ai trouvé à Paris et acheté un petit bouquin très-mince, auquel je vais faire un ou deux emprunts :

« Vous voyez quantité de jeunes gens de qualité qui viennent chez nous, dit la marquise avec une *tabaquière* à la main, le visage et les doigts tout sales de tabac, dont ils prennent sans cesse, en pratiquant tous de la même façon ce qu'on appelle « l'exercice de la tabaquière », c'est-à-dire tenir le tabac quelque temps entre leurs doigts avant de le porter à leur nez; le renifler ensuite avec justesse, puis, de la main, étendue d'une certaine façon

convenue, secouer les grains qui tombent ou ne tombent pas sur la cravate.

» Puis ils sortent, pour se moucher, les mouchoirs à la mode couleur de suie de cheminée.

» Leurs perruques, leurs cravates et leurs habits sont tellement remplis de tabac, qu'au moindre mouvement qu'ils font dans une chambre, ils font éternuer tout le monde, et deviennent ainsi une tabaquière vivante; — ce qui leur donne un air de malpropreté et d'*impolitesse*, puisqu'on peut se servir de ce mot. »

Impolitesse donc était nouveau en 1665, date du privilége du *roy* pour le livre auquel j'emprunte ces lignes.

« Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler. »

Au lieu d'impoli, on disait *mal poli*.

« Il est désagréable, dit la marquise, de recevoir les visites de gens aussi mal polis. D'où vient donc cela? ajouta-t-elle; est-ce que nous ne sommes pas aussi belles que nos mères pour les tenir dans l'attitude et le respect qu'ils nous doivent, comme elles y ont su tenir ceux de leur temps?

» — Je crois, madame, répond le commandeur, que la nature qui fait les belles n'est pas moins

libérale aujourd'hui : mais cela vient de ce que les hommes rencontrent dans les femmes moins de cruauté.

» — Je vous trouve plaisant, monsieur le commandeur, réplique la marquise, d'en rejeter la faute sur nous. Vous n'avez qu'à continuer à me dire des douceurs de ce genre, et vous verrez qu'on est tigresse quand on veut l'être.

» — Je n'en doute nullement, madame, pour les vieux commandeurs ; mais, quand une jeune et belle tigresse comme vous ne trouve autour d'elle que de jeunes tigres, plus tigres qu'elle, il faut bien qu'elle s'apprivoise avec eux, car autrement elle serait en danger de s'ennuyer. »

A la même époque, madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Je suis bien étonnée qu'il soit jaloux de ce petit garçon qui sent le tabac. Décidément, il n'y a personne qui ne soit dangereux pour quelqu'un. »

Pendant que je tiens ce petit volume, je vais lui emprunter quelques-uns des mots nouveaux alors dont l'auteur blâme l'introduction.

« On appelle « un chamois » un officier de cavalerie qui ne quitte pas son régiment pour venir à la cour, parce qu'il conserve sa veste et ses chausses de chamois. »

De notre temps, mais avec moins de respect, on a appelé les vieux officiers « culottes de peau ».

Le mot de « tournure » ne faisait que paraître. Le commandeur. . . . .

. . . .

Le commandeur le blâme.

« Comment ! s'écrie le comte ; mais c'est un mot universellement employé dans l'armée. Pour ire qu'un soldat est grand et bien fait, on dit : « Voilà un soldat d'une bonne tournure, » et tous les *grivois* ne parlent pas autrement.

— Qu'est-ce que les *grivois?* demande le commandeur.

— Un grivois, reprend le comte, veut dire un homme qui.... attendez... »

Et, après avoir rêvé quelque temps :

— « Un grivois veut dire un grivois ; je ne puis pas vous l'expliquer autrement.

— Rien n'est plus clair, dit le commandeur. »

Peut-être ce mot se rapporte-t-il encore au tabac, qui était alors la grande mode. On appelait *grivoises* certaines *tabaquières* munies d'une râpe pour râper son tabac et l'avoir toujours frais.

Le commandeur se moque beaucoup de l'usage, tout nouveau, de dire, en parlant de son mari :

« Monsieur le comte, monseigneur le prince, monsieur Jourdain. »

Un mari, en parlant de sa femme : « Madame la comtesse, madame la princesse, madame Jourdain. »

« Dernièrement, dit-il, je me trouvais en compagnie où un homme de robe, parlant de sa femme, la désignait sans cesse par son nom : « J'ai conduit madame Robin à la messe; j'ai accompagné madame Robin à Marly, etc. »

» Un jeune étourdi, qui causait dans un coin de la salle avec d'autres personnes, et qui ne connaissait pas l'homme de robe, s'écria :

» —Tiens! vous connaissez madame Robin! C'est une charmante femme. Elle a sur la poitrine... un peu plus bas que vous ne le savez sans doute, un petit signe... C'est la plus ravissante maîtresse que j'aie eue dans la bourgeoisie... Je vais vous conter comment je fis connaissance avec elle, etc.

» M. Robin, ajoute le commandeur, se serait épargné d'en apprendre si long, en si bonne compagnie, si, parlant de sa femme, il l'avait appelée « ma femme », au lieu de l'appeler « madame Robin ».

L'auteur relève encore le mot *gros*, qui remplaça quelque temps le mot *grand*. C'est une grosse victoire, une grosse fortune, une grosse faveur; de telle

sorte que les Clément Duvernois de ce temps-là, pour parler le beau langage, auraient dit au pouvoir : « Faites de *grosses* choses. »

Et le mot *joli*, appliqué à tort et à travers, pour signifier un homme de mérite. — Un jeune colonel, dit-il, parlant de M. de Turenne, dit : « C'est un *joli* officier. » Son père, qui se trouvait là, s'écria en colère : « Et vous, mon fils, vous êtes un *joli* sot. »

Parlons encore du tabac.

De même qu'avant de dire *tabatières*, comme aujourd'hui, on a dit et écrit *tabaquières*, qui est plus conforme à l'étymologie de *tabac*.

Le roi Jacques, dans son livre célèbre *Misocapnos*, μισωκαπνος (l'ennemi de la fumée, *lusus regius*, délassement royal), appelle le tabac, *tobac*, comme le démontre le titre et tout l'ouvrage : *De abusu tóbacci*, de l'abus du *tobac*,

« Le tobac, dit-il en finissant, et s'adressant aux *tobaccophiles*, le tobac est une chose insensée, sortie de l'ignominie, acceptée par l'erreur, adoptée par la sottise ; il allume la colère de Dieu, il détruit la santé, il mine la bourse, il procure une vieillesse précoce, il est ennemi de toute dignité et de toute décence ; aux regards, il offre un aspect repoussant ;

il offense l'odorat, il fatigue le cerveau, il gâte les poumons, et, pour tout dire en un mot, sa fumée représente les vapeurs du Tartare. »

Mais, en même temps, le tabac recevait les éloges les plus furieux.

J'ai sous les yeux :

1° *Un Petit Commentaire de l'herbe panacée*, appelée par les uns tabac; par les autres nicotiane, livre écrit en latin;

2° *La Tabacologie*, de Méandre Breman, — également en latin, ainsi que les suivants;

3° L'*Hymne au tabac*, de Raphaël Thorio ou Thori;

4° Du même, un poëme en deux chants : *la Pœtologie*, sur le même sujet;

Des écrits à la louange du tabac, du docteur Guillaume de Mera;

Idem du docteur Vandermeer;

Idem de *Justus Raphelengius*; *idem* du docteur Hadrien Falkemburgius.

Enfin, le *Discours du tabac*, par le sieur Boillard, approuvé par le sieur Daquin, premier médecin de la reine; par le sieur Lizot, médecin ordinaire du roi; par le sieur Guérin, docteur requis en la Faculté de médecine; par le sieur de

Micha, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, et par le sieur Bourdelot, abbé de Massay, premier médecin de la reine de Suède, conseiller et médecin du roi.

Aux noms déjà connus qu'a successivement portés le tabac, — de nicotiane, d'herbe à la reine, d'herbe du grand prieur, — le sieur Gaillard ajoute ceux de « panacée antarctique », herbe de Sainte-Croix, herbe sainte et pétun.

On préparait à cette époque le tabac avec des soins et des procédés que je crois négligés aujourd'hui. On y mêlait de la marjolaine, du romarin, de la pyrèthre, du poivre, du gingembre, du girofle, du cubèbe, de l'angélique, de l'euphorbe, de l'anis, du fenouil, de l'aloès, de la racine d'iris, des fleurs d'oranger, du jasmin, etc.

Voici une partie des maladies dont guérissait alors le tabac employé, soit en poudre, soit en feuilles fumées, soit en cataplasmes, en sirop, en huile, etc. :

L'apoplexie, la léthargie, l'accouchement difficile (on éternuait l'enfant), les vertiges (page 63). Il modérait les passions, adoucissait les inquiétudes de l'âme (p. 65) ; il augmentait la force de l'imagination, perfectionnait l'organe de la mémoire. Il

apaisait la faim et la soif. « Il conservait les forces par la vertu de son souphre qui fomente les esprits dans le cœur (page 94) ». Le tabac éclaircissait la vue, enlevait la cataracte, effaçait les taches des yeux, guérissait la courte haleine, l'asthme, la phthisie, les fièvres tierce et quarte, les rhumatismes, l'hydropisie, les douleurs de foie. Il faisait repousser les ongles tombés ou arrachés (page 108). Il guérissait la surdité, les rougeurs et les boutons au visage, la goutte, la sciatique, les piqûres, les blessures, la calvitie, l'alopécie, le polype, le mal de dents, l'épilepsie. Il tuait les vers, les poux, les punaises, les souris et les rats. Il était souverain contre le farcin des chevaux, la peste, la colique, les maux de reins et de rate, la gale, la teigne, les ulcères, les dartres et même les écrouelles (dont la guérison était autrefois réservée aux rois de France), les cors aux pieds, les érysipèles, la gangrène, le cancer (page 117), le phlegmon, le charbon, la morsure des chiens enragés et celle des serpents, l'hydrocèle (page 118).

N'oubliez pas que tout cela est approuvé par les plus célèbres médecins de l'époque, y compris le médecin du roi et le médecin de la reine, et l'auteur termine ainsi, toujours avec leur approbation :

« C'est le plus riche trésor qui soit venu du pays de l'or et des perles ; il contient comme réuni ce que les autres simples n'ont que séparé. » Et il finit par de justes reproches à « la nature », reproches qu'il aurait pu adresser également à la Providence et à Dieu pour lesquels je le trouve indulgent.

« La nature, dit-il, en ayant fait un miracle, ne devait pas le cacher près de six mille ans à l'une des moitiés du monde : qu'elle fut injuste de le reléguer si longtemps parmi les barbares et les sauvages ! qu'elle fut moins indulgente pour nous que pour eux, en leur amassant tous les remèdes en un seul remède ! »

XXXVI

Voyage de Saint-Raphaël à Nice.— Pierre Leroux. — Godefroy Cavaignac. —Lamennais. — Madame Recamier. — Ballanche.

Mettrai-je au nombre de mes voyages une course à Nice, depuis que je demeure à Saint-Raphaël? ça dépend de l'intérêt qui s'y trouve; par exemple, ce que m'a conté Pierre Leroux, qui vient de mourir, un jour qu'il avait déjeuné avec moi, et que nous retournions ensemble.

— Avez-vous connu Godefroy Cavaignac? me demanda Pierre Leroux.

— Non, il était mort lorsque commencèrent ma liaison et mon amitié avec son frère Eugène.

— C'était un grand cœur et un artiste que Godefroy Cavaignac; mais il était, à cette époque de Sainte-Pélagie, extrêmement voltairien. Il peignait, il fai-

sait des vers, il chantait; mais son esprit n'avait pas le sérieux que je lui ai vu depuis. Je l'ai entendu alors, à un dîner donné dans la prison, entonner une chanson satirique de très-mauvais goût, qu'il avait composée contre Louis-Philippe. Marrast l'accompagnait sur sa guitare.

» Hélas! pendant que ces prisonniers heureux et leurs avocats « sablaient le champagne », les ouvriers prisonniers pour la même cause n'avaient que du pain dans leurs chambres; et les plus humiliés nous servaient à table, après avoir préparé le festin.

» J'étais à côté de la sœur de Cavaignac, cette belle et généreuse jeune fille, qui mourut quelque temps après, victime du dévouement qu'elle mit à servir l'évasion de son frère et des amis de son frère; je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer ce contraste. J'étais triste, glacé, en voyant ces républicains qui ressemblaient à la jeunesse dorée. Je rougissais, comme la sœur de Godefroy, et pour elle, des propos légers qui circulaient autour de la table.

» Cela me fait penser comment il advint que Lamennais se rangea ostensiblement dans le parti républicain.

» Il était à La Chesnaie; il avait rompu avec Rome:

il était seul, abandonné de ses disciples. Il avait eu des idées comme de se retirer au mont Athos. Reynaud et moi, nous apercevions clairement où en était son esprit. Nous proposâmes à Godefroy Cavaignac et à Marrast de le comprendre au nombre des défenseurs qu'ils appelaient autour d'eux pour leur procès. Nous leur garantissions son acceptation. S'imagine-t-on qu'ils firent beaucoup de façons, et qu'ils répondirent d'abord par un refus positif!

—» Que voulez-vous que nous fassions d'un *calotin?* fut la réponse de Cavaignac.

» — Ce *calotin-là*, lui répliquai-je, sera ce qu'il y aura « de plus remarquable dans votre procès ».

» Pendant trois mois, Reynaud et moi, nous insistâmes pour qu'ils fissent à Lamennais cet honneur, et qu'ils se le fissent à eux-mêmes.

» Ils cédèrent à la fin, et, un jour, Godefroy nous dit :

» — Vous allez être contents, nous avons écrit à Lamennais.

» Trois jours après, Lamennais était à Paris. Je reçois un matin un billet de Carnot, qui me dit : « M. de Lamennais désire que vous le meniez à » Sainte-Pélagie; venez déjeuner avec nous. »

» Je connaissais Lamennais personnellement, quoiqu'il ne me connût pas au même titre. Quelques

années auparavant, étant prote d'une imprimerie où l'on imprimait son *Mémorial catholique*, j'avais souvent prêté mon cabinet à l'abbé Féli (c'est ainsi que ses amis d'alors l'appelaient), pour lire ses épreuves. Mais il n'avait sans doute pas fait attention à moi. Depuis, j'avais écrit, discuté son principe de *certitude*, souvent parlé de lui. Je ne lui étais pas inconnu de cette façon.

» Il me fit l'accueil le plus aimable. Après le déjeuner, je le prends sous le bras, et nous voilà trottant vers Sainte-Pélagie.

» — Dame! lui dis-je en marchant, c'est un tout autre monde que celui où vous êtes habitué à vivre. Je vous ai vu autrefois au milieu de vos abbés : les gens que vous allez voir ne leur ressemblent guère.

» — Ils n'en valent probablement que mieux, » me répondit-il.

» Et il me conta sur ses abbés, sur leurs ruses, sur leurs tromperies, dont il avait été victime, beaucoup de choses qu'il est inutile de dire.

» Je le prévins de toute façon, afin qu'il ne fût pas trop étonné; mais il était brave, intrépide.

» Nous arrivons, et nous traversons trois ou quatre grandes salles dont les murailles étaient tapissées

de toute sorte de symboles et d'inscriptions plus bizarres et plus énergiques les unes que les autres. Les prisonniers, qui avaient été avertis, accueillent Lamennais avec une simplicité républicaine par trop rustique. — « Bonjour, citoyen Lamennais, » lui dit l'un, — « Comment te portes-tu, citoyen La-» mennais? » lui dit un autre. Lamennais leur répond avec bonté et avec candeur.

» On se réunit dans la salle du fond. On attendait les Lyonnais. Il s'agissait de savoir si les accusés de Lyon consentiraient à se laisser juger avec ceux de Paris, s'il y aurait deux procès, ou s'il n'y en aurait qu'un.

» Enfin Lagrange arrive, tout empanaché de rubans, suivi des autres accusés de Lyon, qu'on avait transportés de la prison du Luxembourg dans les voitures cellulaires.

» Alors Cavaignac commença à lire le plan de défense que se proposaient de suivre les accusés de Paris.

» Ce rapport avait été l'objet de bien des discussions, de bien des controverses. Marrast et Cavaignac en étaient les rédacteurs.

» Toute la partie historique était pleine de hardiesse, de franchise, de vérité. On y respirait un air de

grandeur. Mais il s'agissait d'arriver à la partie dogmatique.

» Comment la République réaliserait-elle la Liberté, la Fraternité, l'Égalité ? C'était là le point scabreux ; et moi qui savais ce qui avait retardé si longtemps l'élaboration de cette œuvre, j'étais inquiet sur ce que j'allais entendre.

» Enfin, cette partie redoutable parut ; c'était une espèce de compromis entre les trois sectes, compromis qui se terminait par cette promesse étrange que « la République, aussitôt qu'elle serait victorieuse, » livrerait au jugement du peuple réuni en comices, » les propriétés mal acquises et les propriétés exubé- » rantes. »

» Je regardai Lamennais, qui était à côté de moi, écoutant attentivement, la tête penchée et les yeux fixés sur les dalles de pierre qui nous servaient de parquet.

» C'était en hiver.

» — Vous devez avoir bien froid aux pieds, monsieur de Lamennais ? lui dis-je.

» — Oh ! mon ami, me répondit-il, comme s'il avait compris ma pensée, je n'ai pas trop froid aux pieds, mais j'ai bien chaud à la tête.

» Le rapport fini, je demandai la parole ; quant à

moi, plusieurs des moyens révolutionnaires qui venaient d'être indiqués ne me paraissaient ni sages ni conformes à la justice et à une saine politique.

» M. de Lamennais me remercia tout bas de mes réserves.

» Cavaignac et Marrast, l'un après l'autre, déclarèrent qu'ils n'avaient entendu la chose que de cette façon : que leur plan de défense leur était personnel, qu'il ne nous obligeait pas, qu'ils ne nous avaient pas appelés pour le discuter, qu'ils se défendraient ainsi, et que nous les défendrions comme nous l'entendrions.

» Il y eut alors des pourparlers entre les accusés de Lyon et ceux de Paris.

» N'ayant rien à faire dans tout cela, M. de Lamennais et moi, nous nous retirâmes. »

Avez-vous connu madame Récamier, me dit un jour Pierre Leroux.

— Non.

— Et Ballanche?

— Non plus.

— C'est dommage, j'avais une bonne histoire à vous dire.

— Dites toujours.

— Non, elle ne vaut rien, quand on n'a pas connu Ballanche. Quant on ne l'a pas au moins vu.

— Oh! je l'ai aperçu deux ou trois fois.

— Vous savez son idolâtrie pour madame Récamier?

— Oui.

— Eh bien, voici comment ça commença:

« Madame Récamier était de passage à Lyon. — Madame Récamier c'était la merveille du temps. — Ballanche séchait sur pied de ne l'avoir pas encore vue. — Enfin il est invité à une de ses soirées. — Le moment venu, il court, il vole... Le voilà dans le salon, caché dans la foule des visiteurs. Un de ses amis l'aborde, et, après quelques instants :

» — Mais qu'avez-vous donc, Ballanche? vous exhalez une odeur détestable !

» Ballanche rougit, s'interroge, pense à ses souliers, incline la tête, et reconnaît... que le petit décrotteur par qui il s'est fait cirer sur le quai du Rhône a mis des *œufs pourris* dans son cirage. Qu'auriez-vous fait?

» Rester était impossible, il y aurait eu une émeute. Vous seriez sans doute allé vous coucher. Tout au

plus, avant de vous dérober par la fuite, auriez-vous essayé de jeter un coup d'œil sur la divinité du lieu. Ballanche fut plus malin que vous. Il alla, sans rien dire, déposer ses souliers sur l'escalier, et il revint bien vite contempler nu-pieds, tant que dura la soirée, celle... qui *abaissa pour lui les gloires célestes*... Voyez la *Dédicace* de sa *Palingénésie*... »

XXXVII

Récits sur les chemins. — Où il est question des rentes et de la Rente. — Anecdotes.

Voici quelques récits que j'ai ramassés sur les chemins.

Hier, on m'a conté un trait du czar Pierre Ier qui démontre comment il entendait les finances. Il voyait avec peine les dépenses excessives et les prodigalités de quelques princes de sa cour, il en fit appeler un dans son cabinet, le fit asseoir et lui dit :

— Quelle somme dépenses-tu par an pour l'entretien de ta famille, de ta maison, de tes gens et pour tes plaisirs ?

— Pierre Alexiewitsch, lui dit le prince, — je t'avoue que personne ne m'avait jamais fait cette question, et je ne me la suis jamais faite à moi-même ;

je n'en sais rien, mon intendant me donne de l'argent quand je lui en demande.

— Tu ne sais donc pas ce qu'il te faut d'argent pour vivre, ni si tes dépenses surpassent tes revenus, ou tes revenus tes dépenses ?

— Non.

— Voyons un peu si, à nous deux, nous ne pourrions pas faire ce calcul.

Il fit apporter un grand tableau noir et de la craie.

— Combien te coûtent tes chevaux ?

— A peu près tant.

— Tes habits ?

— Tant... je crois, etc.

Etc., etc.

— Puis on fit l'addition.

— Maintenant, passons aux revenus. — Combien te rapporte telle terre ?

— Tant.

— Et telle autre ?

— Tant...

— Et tes fonctions auprès de moi ?

— Tant.

— Quel capital possèdes-tu à tel endroit ?

— Tant.

— Est-ce tout?

— Je crois que oui.

— Faisons alors l'addition.

L'addition faite, il se trouva que les revenus ne montaient pas à la moitié des dépenses.

Pierre, sans laisser le temps au prince de parler, le saisit par les cheveux, et, suivant sa coutume, le roua de coups de canne, de telle façon qu'il dut garder le lit plusieurs jours.

— Va-t'en à présent, dit le czar, — et emploie avec ton intendant le procédé que je viens d'employer avec toi.

» L'honnêteté de l'homme dont la dépense dépasse les revenus ou la recette ne doit inspirer aucune confiance.

» Nous recauserons de tes affaires dans quelques mois. »

Et une autre histoire.

A une époque reculée de l'histoire de Russie, un seigneur se ruina au jeu et il avait à plusieurs reprises vendu des villages entiers avec les paysans qui les habitaient; cette fois, il songea à employer un remède héroïque. — Il était dégoûté du jeu; mais il fallait payer ses dettes; il fit venir son intendant, lui ordonna de vendre tous ses paysans, —

puis, l'opération faite, le vendit lui-même; — cet homme avait acquis une certaine réputation par la façon dont il avait pressuré pendant plusieurs années les serfs de son maître et lui avait trouvé et fourni de l'argent malgré sa ruine; — aussi, lorsqu'il demanda à se racheter lui-même sur ses économies, son maître lui dit :

—Ça m'est égal, si tu me donnes plus que les autres.

Il se présenta plusieurs concurrents, et il ne se racheta qu'en enchérissant sur des offres considérables.

Quant au maître, il ne pouvait comme Sophronyme, se consoler de sa ruine par sa vertu en chantant sur une lyre d'or les merveilles d'Apollon; il était jeune, courageux, il résolut de réparer sa ruine, au lieu de s'en consoler ou de s'en désoler.

En vendant ses serfs, il avait fait une réserve; il avait choisi et mis de côté les cent plus belles filles qui se trouvaient sur ses domaines, dont il restait le seul habitant mâle; — il entreprit résolument et joyeusement la tâche de refaire sa fortune et passa le reste de sa vie à repeupler assidûment et doucement ses petits États — en méritant réellement le titre usurpé par tant de souverains — de père de ses sujets.

Une autre : —

Un jour Pierre Ier arrive à Cronstadt — et veut visiter les vaisseaux ; — c'était l'heure du dîner des matelots. — Pierre était paternel et familier avec ses soldats et surtout avec ses marins ; — il se met à une de leurs tables, et leur dit :

— Mes enfants, je viens dîner avec vous — sans cérémonie. Rien d'extraordinaire : — une assiette et une cuiller, rien de plus.

On le sert, — il goûte la soupe.

— Voilà, dit-il, une soupe qui n'est pas trop bonne. — Qu'on m'apporte un morceau de la viande, avec laquelle elle est faite, et une poignée des pois qui sont dedans.

— Très-bien ! — Est-ce que vous avez toujours d'aussi mauvaise soupe ?

— *Bâtuschka* (père), souvent plus mauvaise, mais jamais meilleure.

— Très-bien !

— Qu'on fasse les signaux pour appeler tous les capitaines de la flotte.

Tous les capitaines se réunissent sur le vaisseau amiral ; Pierre leur fait des reproches pleins d'amertume sur leur peu de sollicitude : en ne surveillant pas, en ne dénonçant pas les fournisseurs, ils se

rendent leurs complices. — Qu'on cherche et qu'on m'amène les commissaires préposés.

Les commissaires arrivent.

— Quelles sont vos instructions et vos engagements?

— Telles et tels.

— Quelle sorte de viande devez-vous fournir aux matelots?

— Telle.

— Quelle sorte de pois?

— Telle.

— De haricots?

— Telle.

— Voyons si vous avez rempli vos engagements.

Il les mène devant les barriques, fait ouvrir ces barriques et convainc les fournisseurs de fraude.

Ils se jettent tremblants aux pieds du prince, avouent leur crime, — jurent de se conformer désormais à leurs engagements : rien ne l'ébranla.

— Vous êtes des fripons, des voleurs.

Séance tenante, il convoque un conseil de guerre, on les juge, on les condamne à mort. Une heure après, leurs corps pendaient aux mâts des divers navires.

Une autre :

Il était revenu de Casan au milieu d'une nuit

d'été, — on crut qu'il se lèverait tard le lendemain — les sénateurs, faute d'avoir partagé sa fatigue, pensèrent qu'ils pouvaient partager son repos.

D'ordinaire, ils devaient être réunis à sept heures du matin en été, et à huit heures en hiver. Ce jour-là, ils jugèrent bon de faire la grasse matinée.

Mais Pierre était au Sénat à sept heures précises.

Il n'y trouve que les invalides chargés de la garde.

— Êtes-vous seuls?

— Non, il y a un employé de la chancellerie qui vient d'arriver.

— Appelez-le.

L'employé arrive; l'empereur lui demande de l'ouvrage, se met à sa place ordinaire et commence à travailler, il examine différentes affaires, et, selon son habitude, quand il est satisfait d'un jugement, il met au bas sa signature abrégée : PIOTR.

Quand il n'approuve pas, il met en marge : MAL JUGÉ — *Piotr*.

Pendant ce temps, les invalides parcourent la ville pour avertir les sénateurs que l'empereur est arrivé — et paraît de mauvaise humeur.

Ils s'habillent à la hâte, et arrivent l'un après l'autre, selon la distance de leur demeure.

Pierre, voyant entrer le premier, se lève, va au devant de lui et le charge à grands coups de canne.

Les autres subissent le même traitement à mesure qu'ils entrent dans la salle des séances.

Un peu après, le dernier de tous, arrive un amiral auquel son grand âge, ses blessures et ses infirmités ne permettent pas de marcher vite.

Informé par la sentinelle de ce qui se passe, — il se met à genoux à la porte d'entrée, et crie de loin au czar :

— Bâtuschka (père), si vous me rossez comme vous venez de rosser les autres, j'achèverai de mourir.

— Levez-vous, bon vieillard, lui dit l'empereur, la loi qui impose l'assiduité aux sénateurs ne vous concerne pas ; vous avez servi la patrie, le temps que vous lui deviez est passé depuis longtemps; je ne vous ai mis au Sénat que pour vous donner les moyens de vivre dans l'aisance; — mais ces drôles ont manqué effrontément à leur devoir et j'ai dû leur donner une leçon.

Pendant que je parle de Pierre Ier, il me revient encore une anecdote qui m'a toujours fait rire, et quand je l'ai lue et quand je me la suis rappelée.

Pierre le Grand attendait dans le Sénat un ambassadeur polonais auquel il devait donner audience.

Au moment de l'arrivée de l'ambassadeur, on ouvre les portes et il entre dans la salle un courant d'air des plus aigres; — Pierre frissonne et, regardant autour de lui, avise son vice-chancelier Gollowin, dont le chef était couvert d'une énorme perruque; — il la lui ôte, la met sur sa tête à lui, — et, sans dire un mot, sans sourire, — il donne son audience et écoute l'ambassadeur; puis il lui répond. L'ambassadeur se retire, et Pierre rend la perruque au vice-chancelier, sans parler davantage.

Encore une :

Un commis voyageur arrive à Saint-Pétersbourg, il soupe, se couche et dort; le lendemain matin, il sort de son hôtel,

Un pied de neige, 25 degrés de froid;

Il fait : *brrrr*!

Deux heures après, il est mandé à la police :

— Votre nom ? votre profession ? que venez-vous faire ici ?.. qu'avez-vous fait depuis votre arrivée ?...

— Au point de vue de mes affaires, rien; je suis arrivé hier soir, j'ai soupé, j'ai dormi, je suis sorti, vous m'avez fait dire de venir vous parler... et me voici.

— Vous oubliez quelque chose.

— Pas que je sache...

— Rappelez vos souvenirs?

— Je ne me rappelle rien.

— Je vais vous aider.

— Vous m'obligerez.

— Qu'avez-vous dit en sortant de l'hôtel?

— Rien, j'étais seul et je n'ai pas l'habitude de me parler à moi-même.

— Votre mémoire vous sert mal, vous avez dit *brrrr!*

— Ah! ça, c'est possible.

— Qu'est-ce que veut dire ce... *brrrr?*

— Ça veut dire voilà un petit froid qui pique bigrement.

— C'est la première fois que vous venez en Russie?

— Oui.

— Eh bien, sachez qu'ici il ne faut rien critiquer, il ne faut rien trouver mauvais, il ne faut faire aucune observation... vous comprenez?

— Je comprends.

— Je ne vous dis que cela.

— C'est assez.

Notre homme sortit de la police un peu abasourdi, mais décidé à prendre l'avertissement en sérieuse considération; et, en effet, il resta un an en Russie; tous les soirs, ses courses finies, il allait

passer sa soirée dans un café, buvait du punch et jouait aux dominos ; — dès le premier soir, il remarqua que le jeu qu'on lui donnait n'avait pas de double six ; — il y joua trois cent soixante-cinq fois, toujours sans double six et quitta la Russie, sans avoir jamais osé en faire la remarque ni eu l'air de s'en apercevoir.

XXXVIII

Appris, toujours sur les chemins, quelques jolis proverbes russes.

Dieu donne, même par la fenêtre.

—

Dieu voudra, et un bâton d'épine fleurira; et un fusil qui n'est pas chargé tirera.

—

Le pauvre fait *oh!* — et, derrière le pauvre, — voilà Dieu.

—

Il naît une bouche, et, en même temps, il naît une bouchée.

—

Ça n'est pas cher, gardez-le pour l'encensoir du pope.

—

Si tu es champignon, laisse-toi mettre dans la corbeille.

—

Le mari prend le verre à pied, et le femme le petit verre.

—

Si tu n'es pas prêtre, ne te fourres pas dans la chasuble.

—

Tu n'es pas cosaque, comment serais-tu hetman des cosaques ?

—

Grillon, connais ta cheminée.

—

N'entre pas dans le traîneau d'autrui.

—

Que chacun balaye devant sa porte.

—

Le père est pêcheur : les enfants regardent l'eau.

—

Telle est la fileuse, telle est sa chemise.

—

La mère charrue a des cornes d'or.

—

Le travail est noir, mais l'argent est blanc.

—

Le riche a chaque cheveu dans du beurre; le pauvre n'a pas de beurre pour son gruau.

—

Jette du pain derrière toi, tu le retrouveras devant toi.

—

On n'appelle pas le taureau pour boire de la bière, mais pour lui faire traîner l'eau.

—

Avec sept bonnes, l'enfant est sans yeux.

—

N'ayant pas été sonneur, ne demande pas à être sacristain.

—

Où est la douleur, là va la main.

—

Ne fais pas obéir le paysan avec un bâton, mais avec un rouble.

—

Fais dîner le paysan avec toi, il mettra les pieds sur la table.

Laisse la paysanne entrer au paradis, elle voudra y introduire sa vache.

Appelle le paysan : « Frère, » il voudra être ton père.

—

Dispute jusqu'aux larmes, mais ne parie pas.

—

Dieu aime à être importuné.

—

N'irrite pas Dieu en murmurant, mais apaise-le en chuchotant.

—

Ce n'est pas l'argent qui est le fin mot de la vie, c'est le bon sens.

—

Le poisson sur le plat d'autrui est bon marché.

—

Quand on manque de poisson, l'écrevisse est un poisson. Dans une contrée dépeuplée, Thomas est gentilhomme.

—

La dette ne mugit pas, et pourtant elle empêche de dormir.

—

C'est toi qui as cuit ton gruau, mange-le sans te plaindre.

—

La cabane n'est pas belle par ses murailles, mais par les pâtés qu'on y mange.

—

Tel est ébouriffé, qui pourtant n'est pas un ours.

—

La pelisse est d'un mouton, mais l'âme est d'un homme.

—

Ne mord pas toujours celui qui remue la moustache.

—

N'enseigne pas au brochet à nager, ni au saltimbanque à sauter.

—

Le gruau de sarrasin est forcé de se louer lui-même.

—

De ce que tu as peu, émiette peu.

—

Le paresseux n'a pas besoin d'almanach, pour ui il est toujours fête.

—

Au paresseux donnez un œuf, il vous dira de l'écaler.

—

Pour le paresseux, le champignon ne mérite pas qu'on s'incline pour le cueillir.

—

Là où il y a le kacha (gruau de sarrasin) et le stchi (soupe aux choux), là est la patrie.

—

Allume un cierge pour Dieu, et un tison pour le diable.

—

La bonne femme est une pelle, la mauvaise un balai.

—

La femme peut éparpiller et perdre avec sa manche plus que l'homme ne peut apporter avec sa charrette.

—

Auprès d'une méchante femme, Satan est un enfant innocent.

—

Le chemin de la femme : depuis le poêle jusqu'au seuil.

—

Le maître de la maison doit sentir le vent, la femme doit avoir une odeur de fumée.

—

Voici une femme dont les cheveux sont bien longs, sa langue est encore plus longue.

—

Pleurs de femme, bon marché au bazar.

—

Où le diable n'a pas le temps d'aller lui-même, il envoie une femme.

—

Plus une femme est battue, plus la soupe aux choux est bonne.

—

Celui qui s'assied à ta table sans que tu l'aies invité, traite-le en Tartare.

—

Dieu te donne — de pouvoir donner et de ne pas demander.

—

Telle est la maîtresse de la maison, telle est la viande.

—

Patience, cosaque, et tu seras hetman.

—

Fais-toi d'abord supporter, on t'aimera plus tard.

—

A la princesse son petit prince, à la chatte son petit chat, à Catherine son enfant.

—

L'épi vide lève la tête.

—

Au mort la paix, au médecin le festin.

—

Celui-là peut bien vivre dont la grand'mère tire les cartes.

—

Le gain et la perte vont sur le même traîneau.

—

Il n'y a pas de saint à cheveux roux.

—

Le maître de la plus petite maison y est ce qu'est le khan en Crimée.

—

Avec une bonne femme, chagrin, demi-chagrin; — joie, double joie.

—

La main dans la main et l'âme dans l'âme.

—

Allant à la guerre, fais une prière, — allant sur mer, fais-en deux, — en te mariant, fais-en trois.

—

N'ouvre pas la bouche au pâté d'autrui, mais lève-toi de bonne heure pour faire le tien.

—

Pourvu qu'il y ait un dos, on trouvera un bâton.

—

Même pour l'archimandrite, s'il est affamé, le navet est un régal.

—

Prends l'enfant par la main, tu prendras la mère par le cœur.

—

La science n'est pas de la bière, ça ne se boit pas dans des verres.

—

On n'est pas aimé à proportion qu'on est beau; on est beau à proportion qu'on est aimé.

—

L'amour enseigne à danser même au prêtre.

—

Le prêtre peut lier les mains, il ne peut lier le cœur.

—

Le mensonge marche sur des pieds pourris.

—

Mens, mais aie de la mémoire.

—

Tel ment au point qu'il faut ôter les images des saints de la chambre.

—

Avec celui avec qui la jeune fille va chercher les champignons, elle va aussi chercher les fraises.

—

La bonne renommée dort derrière le poêle.

—

Sans les choux la soupe aux choux n'est pas épaisse.

—

Tu n'as pas de pelisse, contente-toi de ton caftan; il n'y a pas de banquette dans ta cabane, couche-toi par terre.

—

Parle peu avec les autres et beaucoup avec toi-même.

—

Tel a une veste verte et un bonnet d'un rouble dont le stchi (la soupe aux choux) est sans sel et sans gruau.

—

Comment penser au tchinn (les grades et les rangs) quand il n'y a pas de jambon dans le stchi?

—

Ne va pas chez le chef avec ton nez seulement, vas-y avec un présent.

—

Les coups du bien-aimé ne font pas longtemps mal.

—

Les prêtres des cathédrales ont aussi des punaises.

—

Il est tard de ménager la bière quand le tonneau sonne creux.

—

Ne promets pas une vache, mais donne une tasse de lait.

—

On va au tribunal en caftan, on en revient en chemise.

—

En été, prépare ton traîneau.

—

Le *avosska* (au petit bonheur) se tenait au *neboss-na* (n'aie pas peur), et tous deux sont tombés dans le fossé.

—

Fais amitié avec l'ours, mais ne lâche pas ta hache.

—

Pour un mot rouge, il ne ménagera pas sa mère.

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie,
RUE BERGÈRE, 20 A PARIS. — 8236-7.

IMP. CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMP. CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.—159